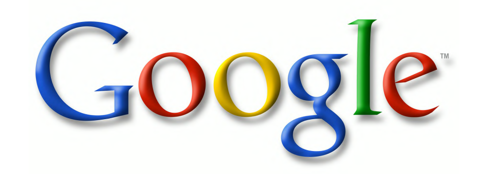
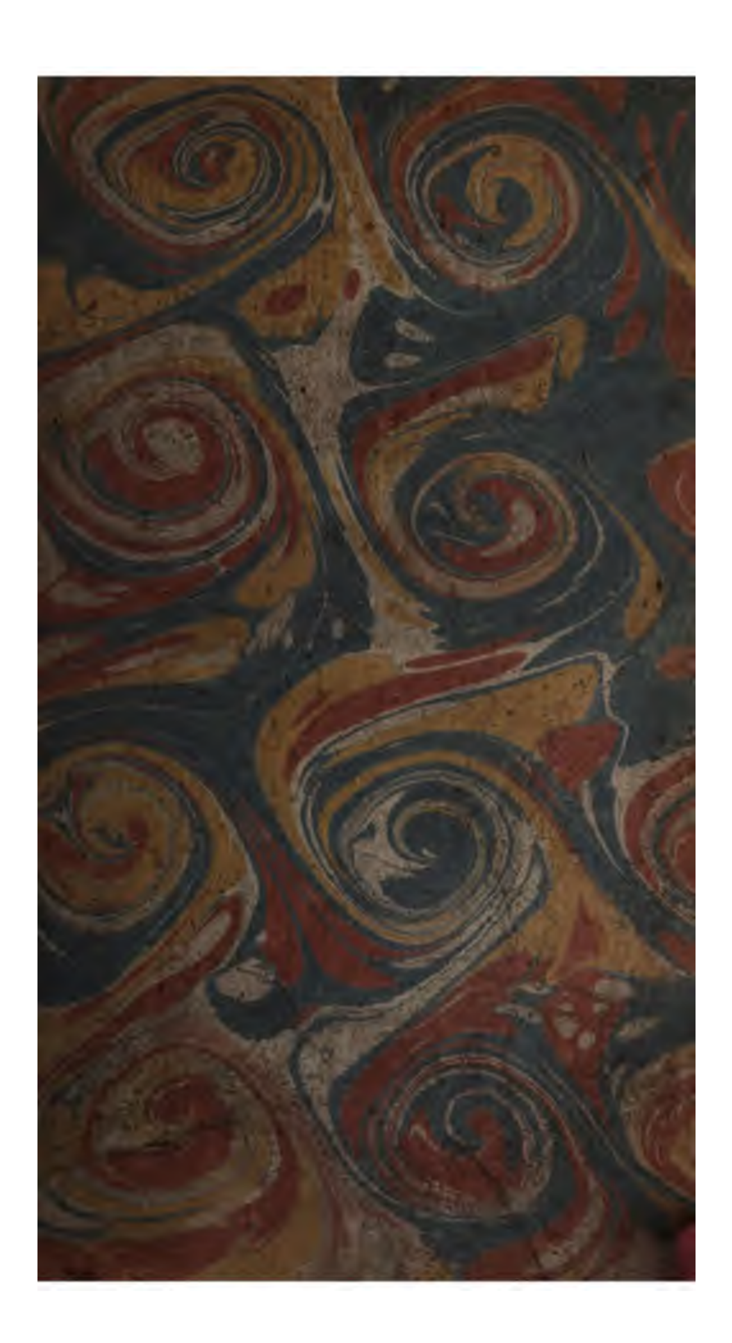





77. a. 15
Taylor Institution.



ŒUVRES

DU SEIGNEUR

DE BRANTOME.

TOME TREIZIEME.

Contenant LES RODOMONTADES ESPAGNOLES.

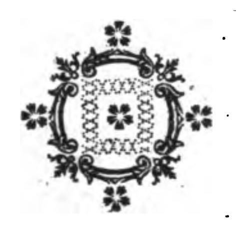
ŒUVRES

DU SEIGNEUR

DE BRANTOME.

Nouvelle Édition, considérablement augmentée, revue, accompagnée de Remarques historiques & critiques, & distribuée dans un meilleur ordre.

TOME TREIZIEME.



A LONDRES,

AUX DÉPENS DU LIBRAIRE.

M. DCC. LXXIX.

RODOMONTADES
ET
GENTILLES RENCONTRES
ESPAGNOLES,

Recueillies, écrites en Espagnol, & dédiées à MARGUERITE DE VALOIS, *Reyne de Navarre, par Messire* PIERRE DE BOURDEILLE, *Seigneur de* BRANTOME;

Et traduites en François par MARC PHRASENDORP.



A LA REYNE

MARGUERITE

DE

FRANCE,

Duchesse de Valois, ma très-souveraine DAME.

MADAME,

VOICY le Livre d'aucunes Rodomontades & gentilles Rencontres Espaignoles, *que de long-temps je vous ay dédié, & promis dernièrement lorsque j'eus l'honneur de vous faire la révérence à Usson.*

Je les ay toutes mises en leur langue,

ſans m'amuſer à les traduire; autant par le commandement que m'en fiſtes, que par ce que vous en parlez & entendez la langue auſſi-bien que j'ay jamais veu la feuë Reyne d'Eſpagne voſtre Sœur. Car voſtre gentil eſprit comprend tout, & n'ignore rien, comme depuis peu je l'ay encore mieux connu.

Ce fuſt eſté autant de ſuperfluïté pour Vous, mais non pour d'autres perſonnes, qui ſont novices en cette langue : & leur fuſt eſté un fort grand plaiſir & commodité d'en faire une petite traduction; car telles en penſent parler & entendre la langue, qui s'y trouvent bien empreſſées. Auſſi je n'ay fait ce Livre pour elles, que pour Vous.

Que s'il vous plaiſt, MADAME, *les vous faire lire, (car vos beaux yeux ne ſont dignes de porter leur belle veuë ſur choſe ſi baſſe,) je croy que vous y prendrez quelque plaiſir, car il y a de la ſérioſité & de la joyeuſeté, meſlées enſemble. Vous priant,* MADAME, *de n'en faire part à perſonne, ny les mettre en lumiere; car ſi elles vous agréent, j'en ſeray très-ayſe, ne deſirant plaire à d'autres qu'à Vous : ſi-non, & qu'y trouviés à redire, j'eſpere*

tant de vostre bonté généreuse, que vous en couvrirez mes fautes, & en cacherez mon imperfection; en considérant qu'en pensant bien faire, j'ay entrepris cet œuvre pour vous donner quelque plaisir.

Que si vous y en trouvez aucun, j'en seray d'autant plys glorieux, & hardy de vous présenter tous les autres, desquels je vous en ay monstré les suscriptions, qui sont les pieces entieres, dont cestuy-cy en est l'eschantillon, lequel je n'ay tant remply de son subject, que je n'en aye fait une bonne réserve dans les autres Livres, non-seulement en ce qui touche les Espagnols, mais les braves François vos subjects, MADAME, *qui, en beaux exploits & bien dire, ont surmonté tousjours toutes les autres nations du monde.*

Recevez donc, MADAME, *je Vous supplie, ce Livre qui vous est offert du meilleur de mon ame, ne pouvant mieux: & comme dit l'Espagnol:*

Reciba V. Maestad lo que yo offresco, qu'es lo poco que puedo por lo mucho que desseo, ¡y le plaze dar tal	*Que Vostre Majesté reçoive ce que je luy offre. C'est peu en comparaison de ce que je desirerois. Mais quil luy plaise*

Luſtre, que, cobierto del nombre y bondad de S. M. ſalga ſin verguença a ſus piés.	*de l'en rendre aſſez digne; en ſorte que, couvert de ſon Nom & de ſa Bonté, il ſe préſente à elle avec plus de confiance.*

Sur ce, MADAME, *je vous baiſe très-humblement les mains, & vous ſupplie me tenir tousjours en qualité de*

Voſtre très-humble, & obéyſſant Subject, & très-affectionné Serviteur,

BOURDEILLE.

Suit un ſecond *Titre*, & une ſeconde *Epiſtre Dédicatoire.*

RECUEIL

D'AUCUNS

DEVIS, CONTES, HISTOIRES,

COMBATS, ACTES, TRAITS,

GENTILLESSES,

MOTS, NOUVELLES, DITS, FAITS,

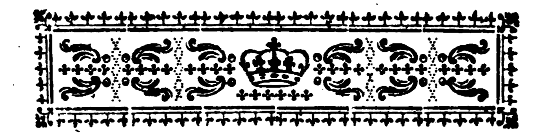
RODOMONTADES,

ET

LOUANGES,

De plusieurs Empereurs, Roys, Princes, Seigneurs, grands & simples Capitaines, Gentils-Hommes, Advanturiers, Soldats & autres; ensemble plusieurs Reynes, Princesses illustres, vertueuses, & généreuses Dames, tant grandes, moyennes, basses, que communes : lesquels j'ay pu voir moy-mesme, connoistre, sçavoir, & apprendre, de mon temps, tant des uns que des autres.

Par PIERRE DE BOURDEILLE, Seigneur DE BRANTOME, Gentil-Homme ordinaire de la Chambre de nos deux derniers Roys, Charles IX & Henry III.



A MADAME

MARGUERITE

DE

FRANCE,

Fille & Sœur reſtée unique de nos Roys derniers trefpaffez, maintenant Reyne de France & de Navarre, la plus belle, la plus noble, la plus grande, la plus généreuſe, la plus magnanime, & la plus accomplie Princeſſe du Monde.

MADAME,

Si j'ay eu quelquefois, par voſtre permiſſion, ceſt honneur de parler à VOSTRE

MAJESTÉ *aussi privément que Gentil-Homme de la Cour, abaissant en cela par vostre généreuse bonté vostre grandeur, j'ay remarqué en Vous telle curiosité, qu'encore que vous soyés la Princesse & la Dame du monde la plus accomplie en toutes Vertus & Sciences, si voulez-vous tousjours apprendre quelque chose de plus, s'il se peut. Que c'est que d'une belle ame, qui dépend du Ciel en toute perfection, & toutesfois elle s'applique en tout!*

Je le dis, MADAME, *d'autant que je vous vis un jour curieuse d'ouyr raconter les* Rodomontades Espaignoles, *en quoy vous y prinstes tel plaisir, que, dès-lors, je m'advisay de faire cest œuvre, où Vous y en verrez de toutes façons, non-seulement de celles des Espaignols, mais de vos nobles François, & autres.*

Je vous le dédie, MADAME, *& l'appends à vos pieds, n'estant digne d'estre touché de vos belles & royales mains: car & qui est l'œuvre, tant parfait soit-il, qui se puisse toucher de Vous, si ce n'est ce qui vient de Vous-mesme, qui estes toute parfaite? Toutesfois,* MADAME, *pour la fiance que j'ay en vostre curiosité, j'ay opinion que possible en passant vous y jetterez vos beaux yeux; & par ainsy, je vous l'adresse, vous priant,* MADAME, *de l'asseurer & le*

fortifier de vostre sacré & divin nom. Que s'il en peut estre le moins du monde supporté, il peut braver par-dessus toutes les Rodomontades *qui sont icy écrites.*

Je n'en ay mis aucunes estrangeres en leurs langues, si-non les Espaignoles*, d'autant que le langage en est plus bravasche, & ressent mieux sa superbeté. Aussi l'Empereur Charles-Quint le disoit fort brave, superbe, & de Soldat; comme il tenoit l'Italien pour le Courtisan & l'Amoureux : & le François, le réservoit pour les Roys, les Princes, & les Grands.*

Au reste, MADAME*, s'il vous prend envie, par curiosité, à quelque meschante heure de loisir, en lire quelques feuillets, & qu'y remarquiés quelques fautes, excusez, je vous supplie, le peu de profession que j'ay fait du sçavoir & de l'art de bien écrire & de bien dire : car depuis que j'ay commencé à voir le monde, je me suis amusé tousjours à faire voyages en plusieurs endroits, à servir les Roys mes maistres en leurs armées, les suivre & les courtiser en leurs Cours, passer ainsy on temps en autres exercices.*

Je seray donc excusé, MADAME*, si vous ne voyez point ici un seul bel ordre d'escrire, ny aucune belle disposition de paroles élegantes. Je les remets aux mieux disants : j'entends ceux qui vous ont pu*

imiter en vostre beau parler. Bien vous diray-je, MADAME, *que ce que j'escris est plein de vérité : de ce que j'ay veu, je l'asseure ; de ce que j'ay sceu & appris d'autruy, si on m'a trompé, je n'en puis mais. Si tiens-je pourtant beaucoup de choses de Personnages & de Livres très-véritables & dignes de foy.*

Voilà comme je me présente à Vous, & dédication que je fais à VOSTRE MAJESTÉ *de vous demeurer pour jamais,*

Vostre très-humble & très-obéyssant Subject, & très-affectionné Serviteur,
BOURDEILLE.



AVERTISSEMENT.

J'ESCRIS cecy, eſtant dans une chambre & un lit, aſſailli d'une maladie ſi cruelle ennemie, qu'elle m'a donné plus de mal, plus de douleurs & tourments, que ne receut jamais un pauvre criminel eſtendu à la geſne.

Hélas! ce fut un cheval malheureux, dont le poil blanc ne me préſagea jamais de bien, qui, s'eſtant renverſé ſur moy contre terre, par une très-rude cheute, m'avoit briſé & fracaſſé tous les reins : de ſorte que j'ay demeuré l'eſpace de trois ans & demi perclus & eſtropié de mon corps; tellement que je ne me pouvois tenir, remuer, tourner, & aller, qu'avec les plus grandes douleurs du monde : juſqu'à ce que je trouvay un très-grand perſonnage & Opérateur, dit Monſieur Saint-Chriſtophle, que Dieu me ſuſcita pour

mon bien & ma guériſon, qui me la remit un peu, après que pluſieurs autres Médecins y eurent failly.

Cependant, durant mon mal, pour le ſoulager, je m'adviſay, & me propoſay, de mettre la main à la plume : & faiſant reveue de ma vie paſſée, & de ce que j'y avois veu & appris, fais ceſt œuvre. Ainſy fait le Laboureur, qui chante quelquefois pour alléger ſon labeur : & ainſy le voyageur fait des Diſcours en ſoy, pour ſe ſouſtenir en chemin.

Je prie donc tous ceux & celles qui me liront, excuſer les fautes qu'on connoiſtra icy, ſur ma maladie, qui me rend, comme le corps, mon eſprit imbécille, bien que tel je l'aye de nature.





DISCOURS
D'AUCUNES
RODOMONTADES
ET GENTILLES
RENCONTRES ET PAROLES
ESPAIGNOLLES.

Es *Rodomontades Espaignolles*, certes elles surpassent toutes les autres, de quelque nation que ce soit; d'autant qu'il faut confesser la nation Espaignolle, brave, bravasche, & valleureuse, & fort prompte d'esprit, & de belles paroles proférées à l'improviste.

J'accommenceray donc lorsque le grand Marquis de Pescayre, après la chasse des François hors de l'Estat de Milan, eut bravement forcé & pris la Ville de Genes, qui tenoit pour les François. Il ne faut demander

quelles richesses il y avoit trouvées, & de combien l'armée Espaignolle s'en emplit : si-bien que, quelques jours après, la mettant aux champs, il la trouva si chargée & embarrassée de bagages, de caréages, mulles, mulets & chevaux, que le Marquis fut contraint de faire un bandon (1), pour faire cesser cest embarras de bagages, de caréages, & empeschements, comme les nomme César. Par-quoy fut commandé que les Capitaines de chaque Bande n'eussent chascun que quatre chevaux pour soy & deux pour l'Alfier (2), & nul pour soldat qui fust sain : mais ouy bien que les malades en eussent chacun le leur pour les porter; encore falloit-il qu'ils fussent visitez par les Médecins, pour voir s'ils estoient vraiment malades, & qu'ils eussent tousjours sur eux leur patente pour faire foy, signée, & de son Capitaine, & de son Médecin.

Ce bandon fait, il y eut un Capitaine, nommé Vega, Grenadin,

el qual, con arrogança militar, y con gesto y palabras desbaratadas de enojo, en un corrillo de soldados,	*lequel, avec une arrogance militaire, & avec des gestes & des paroles toutes remplies de colere,*

(1) Ordonnance.
(2) Enseigne.

commenço, quazj rasonando en publico y braveando, que si hallava humbres semejantes à si en animo y juyzio, que trabajaria de modo que los soldados no tuviessen necessidad de aquella Patente, los quales siendo debilitados por la sangre derramada en tantas batallas y victorias, merescian, por la honra de su valor, no solamente ser llevados à cavallo, mas en carros triumphales à manera de los antiguos Consules y Emperadores, en sus glorias y triumphos.

commença à dire dans une assemblée de soldats, en parlant presque tout haut & en menaçant, que s'il trouvoit des hommes semblables à luy en courage & en jugement, il feroit en sorte que les soldats n'auroient aucun besoin de cette Ordonnance; eux qui, étant affoiblis par le sang qu'ils avoient répandu en tant de batailles & de victoires, méritoient, pour l'honneur dû à leur valeur, non-seulement d'être portez par des chevaux, mais encore d'être conduits dans des chars de triomphe, comme les anciens Consuls & Empereurs Romains dans leurs jours de gloire & de triomphe.

Voyez quelle brave superbité!

Moy, estant un jour au Louvre, je vis entrer deux soldats Espaignols, braves, & bien en poinct, & de fort belle façon. Je conneus aussi-tost qu'ils estoient Espaignols: & d'autant que mon humeur a esté tousjours de les aymer, les pratiquer, & entretenir, comme certes parmy les gens de guerre il me semble n'estre point plus brave entretien que du soldat Espaignol, car il triomphe de discourir de son art, je me mis à les accoster & arraisonner en Espaignol; car j'ay veu que j'avois cette langue aussi familiere que la mienne, & telles gens sont fort ayses, quand ils rencontrent un Estranger qui parle leur langage. Je leur demanday d'où ils venoient? ils me respondirent:

Da Flandes, Segnor. Y que nuevas? *leur repliquay - je.* No otras, Segnor, *me dirent-ils*, sino quando semos partidos, ay seys dias, vinieron al Principe de Parma mil y dozientos Humbres d'armas de las viejas Compagnias de Napoles, las mas bravas de valor y de Cavallos que salieron mas del Reyno, tan

De Flandres, Monsieur. Et quelles nouvelles? leur repliquai-je. *Il n'y en a point d'autres, Monsieur,* me dirent-ils, *si-non que quand nous sommes partis, il y a six jours, il arriva au Prince de Parme douze cents hommes des vieilles Compagnies de Naples, les plus braves, & les mieux montez, qui*

bien armados, tan luzidos d'oro y de plata, tan bien atavitdos y emplumados de grandes y gentilles panachos, à manera de los antiguos Soldados y Legionarios Romanos, a los quales se pueden ygalar en todo: de modo qu'agora la Flande no a da tener, pues questa brava Cavalleria esta juntada en nuestra Infanteria Espagnola, que se puede dezir là flor de todas las otras nationes, sin gastar (digo yo) l'honra de los soldados Francezes, quen verdad bravos estan. Mas, adonde son los soldados Espagnoles, todos con razon deven callar, come V. M. lo puede bien saber, pues que los aveys pratiquados y tratados, come y o lo co-

sortirent jamais du Royaume, si bien armez, si brillants d'or & d'argent, & si bien ornez & empanachés de grandes & belles plumes, à la maniere des anciens Soldats & Légionnaires Romains, auxquels ils se peuvent égaler en toute maniere: de sorte, qu'à présent la Flandre ne peut plus tenir, puisque cette brave Cavalerie est jointe avec notre Infanterie Espagnolle, qu'on peut appeller la fleur de toutes les autres nations, sans faire tort pourtant aux soldats François, qui certainement sont braves. Mais où sont les soldats Espagnols, tous les autres doivent céder avec raison, comme vous le

noſcò en ſu trage y hablar ſoldadeſco.

pouvez bien ſçavoir, puis que vous les avez vus & pratiqués, comme je le connois à votre maintien & à votre diſcours ſoldateſque.

Conſidérez, s'il vous plaiſt, où ces gens m'allerent faire & prendre leur comparaiſon! Comme de vray, parmy ces belles antiquitez de Rome, il n'y a rien encore ſi beau à voir, que ces braves Légionnaires Romains, avec leurs habillements de teſte, tant couverts de plumes, les unes hauſſantes, les autres panchantes. Et ſi telle veue eſtoit agréable, elle eſtoit bien autant effroyable, par la repréſentation des horribles teſtes & grandes gueules de lyons, & autres beſtes eſpouvantables, qu'ils portoient naïfves avec leurs peaux, ou faiſoient engraver pour les repréſenter ſur les-dicts habillements & caſques.

Par ce dire donc de ce ſoldat, vous voyez, en ceſte Rodomontade précédente, comme les Eſpaignols ſe ſont donnez & aſſeurez de tout temps la gloire d'eſtre les meilleurs de toutes nations. Et certes, ils ont raiſon d'avoir ceſte opinion & créance; car les effects s'en ſont enſuivis.

Ce ſont eſté eux qui, depuis cent à ſix vingts ans en ça, ont conquis par leur valeur & vertu les Indes-Occidentalles & Orien-

talles, qui sont tout un monde complet.

Ce sont esté eux qui nous ont tant de fois combattus & rebattus au Royaume de Naples, & puis nous en ont chassés.

Ce sont esté eux qui en ont tout de mesme fait en l'Estat de Milan, qui nous avoit cousté tant de sang & de moyens pour l'avoir; & nous en ont frustré, en nous ostant nostre ancien patrimoine.

Ce sont esté eux qui, de ces biens à nous ravis, ont passé en Flandres, & sont venus en France, pour essayer à nous chasser de nos fouyers : mais ne pouvant, nous ont fait de grands maux, nous ont pris de nos Villes, nous ont donné des battailles, & gagnées sur nous, & nous ont fait mourir je ne sçay combien de cent mille hommes : aussi leur en avons-nous bien fait mourir des leurs.

Ce sont esté eux qui sont venus à bout des Allemands, & leur ont mis le joug en la guerre d'Allemagne : chose non encore ouye, ny faite, dès le grand Jules César, ny des autres grands Empereurs Romains.

Ce sont esté eux qui, suivant la devise de leur grand Empereur Charles, de passer PLUS OUTRE, ont traversé les mers, ont donné dans l'Affrique, pris leur principale Ville & forteresses Tunis, & la Golette.

Ce sont esté eux qui ont passé en Barbarie, ont pris le Royaume d'Oran, les Villes d'Affrique & de Tripoly, Belys & son Pignon,

& qui eussent fait davantage, sans le barbare élément de mer, & le Ciel non pas plus doux ny piteux que l'autre, qui les empescha sous l'Empereur, ostant occasion de ne prendre le Royaume d'Alger, qui estoit emporté, ne faut point douter, si ces deux éléments tant soit peu eussent voulu favoriser & incliner à ses entreprises.

Ce sont esté eux, lesquels, par petites poignées de gens enclos dans les citadelles, rocques & chasteaux, tiennent & ont tenu en bride, & ont donné les loix aux Potentats d'Italie, aux Estats de Flandres, & en plusieurs endroits de la Chrestienté, jusques à la Barbarie, Morée, & autres Pays infidelles, voire jusques en la Transylvanie sous ce brave Castaldo, & Ongrie, & Boëme.

Ce sont esté eux, lesquels l'Empereur Charles, au plus fort de ses affaires & combats, quand il s'en voyoit entouré seulement de quatre ou cinq mille, se tenoit du tout invincible, & hasardoit, & sa personne, & son Empire, & tous ses biens sous leur valeur seulement : & disoit souvent que

la sugma de sus guerras era puesta en las mechas encendidas de sus Harquebuzeros Espagnoles.	*le succès de ses guerres reposoit sur les mèches allumées de ses Arquebusiers Espagnols*

Car certainement, de ce temps, ils en ont

emporté le prix, & si nous en ont appris l'art & les premieres leçons; car avant eux, nous n'usions que d'arballestes, & n'avions pas l'esprit de nous accommoder & approprier des harquebuzes.

Ce sont esté eux qui, en nostre temps, & à nos veues, ont remis (sous la conduite de ce grand Duc d'Albe, qu'ils appelloient leur *Pere*,) en un tour de main, toute la Flandres rebellée à leur Seigneur.

Ce sont esté eux, desquels environ mille à douze cents, en ceste mesme guerre en Zélande, traverserent un bras de mer d'un quart de lieue large estant basse, sans autres armes que leurs espées qu'ils tenoient en leur bouche, aller deffaire environ quatre ou cinq mille Zélandois de Commune, qui les attendoient sur le bord de propos délibéré, & les mirent tous en pieces. Grand miracle de main, certes!

Ce sont esté ceux-là qui ayderent Dom Joan d'Austrie à gagner ceste belle & signallée battaille de Lépantho. Ce sont ceux-là encore qui, avec ce grand Capitaine le Prince de Parme, ont fait trembler toute la France, & long-temps tenue en allarme.

Ce sont esté eux pour les quels ce grand & mesme Empereur Charles s'humillia à l'Espaigne, lorsqu'estant party par mer de Flandres, pour y aller finir ses jours convertis, s'estant desembarqué à l'Are d'O

(1), port vers Biſcaye, & y prit terre, on dit qu'il s'agenouilla auſſi-toſt, & remercia Dieu, de ce qu'à ſes derniers jours, il luy avoit fait ceſte grace de pouvoir encor revoir ce Pays, lequel par-deſſus tous autres il avoit aymé, pour luy avoir aydé à eſtre parvenu à l'Empire, & à une ſi haute grandeur qu'il avoit eue en ſon temps; attribuant, après Dieu, à la Nation Eſpaignole toutes ſes victoires & triomphes: & profféra ces paroles:

Dios os ſalve y guarde, ò mi querida madre. Come deſnudo ſaho del vientre de my madre, y come deſnudo tam bien me buelvo à ti, come a mi ſegunda madre, a la qual, en favor de tan grandes mereſcimientos qu'io recebi de ti, no podiendo por àgora, ny mas, ny mejor, yo le hago un preſente deſte pobre corpo enfermo, y deſtos pobres hueſſos

Dieu vous garde & vous maintienne, ô ma chere mere! Comme je ſuis ſorti nud du ventre de ma mere, de même comme nud je me tourne vers vous, comme vers ma ſeconde mere, à qui, en reconnoiſſance de tant de grands bienfaits que j'ay reçu de vous, pouvant pour le préſent faire, ni mieux, ni davantage, je fais préſent de ce pauvre

(1) Laredo.

los seccos y debilitados. *corps infirme, & de ces pauvres os secs & débiles.*

Ainsi ayant parlé les larmes aux yeux, il salue très-courtoisement tous les Seigneurs qui estoient venus au-devant de luy; & s'acheminant peu-à-peu par terre à son Monastere, il passa à Vailledollid, où il veid son petit-fils & filleul, Charles le Prince d'Espaigne, à qui il fit de fort belles leçons pour ensuivre ses prédécesseurs. Considérez, s'il vous plaist, l'humiliation de ce grand Empereur! Luy qui, en son temps, avoit cru, par maniere de dire, que la terre n'estoit pas assez digne de le porter, s'agenouiller à elle! Il ne l'eust pas fait, si la vieillesse, la maladie, & l'indisposition, qui font humilier les plus orgueilleux, ne l'y eussent poussé.

Ce sont esté ceux, & sont encore, par lesquels le grand Roy d'Espaigne donne terreur à tous ses ennemis, soient cachés, soient descouverts, que quand on parle qu'il y a en son armée seulement huit mille Espaignols, on s'oste de-là, & fait-on place.

Et ce qui est plus à remarquer en toutes ces belles factions, c'est qu'ils n'y sont allez, ny ne les ont exploictées, par des montaignes, grands monceaux, & mouées d'hommes, mais par de petites troupes; car il ne s'est jamais trouvé dix mille Espaignols naturels tout à un coup ensemble, que la plus

grande ne montoit pas à plus de huict à neuf mille; desquels en quelques combats desastreux pour eux & battailles infortunées, quelque grand carnage qui ait esté, jamais on n'a veu, ny leu, ny ouy, qu'on ait trouvé estendus morts sur la place trois mille Espaignols : & n'en desplaise aux battailles de Ravanne & de Serizolles, assez malencontreuses & sanglantes pour eux. Certes, il en mourut près de trois mille à Saincte-Maure, en Dalmatie, assiégés des Turcs; mais ce fut par une longueur de siege, par une grande fatigue & famine du dedans, & par faute de secours, après avoir fait si bien: mais pour le coup de main, il en mourut peu, je dis en combattant. Au siege de Mets, il en mourut aussi une grande quantité : mais le Ciel leur fit bien autant de mal que les hommes; si-bien que l'on dit que l'Empereur Charles, estant devant, & ayant demeuré environ quinze jours dans son lict malade de ses gouttes sans visiter ses tranchées, & s'estant levé pour les voir, & reconneu la batterie & les bresches qui avoient esté faites, s'estonnant & bien fasché, il se mit à dire assez haut:

Y como no se entra alla dentro? Ha! bien veo yo, que no tengo mas humbres!	*Eh! comment n'entre-t-on point là-dedans? Ah! je vois bien que je n'ay plus d'hommes!*

Il y eut quelques soldats là-présents, qui ouyrent cela; & fort faschés de telles parolles, respondirent:

Sacra Magestad, no os quexays de nos otros. Si teneis aun algunos humbres, y de los bravos; mas, no podemos combater lo Cielos come los humbres.	*Sacrée Majesté, ne vous plaignez point de nous autres. Vous avez encore quelques hommes, & des plus braves; mais nous ne pouvons pas combattre le Ciel comme les hommes.*

L'Empereur, les regardant en pitié, haussant les espaulles, dit seulement:

Es verdad. Dios es mas poderoso que nos otros:	*C'est la vérité. Dieu est plus puissant que nous:*

& leur fit donner le vin.

Mais de quoi m'amuse-je tant à escrire la louange de ces braves hommes, veu que d'eux-mesmes ils la sçavent publier à mon advis, & ne la cachent nullement? Car si leurs beaux faicts s'estendent seulement d'un doigt, ils les rallongent de la coudée. Ils ont raison: aussi à bien faire, bien dire. Et si j'ay veu remarquer à des grands personnages & Capitaines, que, peu souvent, eux estans en troupes, ont failly de leur devoir & valeur, si-non derniérement à la prise de la Gollette, faite par Lochaly (1), qu'il prit

(1) Occhialy, Corsaire Turc.

en trente & un jours, comme l'Eſpaignol l'avoit gardée trente & un ans : en quoy Lochaly, avant qu'y aller, le dit au Grand-Seigneur, qu'il la prendroit en autant de jours comme on l'avoit gardée d'années, qui eſtoient trente & une, (j'en fais le Diſcours ailleurs (1),) à quoy il ne faillit. Mais certes, les Eſpaignols, pour le coup, y eurent un grand blaſme, & offenſerent grandement leur belle & antique valeur & réputation ; car tout-à-coup, ſortirent de la garniſon quatre cents Eſpaignols, (c'eſtoit trop,) qui s'allerent jetter dans le camp de Lochaly, & ſe renierent.

Et ne tiens ce conte de moy, mais de feu Monſieur de Savoye, (& qu'il eſt aſſez commun auſſi ;) car luy eſtant à Lyon, ayant accompaigné le Roy à ſon retour de Poulogne, nous l'eſtant allé voir un jour Monſieur d'Eſtroſſe & moy, & lui ayant demandé des nouvelles de la Gollette, car en ceſte ſaiſon, elle eſtoit aſſiégée, il nous dit : *Venez vous-en demain au matin diſner avec moy, vous deux, & diſnerons à part tous ſeuls enſemble. J'attens mon courrier, qui ſans faillir viendra à ce ſoir, ou ceſte nuict, & je vous en diray.* L'endemain nous

(1) *Voyez ſon Article, ci-deſſus Tome VI, Diſcours XXXVIII.*

n'y fallismes, qui nous conta la prise, & la faute grande de ces Espaignols ainsi retirez de leur debvoir & réputation, dont il en estoit très-despit : & dit, que les soldats Espaignols en une grande multitude n'avoient erré jamais, ny fait telle veillaquerie que celle-là, & qu'ils faisoient grand tort à leurs compagnons; & pour une telle si énorme faute, il ne falloit blasmer le reste. Car ils avoient toujours si bien fait, en toutes parts qu'ils avoient esté, qu'à jamais ils méritoient une éternelle gloire; & que de ce que de ses yeux il avoit veu, il ne pouvoit dire autrement que c'estoient les meilleurs soldats du monde, & plus dignes pour la guerre, & pour en porter mieux toutes les fatigues: & allégua, qu'à la guerre d'Allemaigne, il veid huit cents soldats Espaignols deffaire douze cents chevaux en campagne raze; cela se lit aussi.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois par trop m'arrester sur les vertus & louanges de ces gens-là. Je retourne à mon prix fait de leurs *Rodomontades*.

Lorsque nous autres François fusmes à Malte pour le secourir, le Roy d'Espaigne, comme bon Catholique, & brave Prince, certes, y envoya neuf à dix mille hommes de guerre, pour le secours, soubs la conduicte du Marquis de Pescayre, dernier mort, brave & gentil Seigneur, nostre Capitaine général,

& tenant fort de ses prédécesseurs. Je vi à demander à un soldat Espaignol, qui r paroissoit galand par dessus les autres :

Segnor, de quantos soldados esta compuesta esta armada? Segnor, (*me répondit-il*,) yo le dire: ay très mil *Italianos*, très mil *Tudescos*, y seys mil Soldados.	*Monsieur*, *de co bien de soldats compoſée cette a mée? Monsieur*, r répondit-il, *je vo le dirai. Il y a tr mille Italiens*, *tr mille Allemands*, *six mille soldats.*

Voyez un peu, & considérez quelle respo se; car les Italiens & Tudesques, il ne l conte (1) point pour soldats. Quelle gloi pour eux, & quel mespris pour les autre: Si est-ce que les Italiens leur firent la hor toute entiere à ceste expédiction de la G lette; car estans reserrez dans un fort to auprès, qui avoit esté fait à la haste, & cor mandé par Pagan d'Orio (2), & Gabrio C vellon, & eux pouvant estre de cinq à mille, tindrent bon long-temps après la G lette prise, & combattirent très-bien, & acquirent un grand honneur, ainsi que Mo seigneur de Savoye nous conta, & que ce se coup les pouvoit advantager sur les Esp

(1) compte.
(2) Doria.

gnols, & non jamais d'autres. Cela disoit-il fort à la gloire des-dicts Espaignols; disant & affermant, que les Italiens ne les avoient jamais surpassez que ce coup; mais ouy bien les Espaignols, les Italiens en mille endroits.

Sur-quoy il nous fit un conte, qu'il tenoit d'aucuns vieux Capitaines, que, lorsqu'il fallut à Antoine de Leve s'aller jetter dans Pavie, que le Roy François premier alloit assiéger, il demanda sur-tout à Monsieur de Bourbon, à Charles de l'Annoy (1), & au Marquis de Pescayre, que sa garnison fust complette & parfaicte du tout des Bandes Espaignolles; mais on ne lui octroya que quatre cents Espaignols, & le reste Tudesques & Italiens; & mesme les Capitaines & soldats Espaignols luy refuserent à plat qu'ils n'y iroient point, encore qu'il fust fort aimé & conneu d'eux. Car, disoient-ils,

Que las Compagnias Espagnolas en ninguna manera devian repartir por gardias de Ciudad; si no que devian ser adjuntadas en un cuerpo de orden invincible gardadas por las cosas incier-	*Que les Compagnies Espagnoles ne devoient en aucune maniere être employées à la garde des Villes: mais qu'on en devoit faire un corps d'un ordre invincible, & les garder pour les*

(1) de Lannoy.

tas, difficiles, y ſca-labroſas, de la guerra.	*choſes incertaines, difficiles, & périlleuſes, de la guerre.*

C'eſt bién ſe loüer cela; mais auſſi, ils avoient raiſon. Car tant que ce corps de ſoldats Eſpaignols a eſté bien ferme, ſolide, & bien joint enſemble, ils s'en ſont bien fait accroire; & meſme ceſte fois-là: car ils furent le principal gain de la battaille de Pavie, conduicts par leur brave Marquis de Peſcayre. Auſſi, lorſqu'il eut fait rompre le parc, & qu'ils commencerent à parreſtre dans le champ de battaille, ils commencerent tous à crier:

A quiſta el Marques, con ſus Eſpagnoles.	*Voici le Marquis, avec ſes Eſpagnols.*

Auſſi, eux & lui ſe rapportoient ſi bien enſemble en toutes façons, que jamais ils n'ont eſté battus enſemble, tant leurs créances des uns & des autres ſe correſpondoient; ſi-bien qu'ils ne ſe contrediſoient en rien, quand il falloit quelque choſe de beau. Si que ſouvent, eſtans preſts à ſe mutiner pour leurs payes, auſſi-toſt qu'il les avoit arraiſonnez le moins du monde, ils eſtoient auſſitoſt gaignés: meſmes qu'un jour, les voulant mener à une entrepriſe en l'Eſtat de Milan contre nous, & aucuns ſe mutinans, & demandans deux payes avecques les Tudeſques qui en demandoient de meſme, Monſieur le Marquis ne leur ayant dit que ce ſeul

mot, qu'il ne s'attendoit nullement d'eux, ny de leur brave courage, aucun refus, mesme non pas seulement.

para hazer tremar l'Italia, y la Francia, mas para poner Leyes,	*pour faire trembler l'Italie & la France, mais encore pour leur faire la loy ;*

soudain tous d'une voix se mirent à crier :

Vamos, vamos, adonde quisierdes : que los soldados Espagnoles no van a la guerra come obreros, segun el uso de los soldados mercenarios, si no à ganar gloria, triumphos, victoria, y reputation.	*Allons, allons où vous voudrez. Les soldats Espagnols ne vont point à la guerre en ouvriers, selon la coutume des soldats mercénaires ; mais pour gagner de la gloire, des triomphes, des victoires & de la réputation.*

Je vis à la Cour de Madrid un brave soldat, qui avoit une très-belle façon. Il estoit Gascon, mais fort Espaignollisé, & nourry de longue-main parmy les Bandes Espaignolles, & s'estoit desbandé de sa Compaignie pour quelques affaires qu'il avoit à la Cour, comme disoit-il : & le voyant ordinairement se pourmener dans la Cour, & parmi la Ville, sans espée, je lui demanday pourquoi il ne portoit point d'espée, luy qui estoit soldat? Il me respondit en Espaignol :

Segnor, yo tengo	*Monsieur, c'est que*

miedo de la Juſticia, porque mi eſpada ſta tàn carniçera, qu'a cada paſſo me daria prieſſa de ſacar la fuera; y ſacada una vez, no haria otra coſa que carne y ſangre.

je crains la Juſtice: parce que mon épée eſt ſi carnaciere, qu'à chaque pas elle me donneroit la peine de la tirer hors du foureau; & une fois tirée, on ne verroit que carnage & que ſang.

Celuy-là n'eſt pas mauvais, & l'eſpée encore plus mauvaiſe. Aux premieres Guerres civiles, que nous tenions Orléans aſſiégé, un jour que nous paſſions par le cartier des Eſpaignols, Monſieur de Maiſon-Fleur, qui eſtoit un fort galant & gentil Cavallier, & moy, nous viſmes un ſoldat Eſpaignol, qui avoit un débat avec une pauvre femme revandereſſe d'harans, & y avoit plus de crieries entre luy & elle, que vous euſſiés dit qu'il eſtoit queſtion d'une grande ſomme: enfin, c'eſtoit pour deux harans blancs, ſi-bien qu'il vouloit frapper la pauvre femme. Maiſon-Fleur, ſe voulant faire de feſte, s'advança pour luy en dire un mot de remonſtrance. Lui, regardant dédaigneuſement Maiſon-Fleur, ne lui dit autre choſe, ſi-non:

Pues, qui en ſois, vos que hablays? *Maiſon fleur, qui parloit fort bon Eſpagnol,*

Et qui eſtes-vous donc, vous qui me parlez? Je ſuis Capitaine.

respondit : Yo soy Capitan.

L'autre luy repliqua, après avoir songé un peu en soy, & regardé en terre :

Pues, vaya se a todos los Diablos con sus Capitanerias, y no me digays nada ;	*Eh bien, allez-vous-en à tous les Diables, avec votre Capitainerie, & me laissez en repos ;*

& passe outre. Maison-Fleur demeure estonné, & non pourtant sans en faire colere-face, mais riante. Car moy, je luy dis aussi-tost : *Par Dieu ! il la vous a donnée belle, & vous a fait vostre compte prestement en trois gettons. Il n'a pas fait grand cas de vostre qualité. Aussi estiés-vous bien à loysir de vouloir, vous François, entreprendre de corriger un soldat Espaignol en son cartier.*

Je vis une fois à Cremone un soldat Espaignol de fort belle façon, qui ne portoit point d'espée par la ruë ; & ainsi que nous nous vinsmes à raisonner, je luy demande pour-quoy il n'en portoit, & si la Justice de la Ville le luy avoit prohibé ? Il me respondit :

No, Segnor. La Justicia d'esta Ciudad no ha que veder sobra mi, porque soy soldado viejo segnalado, y en Compagnias bien advantagado : mas,	*Non, Monsieur. La Justice de cette Ville n'a que voir sur moi, parce que je suis un vieux soldat, qui me suis signalé & bien distingué dans nos*

yo meſmo me ſoy ordenado la Pragmatica; por que ſoy tan preſto de mano, que por el menor viento que me paſſa por las orejas, yo luego buelvo, y ſaco la man a l'eſpada, y lo primero che ſe me topa muere a ſu mal hora, come quatro o cinque vezes me a aconteſcido aſſy por las calles me paſſeando. De manera che, por no caer en las manos de nueſtro Arguſil, y en peligro de vida, ho hecho voto à Dios de no traer mas eſpada, ſino quando vamos a la guera, o intramos in gardia.

Compagnies : i je me ſuis à moi-n fait cette loy; p que je ſuis ſi pr à la main, que, le moindre vent me paſſe par les o les, je me tourn le champ, je me main à l'épée le premier qui ſe contre, meurt à malheur, comme m'eſt arrivé qu ou cinq fois, en promenant par rues. De-ſorte pour ne point to entre les main notre Alguazil en peril de ma j'ai fait vœu à de ne plus porte pée, que quan rai en campagne quand je mont la garde.

Un ſoldat Canarien de l'Iſle des Cana mais pourtant Eſpaignolliſé, & affiné p Bandes Eſpaignolles, allant à un aſſaut Capitaine, le voyant paſle & tremblant

reprocha qu'il tremboit, & qu'il avoit peur. Il luy respondit d'une belle asseurance :

Treman las carnes, porque, come humanas y sentibles, el mi bravo, valiente, y determinado coraçon las lleva, y las trae, al postrero passo, donde mas no ha da bolver.	*Mes chairs, comme humaines, & sensibles, tremblent, parce que mon cœur, brave, vaillant, & déterminé, les conduit & les entraîne dans un péril où elles ne sçauroient plus se reconnoître.*

Ce soldat estoit bien dissemblable à plusieurs, qui font bonne mine allans aux combats, mais dans l'ame ils tremblent.

Une autre soldat, en menaçant un autre, luy dit :

Si yo te tome, yo te echare tan alto, que mas presto sentirays las muerte, que la cayda.	*Si je te prends, je te jetterai si haut, que tu mourras, avant que de retomber.*

L'autre disoit bien mieux :

Que de tantos Moros, que matava, les corta las cabezzas, y pues las echava tan alto, que antes che bolviesse, venian medio comidas de mosquas.	*Qu'à tous les Mores qu'il tuoit, il leur coupoit les têtes, & puis les jettoit si haut, qu'avant qu'elles retombassent, elles estoient à demi-mangées des mouches.*

Un autre louoit encore sa force d'une autre façon.

En tomando un hombre, dando le una punta pie, lo embiare dos o tres leguas hazia riva; y antes che buelva, quiero que queda un anno.

En prenant un i me, & lui dons un coup de pied, lever deux ou lieues; & avant en retombe, je v qu'il se passe une née.

Pensez qu'il l'eust si bien endormy de sa tade, qu'il luy eust fallu autant de tem s'esveiller & se remettre.

Ceste force n'est pas moins grande l'autre qui dit, après la bataille de Lépan

En la batalla de Lepantho, con Don Juan estando en su Real, envestimos con la Galera Real del Turco, yo no meti gran fuerça en mi braço, yo tire con mi montante una pequena cuchillada, che fue tan hazia al fondo de la mar, que profondio hasta l'Infierno, y coge la punta de la nariz à Pluton.

En la bataill Lépanthe, lorsq tant avec Dom J dans sa Galere, investîmes la Ga Royale des Turc ne ramassai p toute la force de bras: (cependan de mon espadon poussai une petit tocade, qui fu avant au fond d mer, qu'elle pén jusqu'aux Enf & y friza la mou che de Pluton.

Taisons ces ridicules & fausses Rodon

tades, & parlons d'une vraye & de faict. Du temps de nos guerres de Lombardie, que les Impérialistes avoient assiégé, soubs Prospero Columno, le Chasteau de Milan, Monsieur l'Autreq (1) vint de dehors pour donner secours; & ce fut lors, que le-dict Prospero fit ce beau traict pour l'empescher, dont j'ay parlé ailleurs faisant mention de luy (2): & ne pouvant, se campa devant, faisant quelque forme de forcer la tranchée de l'ennemy, ce qu'il ne fit. Cependant qu'il demeura là-devant campé, l'ennemy estant en soucy de prendre langue de l'ennemy, du quel il n'en avoit aucune, il fut fait cas audit Prospero, qu'il y avoit-là parmi les Bandes Espaignolles, un soldat Espaignol qui s'appelloit Lobo, qui estoit le meilleur ingambe, & le plus grand coureur qu'on sceust voir; car ayant un mouton sur les espaules, il eust couru contre le meilleur coureur quiconque fust sans aucune charge. Cela pleust au-dict Prospero; &, pour ce, l'ayant envoyé querir, luy déclare le service qu'il desiroit tirer de luy pour le service de l'Empereur, & qu'il falloit qu'il essayast avec bonnes jambes sçavoir ce que l'Ennemy faisoit. Sou-

---

(1) Lautrec.

(2) *Tome V, Discours VII des* Capitaines Estrangers.

dain Lobo luy promit, qu'il feroit merveilles, & prit avec luy un ſien compagnon d'armes, gentil ſoldat Eſpaignol, bien ingambe auſſi comme luy, & ſur-tout fort adextre, & prompt à charger ſon harquebuze, & à tirer une harquebuſade. Le-dict Lobo va près du camp de l'ennemy, de nuict, & là rencontre en ſentinelle perdue un grand & demeſuré advanturier François, qui ayant demandé *Qui-va-la*? Lobo ſoudain à luy, le ſaiſit, & le charge ſur ſes eſpaulles comme un mouton, & ſoudain reprend ſa route vers ſon camp, & s'y retire avec l'eſcorte de ſon compagnon, qui tira trois fois. Il arrive ſeurement avec ſa charge au Sieur Proſpero, qui, le voyant arriver, ſe mit à rire, & tous les Capitaines, d'un tel exploict, bien admirable certes : & ayant interrogé l'Advanturier, prit telle langue & advis qu'il peut de luy, après le renvoya à ſon camp ſans luy mal faire ; & fit bien récompenſer Lobo & ſon compagnon. Voilà une belle force d'homme & belle dextérité, & de ſon compagnon & tout. Ceſte Rodomontade vaut bien autant que les autres de paroles. Voylà de terribles forces ! J'aymerois autant ouyr parler des forces d'Hercules, ou bien du Rynoceros de l'amphitéaſtre de Martial, qui ſe jouoit d'un taureau comme d'une pelotte, & le jettoit auſſi haut, ainſi que le portent les Vers.

Quantus erat Cornu cui Pila Taurus erat?

Un autre, ayant querelle contre un autre, alloit disant par tout :

Cognosceis un tal, o es su amigo? Ruega Dios por el porque tiene pendentias con migo.

Connoissez-vous un tel, ou êtes-vous son ami ? Priez Dieu pour lui ; car il a pris querelle contre moi.

Comme l'autre qui disoit :

Estas son mis Missas, que hazer cuchilladas, y matar humbres, y quebrar las muelas à una Puta.

Ce sont mes Messes, que de faire des balafres, de tuer des hommes, & de casser les mâchoires à une Putain.

Ce dernier est une grande vaillance !

Lorsque l'Empereur passa par France, il y eut un Capitaine Espaignol avec luy qui, voyant entrer un jour le Chevalier d'Ambres, bravasche autant ou plus comme luy, & avec cela très-vaillant, il vint demander à un autre,

Segnor, este Cavallero es tan valiente come es bravo?

Monsieur, ce Cavalier est-il aussi vaillant qu'il est fier ?

Et luy estant respondu qu'ouy :

Juro a Dios, dunque se puede ygalar à my.

Par Dieu, dit-il, *il peut donc se comparer à moi.*

Ce Chevalier d'Ambres, ayant entendu ceste parole, vouloit fort s'aller esprouver con-

tre luy, ſans la deffenſe que le Roy avoit faite de ne quereller aucun Eſpaignol. Monſieur de Buſſi avoit cela, que s'il fuſt venu à la Cour quelque brave nouveau, de le quereller, & ſe battre contre luy.

Un ſoldat Eſpaignol diſoit:

Yo no harto tengo che hazer en conſolar eſta my eſpada, que ſe quexe de my, y deſeſpere, porque ha tantos dias que la hago holgar, y que no ſaca fruto de ſus ennemigos.

Je ne ſçai que faire, pour conſoler mon épée, qui ſe plaint de moy, & qui ſe déſeſpere, de ce qu'il y a ſi long temps que je la fais repoſer, & qu'elle ne remporte aucun avantage ſur ſes ennemis.

Voilà une bonne eſpée, & auſſi bonne que de l'autre, qui diſoit de la ſienne, en la tirant à demy:

O! eſpada, ſi ſupieſſes hablar, diziardes quantos humbres mataſtes.

O! épée, ſi tu ſçavois parler, tu dirois combien tu as tué d'hommes.

Un autre, que l'on louoit devant luy, il dit:

No ay neceſſidad de contar mys valores y virtudes, que toto el mondo las ſabe.

Il n'eſt pas néceſſaire de raconter ma valeur & mes exploits, par ce que tout le monde les ſçait.

Un autre, qui contoit ſes vaillantiſes, diſoit:

En Scicilia o muerto dos Salteadores, en Sardegna tres, en Napoles dos, y tres en Lombardia; de manera che ſegun buena Cuenta ſon diez. Pues no los eſcrivi, mas pero accuerdo me bien dellos, porque tengo excelente memoria : de manera que no ſe habla d'otre que de my virtud, de my geſto, y hazagnas, que me hazen temer de los humbres y amar de las mugeres; de manera que paſſeando por las calles todas tiravan mi muchacho por la capa, y entendia ellas come por detras le pedian : *Quien es eſto Cavallero tan bravo, y diſpueſto, y hermoſo? Es eſte Dom Juan de Mandozza?* *No*, reſpondia el mu-

En Sicile, j'ay tué deux voleurs; en Sardaigne, trois; à Naples, deux, & trois en Lombardie; de maniere qu'à bien compter, ce ſont dix. Et puis, je ne les écris point, mais je m'en ſouviens bien, parce que j'ay une excellente mémoire: de maniere qu'on ne parle d'autre choſe que de ma vertu, de mes geſtes, & de mes actions, qui me font craindre des hommes, & tellement aimer des femmes, qu'en paſſant dans les rues, elles tirent toutes mon valet par le manteau, & on les entend lui demander par-derriere : Qui eſt ce Cavalier ſi beau? Eſt-ce Dom Juan de Mendoza? Non, *répond mon valet;* mais c'eſt ſon

chacho, *sino su hermano.* Y ellas respondian : *Mira come se assentan bien los cabellos, y la barba.* O *quan valerosas son las que alcançan su amor!* Y entrambas rogavan mi muchacho, que tuniesse forma com, intrasse en sus casas : de tal suerte, que las tengo importunas de me tanto rogar y amar, porque para complir sus ruegos, impido mis negotios, y mis guerras.

frere. *Et elles* dent : Voyez me ses chev sa barbe convi bien ensembl qu'heureuses s les qui possed amour ! *Et les elles prie valet de moyen de m'in re chez elles : tes qu'elles n importunes prier & aime ce que, pour plir leurs des dérange mes & mes comb*

Voilà un bel Adonis! Et pensez qu' aussi laid qu'un beau Diable.

J'aimerois autant un autre, lequel son Page ou Laquais, & luy disoit :

Di, vellaco, quantas vezes te he yo mandado que no andes a cada passo publicando my valor; porque, oyendo lo las mugeres no se pierdan por my, de suerte que

Dis, maraut bien de fois défendu de pu chaque pas leur; de peur femmes l'ente ne se perde moy, & qu

soy mas impedido à mueſtrar à ellas la magnificencia de mi animo, que no en tomar las Ciudades, y matar ennemigos?	*fuſſe plus empêché à leur faire connoître la grandeur de mon courage, qu'à prendre des Villes, & tuer des ennemis?*

Feu Monſieur d'Eſtroſſe (1) & moy, ainſi qu'une fois en Italie nous interrogions un ſoldat Eſpaignol, qui nous vint accoſter, & luy demandions ſon nom, il nous dit qu'il s'appelloit Dom Diego Leonis,

porque havia in Berberia matado tres Leones.	*parce qu'il avoit tué trois lyons en Barbarie.*

Je vous aſſeure qu'il ne s'en alla pas ſans nous donner bien à rire, non-ſeulement pour ce coup, mais pour beaucoup de temps après.

J'aymerois autant celuy qui ſe vantoit & diſoit:

qu'en las Indias havia quebrado un braço à un elephante: y aun oſaria jurar, che ſi havieſſe ponido una mas de fuerça, havieſſe paſſado el braço al elephante, por el	*que, dans les Indes, il avoit arraché la jambe à un éléphant: encore oſoit-il jurer, que s'il avoit mis un peu plus de force, il auroit pouſſé ſon bras juſqu'au cœur & aux*

(1) ou Strozzi.

cuero, y por las entrannas, y las haviesse sacado por la boca.	*entrailles de phant, & les roit fait sorti la bouche.*

Un jeune soldat Espaignol estant i gé, comme estant si jeune, il avoit d moustaches de sa jeune barbe si gran respondit:

Estas Bigotas fueron hechas a la fumada del canon, y por esto crescen tan grandes, y tan presto.	*Ces moustach venues à la du canon, & c' cette raison q sont si grand qu'elles croissen te.*

J'aymerois bien autant un Capitaine gnol, auquel estant demandé si sa C gnie estoit composée de vieux solda dit,

que si porque hazia el los soldados nuevos luego viejos, no con las pagas de muchos annos, come acostubravam los otros Capitanes, sino en muchas peleas y continuas escaramuças, con honrada y provechosa sua disciplina de guerra.	*que quoi qu'il nouveaux solda les rendoit b vieux, non pa la paye de plu années, comm soient d'autres taines, mais exerçant par coup de combat par de contin escarmouches,*

une honorable & profitable discipline de guerre.

Il avoit raison de dire cela. Car coustumiérement, ce ne sont les longues années, que l'on fait aux armées, qui sont les bons soldats, mais les continuels combats, & ordinaires exercices des escarmouches, & menements de mains. Dont je désespere souvent, quand j'oy dire, *tels & tels sont aux armées*, & mesme aucuns Grands. Et qu'y font-ils, si-non aller voir le Général au matin, & luy donner le bon-jour, s'en aller au quartier, jouer tout le long du jour, faire bonne chere, se donner du bon temps? Et tels y aura-il qui auront esté six ou sept fois en des voyages, qui n'auront tiré espée du costé; & eux arrivant à la Cour, ou à leur patrie & maisons, font la mine, & eux, & leurs gens, publieront qu'ils ont fait monts & merveilles, & auront tué Mardi-gras. Au Diable s'ils ont tué une mouche. Voilà comment les longues fréquentations des guerres ne font pas les Capitaines ny les bons soldats, mais le continuel maniement des armes, & la continuelle recherche des combats & des hasards.

Mais comment me suis-je perdu en ceste digression, & mesgare de mon premier thême de Rodomontades? C'est tout un. Elle n'est point mauvaise, puisqu'elle est venue

à propos ; une autre fois, je l'euſſe oubliée au bout de ma plume. Or, retournons à une plaiſante & ridicule Rodomontade d'un ſoldat Eſpaignol, lequel ſe trouva au deſarmer & au deſpouiller du Roy François, à ſa priſe à Pavie : car il n'eſtoit pas fils de bon pere, ou de bonne mere, qui n'en euſt quelque lopin, les uns pour récompenſe d'honneur, & les autres pour celle du proffit. Or il advint que le bonheur tomba à ce ſoldat d'oſter les eſperons du Roi, dont il s'en ſentit ſi glorifié, que, par-tout où il alloit, il diſoit :

Segnor, no aveys ſentido mas nombrar y renombrar a quel que ſaco las Eſpuelas doradas de Rey Franceſco en Pavia, quando fu preſo ? Yo ſoy aquel.

Monſieur, n'avez-vous point entendu nommer & renommer celui qui ôta les éperons dorez du Roy François, quand il fut pris à Pavie ? C'eſt moy-même.

C'eſt tout de meſme d'un qui diſoit :

Grandes palabras dixo el Rey Don Hernandes a Don Joan mi Abuelo *ſaca mis Botas.*

Le Roi Dom Ferdinand dit de grandes paroles à Dom Jean mon grand-pere : O-tez-moy mes bottes.

Voilà de belles Rodomontades, & fort ambitieuſes ! Laiſſons-les-là, & parlons-en d'autres.

Lorſque l'Empereur Charles eut pris la Gollette,

:tte, & qu'il fallut marcher parmy les
: chauds & ſtériles, & avec grande in-
nodité, vers Tunys, s'apparurent au-de-
le luy, pour l'empeſcher, environ trente
Mores, tant à cheval qu'à pied. Il y
n jeune ſoldat Eſpaignol, qui, s'eſton-
de voir tant de gens tout-à-coup, com-
a à s'eſcrier :

! y con tantos ›s havemos da r ?	*Jeſus! avons-nous donc à combattre contre tant de Mores?*

ain, un vieux ſoldat, marchant près de
luy remonſtre :

, biſogno; a mas y Moros, mas ıcia y gloria.	*Tai-toy, poltron; plus il y aura d'ennemis, plus il nous en reviendra de profit & de gloire.*

ı ſoldat à la Camiſade que ce brave Dom
d'Auſtrie donna en Flandres au camp des
;, & en deviſant avec ſes compaignons
rchant, il vint à demander des ennemis.

tos ſon ?	*Combien ſont-ils?*

en compaignon luy repliqua ſoudain :

te al Diablo, :u inquiſition y a; mas diga : *Va-* *a ellos quantos* *ean.*	*Va-t'en au Diable, avec ta queſtion & ton compte. Dis plutôt :* Allons à eux, en quelque quantité qu'ils ſoient.

Empereur Charles, en la guerre d'On-

grie, un jour qu'il faiſoit la reveuë de ſon camp, & eſtant avec luy Ferdinand ſon frere, Roy dés Romains, lequel portoit ſes cheveux longs & grands en feneſtre, comme l'on diſoit à l'antique, à la mode de ſon ayeul Ferdinand, il y eut un ſoldat, qui en eut deſpit, & s'eſcriant il dit :

Sacra Mageſtad, vi do mis pagas, y haga rasquillar hermano tuyo Don Hernandes.	*Sacrée Majeſté, je vous abandonne ma paye, & faite raſer voſtre frere Dom Ferdinand.*

Il falloit bien dire que ce ſoldat eſtoit bien haut à la main, de ne ſouffrir une choſe qui ne luy touchoit en rien. L'Empereur l'ouyt, & ne s'en fit que rire avecques ſon frere.

Un autre fit bien pis à ceſte fois meſme: car ainſi que l'Empereur paſſoit par les battailles, & faiſoit reveuë, il ſe mit à crier :

Vala te al Diablo, bocina fea, que tan tarde ſeys venido, que todo el dia ſemos muertos de hambre y frio.	*Va-t'en, au Diable, vilaine bête, qui viens ſi tard, que tu nous a fait mourir de faim & de froid pendant toute la journée.*

L'Empereur l'ouyt auſſi ; mais il n'en fit que rire, ſans en vouloir tirer punition : penſant grandement faillir, non-ſeulement en celuy-là, mais en autres, s'ils euſſent délinqué ; car il aymoit & chériſſoit ſes ſoldats Eſpaignols comme ſes enfans.

Une plaisante Rodomontade fut d'un Hydalgo (1) Espaignol, lequel, ayant fait un jour une demande au Roy Ferdinand dans sa salle, & le Roy demeurant assez, & songeant pour luy faire response, il lui dit:

Sacra Magestad, haga mi por Dios respuesta; sino allabaxo esta mi macho.	*Sacrée Majesté, pour l'amour de Dieu, rendez moi réponse; si-non, mon mulet est là-bas.*

Comme voulant dire: *Si vous ne me despeschez viste, je m'en retourne sur mon mulet.* Quel fou, fat, glorieux, estoit cet Hydalgo, plaisant pourtant avec son mulet.

Le Marquis de Pescayre, estant à la bataille de Ravenne, & combattant vaillamment, luy ayant esté donné pour Gouverneur un fort honneste homme qui se nommoit Placidio de Sangra,

Cavallero muy noble y efforçado:	*Gentil-Homme très-noble & très-vaillant:*

après avoir combattu, & l'un, & l'autre, long-temps, fort courageusement,

considerando el peligro del dano vezino; bucho al Marques le dize: *O! Cavallero*	*considérant le péril de la défaite prochaine, & s'étant tourné vers le Marquis,*

(1) Gentil-Homme.

valeroso, pues che no es cosa de animo varonil, sino de loco de todo, contrastar tanto tiempo con la fortuna contraria, porque entanto quel Cavallo esta sano, y las fuerças bastanno, os librays de la muerte, y os gardays para mejor ventura. Entonçes, el Marques le respondio: *De buen grado obedesçeria, o sangre muy fiel à esto consejo saludable, si me persuadierades cosa tanto honrosa quanto segura: antes quiero yo que me lloren mis amigos muerto con honra, que yo llorar affrentosamente con vyda infame en casa, tantas muertes de tan grandes Capitanes.*

il lui dit : O! valeureux Chèvalier, puisqu'il n'est pas d'un homme prudent, mais d'un vrai fou, de disputer trop long-temps contre une mauvaisé fortune, pendant qué ce cheval est encore sain, & que vos forces vous suffisent, délivrez-vous de la mort, & conservez-vous pour une meilleure fortune. *Alors, le Marquis lui répondit* : Je vous obéïrois de bon cœur, & je suivrois fidélement ce conseil salutaire, si vous me conseilliez une chose aussi honorable qu'avantageuse : mais j'aime mieux que mes amis me pleurent mort avec honneur, que de pleurer honteusement, en menant une vie très-déshonorable dans ma maison, la mort de

tant de grands Capitaines.

Voilà, certes, une très-belle & courageuse Rodomontade, & à laquelle, tout ainsi qu'elle fut dite, le Marquis ne faillit à l'effect; car plustost que fuyr, il fut prisonnier : observant en cela très-bien aussi la devise, qu'il avoit pris d'un bouclier, avec ces mots :

Aut cum hoc aut in hoc; *Ou avec, ou dessus;*

que ceste brave mere de Sparte dit à son fils, quand il alla à la guerre, & luy commanda, ou de s'en retourner honnorablement avec luy en vie, ou bien porté dessus estendu mort.

On dit que Tallebot le Grand, quand il mourut à Castillon, dit à son fils semblables paroles aux précédentes pour se sauver; mais le fils ne voulut obéyr à son pere, & mourut avec luy.

Froissard, parlant de la battaille de Nicopoly contre les Turcs, dit qu'il y eut un Chevalier François, nommé le Sire Montcaré, vaillant Seigneur, & gentil Chevalier, qui estoit d'Artois, lequel, quand il vid que la desconfiture tournoit sur les François, il avoit-là son fils fort jeune, il dit à un sien Escuyer : *Prend mon fils, & l'emmene; tu le peux faire partir par ceste allée, qui est toute ouverte. Sauve-toy, mon*

fils, & j'attendray l'advanture avec les autres. Ce sont les mesmes paroles de Froissard. L'enfant respondit *que point ne partiroit, & ne lairoit son pere* : lequel fit tant à force, que l'Escuyer l'emmena, & le mit hors de péril, & vinrent sur le Danube : mais l'enfant, qui estoit tout triste de son pere, se noya par grand malheur entre deux barques, & ne le peut-on sauver.

J'ay leu dans un Livre Espaignol, parlant de la battaille de Pavie, de Galeaz Sansurin (1), qui estoit Grand-Escuyer du Roy François,

que, combatiendo valerosamente murio delante del Rey, con honrado fin de vida, y satisfizo lo que devia a la gracia Real, y a su honra esclarecida; el qual, caiendo de su Cavallo, buelto à Don Guilhelmo de Langeay, noble Cavallero, que lo querria soccorrer en aquel extremo ca-

que, combattant valeureusement, il mourut en présence du Roy, finissant honorablement sa vie, & satisfaisant à ce qu'il devoit à la bonne volonté que le Roy lui portoit, & à son honneur. Ce Seigneur, tombant de son cheval, se tourna vers le Seigneur Guillaume de Lan-

(1) San-Severin.

ſo, le dixo : *Dexad me, hijo, gozar a lomenos de mi hado, y partyas de à qui, con toda la preſteza que pudieredes, y corred a deffender al Rey; y ſi os librays ſalvo de la pelea, os accordareys, come amigo y piadozo, de mi nombre y honrado fin.*

geay, noble Chevalier, qui le vouloit ſecourir dans cette facheuſe extrêmité, & il lui dit : Laiſſez-moi, mon fils, au moins jouïr de mon malheureux ſort; & partez d'ici avec toute la vîteſſe que vous pourrez, pour aller ſecourir le Roy; & ſi vous vous tirez de la bataille, comme un bon & pieux ami, vous vous ſouviendrez de mon nom & de ma fin honorable.

Ces Rodomontades & paroles graves ſont belles.

Mais encore plus, eſt une que prononça le Marquis de Peſcayre de cy-devant, lequel, allant un jour à un combat contre Barthelemy d'Alviano, grand Capitaine Vénitien,

dexando el cavallo, a pié, con una pica en la mano, buelto atras, dixo : *Ea ſoldados, tened cuydado que entrando yo*

ayant quitté ſon cheval, & étant à pied, avec une pique à la main, ſe tourna en-arriere, & dit : Or ça, mes amis, en en-

en la batalla, si quierra mi ventura que muera honradamente en ella, vos otros no permitays, que sea antes hollado de los pies de los enemigos, que de los vuestros. Los soldados, gridando animosamente, le respondieron, muy alegres, que passassea delante con buen animo, porque ellos estavan determinados ganar loor de tan gran virtud, siendo le muy obedecientes come a Capitan, y come a soldado peleando esforçadamente : y no engagno el succesio a sus trocadas esperanças, porque todos combatieron muy bien con furioso assalte.

trant à la bataille, si par hasard j'y meurs honnorablement, ayez soin vous autres de ne point souffrir que je sois foulé aux pieds des ennemis, plutôt qu'aux vôtres. *Les soldats, criant avec ardeur, lui répondirent fort joyeusement, qu'il passât devant avec sûreté; parce qu'ils étoient déterminez à remporter la louange due aux grands courages, lui étant très-obéïssants, comme à leur Capitaine, & comme à un soldat qui combattoit vaillamment : & le succès ne trompa point leurs espérances; parce qu'ils combattirent tous très-bien, & avec une ardeur incroyable.*

En ceste Rodomontade, il y a à remarquer deux choses. L'une, qui se peut mieux

repréſenter que dire : d'autant qu'il ſe faut repréſenter, que c'eſt une grande gloire au ſoldat, alors qu'il void ſon Coronnel abattu mort par terre à ſa teſte, qui ne s'eſtonne point, & ne reculle point en-arriere, mais pouſſe plus avant; aymant mieux fouler le corps de ſon Général, & luy paſſer ſur le ventre, en vangeant ſa mort vaillamment, que ſi ſon ennemy venoit après triomphant, & luy foulaſt le corps, & paſſant par-deſſus en ſuivant les autres ſiens ennemis ſans autre forme de vengeance; ce qui eſtoit certes très-bien adviſé & remonſtré à ce grand Marquis. L'autre choſe qui eſt à noter, eſt que les ſoldats diſoient qu'ils eſtoient preſts d'obéyr, non-ſeulement à leurs Capitaines, mais à un ſoldat qui en vouloit faire le meſtier avec eux; comme certes rien n'anime tant le ſoldat, que quand il void ſon Coronnel, ſon Maiſtre-de-Camp, & ſon Capitaine, faire de meſme comme luy. Les ſoldats dudict Marquis ne faillirent pas à ſon dire; car ils firent ſi bien, qu'ils gaignerent la battaille : & ſe lit que le Roy Ferdinand voulut voir le nom, non-ſeulement des Capitaines, mais des ſoldats, & les fit mettre par eſcrit de ceſte façon, que,

aun oy dia, en los Libros de los Theſoreros eſtan elegantamente eſcritos los nombres de aquellos

encore aujourd'huy, l'on voit élégamment écrit dans les Livres des Tréſoriers, les noms des ſoldats qui

ſoldados, que en hecho de las armas de Vincencia, al Rio Brenta, combatiendo en la advenguardia, ganaron la batalla con maravilloſo valor.	*dans l'affaire de Vicence, ſur la riviere de Brente, gagnerent, avec une merveilleuſe valeur, la bataille, en combattant à l'avant-garde.*

Lorſque ce grand Roy d'Eſpaigne, qui fut l'an 1588, fit & dreſſa un ſi grand & ſuperbe appareil de mer contre l'Angleterre, après leur naufrage, je vis aucuns ſoldats & Capitaines, voire Gentils-Hommes, Eſpainols, paſſant par la France, & tirans vers leurs Pays, qui m'en firent de hauts contes. Entre autres choſes, ils me faiſoient l'armée de ſix vingts vaiſſeaux, dont le moindre étoit de trois cents tonneaux. Il y en avoit vingt de mille à douze cents tonneaux, dont il y en avoit quatre ou cinq grandes galléaſſes du tout incomparables; plus de quarante à cinquante de ſept à huict cents; ſi-bien qu'il y avoit mis tous ſes eſprits, ſes efforts, ſes deſſeins, & ſes moyens : & puis m'allerent dire ceſte Rodomontade, qu'un an avant que l'armée partiſt du port,

el Rey havia mandado à la gran mar Oceano, que ſe aparejaſſe para recibir en ſu Reyno y Aguas ſus vaſ-	*le Roy avoit mandé à la grande mer Océane, qu'elle ſe tînt prête à recevoir dans ſon Royaume, & ſur*

sélles, non propriamente vassélles, para dezir verdad, mas montaignas de legne: y tan bien a los vientes, para cessar y callarse, y fovorescer sin ninguna tempestad a la navigation de su armada, la sombra de la qual queria el que hiziesse caer y baxar con grand humilidad, no solamente los arboles y masteles de los navios, mas las puntas de los campanillos de toda Ingalaterra.

ses eaux, ses vaisseaux, non proprement des vaisseaux, pour dire la vérité, mais des montagnes de bois. Il avoit de même mandé aux vents, de cesser, & de se taire, & de favoriser, sans aucune tempête, l'arrivée de son armée navale, à l'ombre de laquelle il prétendoit faire tomber & renverser, non seulement les arbres & les mâts des vaisseaux, mais encore les pointes des clochers de toute l'Angleterre.

Certes voylà une belle Rodomontade & menace Espaignolle, si la fortune eust voulu favoriser l'entreprise. Mais ceste grande armée s'en alla en rien : moitié par la prévoyance & conduite de ce grand Capitaine le Millort Drap (1), l'un des plus grands Capitaines qui ait basttu la mer Océane deux cents ans y a, voire & possible jamais ; & moi-

(1) Drack.

tié par les tourmentes & vagues de la mer, par trop irritées possible des menaces qu'on leur avoit faites : lesquelles de soy sont fort orgueilleuses & ne veulent estre bravées en nulle façon. Rodomont en sceut bien que dire. Lorsqu'il voulut passer de Affrique en Europe, il se mit à maugréer Dieu par ces mots ;

Se gli e alcun Dio nel Cielo, ch'io no'l so. Certo, huomo, non he, chi l'habia visto experto. Ma la vil gente lo crede par paura. El mio buono brando, e la mia armatura, el l'animo ch'io ho, sono il mio Dio.	*S'il y a quelque Dieu au Ciel, je n'en sçai rien. Certainement, il n'y a aucun homme qui le sçache avec certitude. Mais la canaille le croit par crainte. Ma lance, mon armure, & mon courage, sont le seul Dieu que je connoisse.*

Force autres vilains & exécrables mots dit-il qui sont escrits dans *Roland l'Amoureux*, qu'il vaut mieux taire que dire, tant ils sont vilains : & puis parlant aux vents,

Soffia il vento, si sai soffiare ;	*que le vent souffle, s'il sçait souffler.*

& les brave & mesprise, & monte sur mer contre l'advis de tous les pilottes & mariniers. Et ce qui est le bon, y estant, ne s'estonne, & ne laisse à continuer ses bravades & blasphêmes. Toutes fois, il y fut bien secoué, & prest à périr.

Ovide raconte qu'Ajax Oylée, tournant de la guerre de Troye, son navire fut mené de toutes façons par les ondes, les tempestes & les vents, luy les maugréant & détestant. Le-dict navire vint à donner à travers d'un escueil, où se brisant, Ajax eut l'adresse de s'en jetter soudain hors sur l'escueil, où, s'y agraffant des mains & des ongles, se mit à maugréer davantage. *En despit de Jupiter, & Minerve*, dit-il, *je me sauverai des eaux de Neptune.* Mais Jupiter, irrité de tels blasphesmes, envoye soudain son foudre sur l'escueil, qui s'esclattant en deux parts, l'une demeure ferme, & l'autre de la salvation d'Ajax tombe dans l'eau, & emporte l'homme, & tous deux subruerent & se sumergerent ainsi dans la mer dont il pensoit estre sauvé.

Quand les Rodomontades de paroles portent leur coup & leur effect, elles sont fort à estimer; car il y a deux sortes de Rodomontades, l'une de paroles, & l'autre d'effects; & ceste-cy derniere mérite louange sur les autres, comme ceste-cy que je vais dire, que j'aye leue dans le Livre *de la Guerre d'Allemagne*, fait en Espaignol par le Seigneur d'Avila qui estoit présent, & que j'ai veu confirmer au feu Capitaine Vallefremaire (1) Gentil Soldadin s'il en

---

(1) Vallefreniere. *Voyez ci-dessus, T. V, Discours XXVI, des* Capitaines Estrangers, *pag.* 292.

fust oncques, & qui estoit lors Page de Dom Alvaro Desando (1) en ceste mesme guerre, l'ayant pris jeune garçonet en Piedmont, & depuis mourut devant Bourg-sur-Mer, tenant le party Huguenot : de la perte du quel ce fut grand dommage : car il avoit beaucoup veu, & croy qu'il estoit des bons Capitaines qu'eust Monsieur l'Admiral, & le plus pratic. L'Histoire raconte donc :

que el Emperador, viendo que era necessario de ganar la otra parte del rio Albis, tantas vezes nombrado por los antiquos Romanos, y tan poca visto por ellos, y de los Espagnoles bien recognoscido y segnalado, y que havia mandado que l'harquebuzeria ussasse toda diligencia, y que passase aussi subitamente, se desnudaron diez Harquebuseros

que l'Empereur, voyant qu'il étoit nécessaire de gagner l'autre bord du fleuve de l'Elbe, si renommé chez les anciens Romains & si peu connu d'eux, mais si bien connu & si célebre pour les Espagnols ; & ayant donné ordre que son harquebuserie usât de toute diligence, & qu'elle passât promptement, dix Arquebusiers Espagnols se

(1) Alvaro de Sande. *Voyez son Article, ci-dessus Tome V, pag. 292 & suiv.*

Efpagnoles à la vifta del Emperador, y eftos, nadando con las fpadas atraveffadas en las bocas, llegaron à algunas barguas, tirando a los ennemigos muchos harquebuzazzos, de la ribera, y ganaron las, y mataron a los que havian quedado dentro, y affi las traxeron, en las quales paffo l'Harquebuzeria, y quedo Segnora de la ribera, y los ennemigos commançaron del todo a perder el animo. Y queriendo el bravo Emperador reconofcer y galardonnar tan valientes foldados defpues la ganada batalla mando venir los dichos foldados a delante S.M., y dar les un veftido de tarciopelo cramezi, otros dizen de grana, a fu modo, y

dépouillerent à la vue de l'Empereur, & nageant avec leurs épées dans leurs bouches, ils s'approcherent de quelques barques, malgré les arquebuzades que les ennemis leur tiroient de la riviere, les gagnerent, & tuerent ceux qui y étoient reftez, & les amenerent aux Arquebuziers, qui pafferent dedans, & refterent maîtres de la riviere, les ennemis ayant tout-à-fait perdu courage. L'Empereur, voulant reconnoître & récompénfer de fi vaillants foldats, les fit venir devant foi après la bataille gagnée, & leur donna un habit de velours cramoify, d'autres difent d'écarlatte, à leur choix, & bien garni d'or & d'ar-

bien garnecido d'oro y plata, y cien ducados a cada uno, y grandes ventages en sus Compagnias; de manera que assi segnalados, adelante todo el campo, yvan braveando y passeando con gran superbia, de manera que toda la gente yva diziendo dellos, *a qui estan los bravos y determinados de las barcas.*	*gent, & cent ducats à chacun, avec de grands privileges dans leurs Compagnies; & ainsi distingués dans toute l'armée, ils se promenoient avec beaucoup de fierté, & tout le monde disoit d'eux :* Ce sont les braves & déterminez des barques.

Le Livre n'en dit pas tant; mais le dict Capitaine, fort mon amy, me l'a conté ainsi. Je vous jure qu'on avoit raison de les admirer, & de les appeller tels; car leur acte estoit brave : & telle Rodomontade valloit plus que cent de paroles.

C'est assez sérieusement parlé : retournons encore un peu à la bouffonnerie touchant ces Rodomontades.

Un certain Espaignol, louant une espée qu'il avoit, à un sien compaignon, disoit :

De cinquo, que tengo, essa es en la qual yo tengo mas confiença, y la que nun-	*De cinq épées que j'ai, voilà celle en laquelle j'ai le plus de confiance, & qui ne*

qua me falto de la mano. Essa es la que tan famada esta en toda la tierra: y es la que tantas vezes me pedi emprestada Don Pedro recuero : y esta misma es que treyenta annos a esta parte no se ha hecho campo en toda l'Andelozia, donde ella no se haya hallada ; porque de Cordua, de Cadiz, de Malaga, de Cartagena, y de otras muchas y diversas partes, donde succeden algunos desafios entre los amigos, luego me embian por ella : y con esta fue con la que mataron el Sacristan de San-Lucar: y con esta cortaron los muslos à Navarico, el soldado de Ducque: y con esta Ravanal bizo grandes cosas en Toledo, al tiempo que Don

me manque jamais au besoin. C'est celle qui est si renommée par toute la terre. C'est celle que m'a tant de fois empruntée Dom Pedro... C'est la même, sans laquelle il ne s'est point fait de querelle dans toute l'Andalousie depuis trente ans, où elle ne se soit trouvée; parce que, lors qu'il arrive quelques défis entre les amis à Cordoue, à Cadix, à Malaga, à Cartagene, & en plusieurs autres lieux, sur le champ ils m'envoyent chercher par rapport à elle. Ce fut avec elle qu'ils tuerent le Sacristain de St. Lucar. Ce fut avec elle, qu'ils couperent les jarrets à Navarico, soldat du Duc. Ce fut avec elle, que Ravanal fit

Galtero mato el Viſcayno en Alcazar ; y no fue otra coſa de ſu ſalvo, ſino tener eſta eſpada : y eſta es miſma, por quien ha un anno que tienen y a por coſtumbre en los deſaffios ſacar por condition, que nunguno lleve la eſpada mia. De manera, qu'es tan famada por todas las tierras y Compagnias, come la eſpada encatada de Roldan, y del Rey Artus. Que ſi yo quizieſſe contar las virtudes d'eſta eſpada, nunca acabaria.

de grands exploits à Tolede, du temps que Dom Galtero tua le Biſcaïen à Alcaçar ; & rien ne fut cauſe de ſon ſalut, que ce qu'il avoit cette épée. C'eſt celle là même, au ſujet de laquelle ils ont accoutumé, depuis un an, de mettre pour condition dans leurs défis, que perſonne ne prendra mon épée. En ſorte, qu'elle eſt auſſi fameuſe par toute la terre, & dans les Compagnies, que l'épée enchantée de Roland & du Roi Artus ; & que, ſi je voulois raconter ſes merveilles, je ne finirois jamais.

Ceſte eſpée me fait reſſouvenir d'une de nos vieux Capitaines du Piedmont, que j'ai conneu, qui, pourtant, ne faiſoit pas plus grands miracles de ſon eſpée, qu'un autre ; & diſoit : *Quiconque aura affaire à moy, il faut qu'il aye affaire à Martine que me*

voilà au costé (appellant son espée *Martine* :) *&* *quiconque me la besoignera* (usant de l'autre mot sallaud qui commence par *f.*,) *qu'il die hardiment, qu'il aura besoigné la meilleure espée de France.*

Voilà une plaisante louange d'espée de cest Espaignol ! Mais le galland s'oublie en cela ; car il ne conte point les vaillantises qu'il a faites avecques ceste espée, si-non celles des autres : mais il pourra dire, que si les autres faisoient si bien avecques ceste espée emprumptée, infailliblement, estant sienne, & entre ses mains, elle faisoit rage. Toutesfois il y en a aucuns, & plusieurs, aux espées desquels ne faut attribuer leurs beaux faicts & vaillantises, mais à leurs bonnes mains & braves courages. Cestuy-cy, que je vais nommer, se loue bien mieux.

Il y avoit donc un Espaignol, qui disoit:

No sabeys que me acontescio, en Cordoua, porque no hay cosa mas publica en Andelozia, d'a quel Francisco Cordonero el qual hyzo muestra de hazer mano contra mi? No se vuo acabado de desembolver de su capa, quando yo lo tenia	*Ne sçavez-vous pas ce qui m'arriva à Cordoue, puisqu'il n'y a rien de plus connu en Andalousie, de ce François le Passementier, lequel fit mine de lever la main contre moy? Il n'eut pas plutôt achevé de se déveloper de dedans sa cappe, que*

con ſu miſmo pugnal cortada la mano derecha, y clavada en cima del bodegon del gayetaneto. Pero, ny por eſſo perdy la tierra, ny dexe de paſſearme por las calles y Rinconnes, ſin temer la Juſticia; porque ella, y la Cuareſma, no ſon ſino para los quines, vellacos, y deſdichados; y, de mas, ſiempre andava yo bien armado, ſiempre la eſpada en la mano, y con la media vayna, y tambien nunca dexava un broquel de los Sevillanos, de la cinta, con la barba larga, y cabellos traſquillados; y quando era meneſter de ſalir acompagnado, no me faltavan amigos, que, a medio repiquete de campana, ſe juntavan treçientos compagne-

je luy coupai la main droite avec ſon propre poignard, & que je la clouai audeſſus du cabaret de la petite Comemuſe. Cependant, je ne m'abſentai point pour cela, & je ne laiſſai point de me promener par les rues & par les endroits les plus détournez, ſans craindre la Juſtice; parce qu'elle n'eſt faite, non plus que le Careſme, que pour les petites gens, pour la canaille, & pour les malheureux. Et, de plus, je marchois tousjours bien armé, l'épée à la main, & à demi-dégaînée: & je ne manquois jamais d'une rondache de Seville avec ſon attache, la barbe large, & les cheveux préparez; & quand je devois ſortir accom-

ros, y todos en verdad hombres de bien y de mano.	*pagné, mes amis ne me manquoient point, qui, au nombre de trois cents, & en vérité tous hommes de bien & d'expédition, se joignoient à moi au moindre bruit.*

Un Gentil-Homme Espaignol, qui estoit fort gros & gras, montant un jour les degrés du Chasteau de Madrid, il y eut deux autres Gentils-Hommes qui estoient au haut, qui, le voyant monter, s'entredirent assez haut que l'autre l'ouyt:

Mira el puerco, que sube.	*Regardez ce cochon, qui monte.*

L'autre, estant monté, leur dit:

Si, yo soy puerco; mas vos no me matareis, *dit il à l'un;* y vos, no me comereys, *dit-il à l'autre.*	*Il est vrai, je suis un cochon; mais vous ne me tuerez point*, dit-il à l'un. *Et pour vous, vous ne me mangerez point*, dit-il à l'autre.

Picquant l'un, qu'il ne le tueroit pas, pour son peu de valeur quil connoissoit en luy; & l'autre, qu'il ne le mangeroit point, d'autant quil estoit soupçonné d'estre Marrane, lesquels ne mangent point de pourceau.

Un Médecin dit bien mieux, lequel estant allé voir un Evesque, qui estoit mala-

de, mais fort gros & gras; & l'ayant laissé, ainsi que aucuns de ses amis, en sortant de sa chambre, luy eussent demandé comment il se portoit, il ne dit autre chose, si-non:

Pluguiesse a Dios que fuesse tal mi macho!	*Plût-à-Dieu que mon mulet se portât aussi bien !*

Un pauvre Diable Espaignol, qu'on menoit pendre, ainsi que le Cordelier l'admonestoit de son salut, & luy demandoit s'il ne s'estoit pas bien tousjours souvenu d'une oraison qu'il luy avoit apprise, & s'il ne l'avoit pas tousjours dicte, laquelle, la disant tous les jours, il ne mourroit jamais de feu n'y d'eau, & si sçauroit le jour de sa mort; le galand, tout prest a estre jetté au vent, luy respondit arrogamment:

Vala te al Diablo, Segnor Frayle, que tan bien aveys prophetizado, y tan mal ma servido tu oration; porque no muero en fuego ny agua, mas en el ayre, qu'es peor, y tanbien yo sabe y cognosco el dia de mi muerte:	*Eh! allez au Diable, mon Pere. Vous n'avez que trop bien prophétisé : puisque je ne meurs pas, à la vérité, dans le feu, ni dans l'eau, mais dans l'air qui est encore pire; & que, quoique votre oraison ne m'ait de rien servi, je sçai néanmoins le jour de ma mort :*

& ainsi mourut-il. Le conte tient plustost de la plaisanterie, que de la Rodomontade; & l'ay plustost escrit que pensé : toutesfois je ne m'en repens; car il n'est point mauvais.

Un Capitaine Espaignol estant allé un jour voir une Courtisane sa Dame à Toledo, elle, luy pensant remonstrer, qu'il ne venoit à la bonne heure, d'autant qu'à telle heure du soir passoient & repassoient trois braves & Rodomonts de la Cour, tous couverts d'or, & leurs rondelles en la main chascun, qui estoient les deux Pymantels & Dom Juan de Gusman. Il luy respondit en bravant :

Que vengan, que vengan, estos bravos de Corte, y de los mas pintados, tan bien arodelados! Que vive a Dios, sus rodelas y broqueles no me espantan, ny mas, ny menos, que los cosseletes y harquebuzes de cien ennemigos en campagna. Y si vienen, yo los mostrare, que peligrosa cosa es de tocar a mis amores.

Qu'ils viennent, qu'ils viennent, ces braves de la Cour, si bien ornez, & si bien garnis de rondelles! Vive Dieu! leurs boucliers & leurs rondaches ne m'espouvantent, ni plus, ni moins, que les harquebuzes de cent ennemis en campagne. Et s'ils venoient, je leur ferois voir combien il est dangereux de toucher à mes amours.

Mais le bon fut, qu'ainsi comme il bravoit, les voici venir toucher à la porte avecques grand' rumeur de leurs armes, & que luy entendant le bruit, il dit à sa Dame:

Segnora, grand locura seria, y' trato d'un atrevido, temerarió, y ignaro de las armas, d'un solo accometer a tres: y por esso, mejor es por my de recognoscer la puerta por detras, y me regoger, y me salvar fuera.	*Madame, ce seroit une grande folie & un trait d'étourdi, de téméraire & d'ignorant dans les armes, d'attaquer trois hommes moi tout seul: c'est pourquoi il vaut mieux que j'assure la porte par dedans, que je me retire, & que je me sauve dehors.*

Je tiens ce conte de Monsieur de Savoye, qui en savoit de fort bons, & les racontoit bien quand il vouloit (1).

Et certes, ce Capitaine avoit raison, après avoir bien pensé en son faict, de se desdire de sa bravade, & se retirer de bonne heure; car ces Pymantels estoient des fendants de la Cour de l'Empereur, & des plus accomplis & adroits. Ce furent ces deux, qui

(1) *Voyez ci-dessus son Article, Tome VI, Discours XLII, pag. 159.*

se firent tant signaler en tous les tour-
& combats célebres en Flandres pour
éception du Roy d'Espaigne, & même
n Alonso l'aisné, ainsi que j'ay leu, &
raconter à Madame de Fontaines, l'une
honnestes Dames de France, qui estoit
fille de la Reyne Eléonor, & se nom-
: Torcy. Du despuis, Alonzo fut envoyé
: Roy à la Goulette, où il fut accusé
odomie, & pour ce sentencié. Sur-quoi
Gentil-Homme François, que je con-
, demandant une fois à Rome à un Es-
nol de la mort du-dict Alonzo, lors il res-
dit naïfvement :

ıor, fue quema- porque era Buga- , comme por ven- vuessa merced.	*Monsieur, il fut brû- lé, parcequ'il étoit So- domite, comme peut- être l'êtes-vous aussi.*

qui fut tourné en risée, voyant la naïf-
dont usoit en son parler le-dict Espaignol,
ıssi que le-dict Gentil-Homme estoit soup-
ıé de ce vice.

Le Capitaine Espaignol précédent tenoit
'humeur & opinion d'un autre qui disoit :

quiero yo, que ni diga la gente, ıi un tal huyo, aqui un tal mu-	*J'aime mieux que le monde dise de moi, un tel s'est enfui d'i- ci, que un tel mou- rut ici* (1).

(1) *Voilà bien l'Original du Moron de* Moliere.

Celuy-là vouloit vivre à bon escient.

Un soldat Espaignol discourant & racontant un jour demie douzaine des blessures ou harquebuzades, qu'il avoit receues à la guerre, l'une prise au siege de Perpignan, l'autre à la Goulette, la troisiesme à Cérizolles, la quatriesme à une rencontre en Piedmont, & la cinquiesme à la reprise de Casal; & venant à la sixiesme, monstrant une grande ballaffre, & faisant la mine de mesmes, qu'il avoit tout le long du visage, il dit :

y esta me la dio por detras un Bugaron Italiano, que me pesa mas que todas, porque luego que me la dio, huyo, y escapo de mis manos, de tal manera que no le pude alcançar; y se tiene tan segreto y abscondido de my, qu'ay dos annos que voy buscando por el, sin poder hallar lo. mas vive Dios! que si yo lo tope, aun que fuesse entre los braços de Beelzebut, yo le dare tantos de palos à la Turques-

& celle-là, un B.... d'Italien me la donna par-derriere : & elle me chagrine plus que toutes les autres; parce que, si-tôt qu'il me l'eut donnée, il s'enfuit, & s'eschappa de mes mains, de maniere que je ne le pus atteindre : & il se tient si bien caché, & si à couvert de moi, qu'il y a deux ans que je le cherche partout, sans le pouvoir trouver. Mais, vive Dieu! si je le trouve, fût-il entre les bras de Belzebut, je

qua, qu'yo lo hare morir buen martir. *lui donnerai tant de bastonnades à la Turque, que je le ferai mourir bon martyr.*

Un de nos Capitaines François dit bien mieux une fois, menaçant un sien ennemy: *Je luy donneray tant de coups de baston, que je l'en feray mourir: & quand il sera mort, je le feray escorcher, & corroyer sa peau; si bien que s'en feray un tambourin, que je feray encore battre vingt ans après, afin qu'il se souvienne de moy en l'autre monde.*

En tournant de Malthe, nous autres François qui y estions allez pour le siege, nous rencontrasmes en Toscane à nostre chemin un soldat Espaignol de moyen asge, & de fort belle façon, comme certes de ceux-là il ne s'en trouve qui l'ait mauvaise; mais pourtant, fort mal mené de sa personne, & bien deschiré. Monsieur de Lansac, & moi, nous nous mismes à luy demander d'où il venoit. Il nous respondit qu'il venoit de la guerre d'Ongrie, & nouvelle volonté luy avoit pris d'aller chercher loingtaine adventure par les armes, encore qu'il fust du tout ruinco (*disoit-il*) por las armas; *ruiné par les armes;* se repentant pourtant fort du voyage, pour n'avoir trouvé en ces Pays aucune courtoisie,

tant la gent y estoit barbare & rude. Puis en ayant assez dit de mal, il eût ceste superbeté de ne nous demander l'aumosne, selon la coustume des autres pauvres ; mais par ces mots, nullement ne vergoigneux, ne piteux, il nous dit :

Segnores, vuessas mercedes consideran con poca pesadumbre, que si fuessen en mi lugar, lo qu'haurian da menester para passar su camino, yo, si fuesse en el vuestro lugar, lo que les daria de buena caridad y gana, para soccoro de vuestras necessitades.	*Messieurs, considérez, avec un peu de commisération, que si vous étiés à ma place, je vous donnerois de bon cœur & de bonne volonté, si j'étois à la vôtre, ce que vous auriés de besoin pour continuer votre chemin, & pour vous secourir dans votre nécessité.*

Voyez quelle gloire, & quelle industrieuse façon de demander l'aumosne, sans faire le gueux & du Quemant (1) ! Je vous laisse à penser si nous en rismes, & si nous en fismes le conte ailleurs : & si n'y a pas long-temps que nous le fismes à feu Monsieur de Guyse, Lansac & moy, qui m'en fit souvenir, dont Son Excellence en rit bien ; & mesme que, veu ceste gravité & façon altiere, nous eus-

(1) Caimant.

honte de luy donner peu : mais un chas-
de nous luy donna un double ducat ; en-
le maraut en fit peu de conte (1),
it :

no bastarian para pastos ;	*qu'ils ne suffiroient pas pour six repas ;*

ie si nous luy voulions donner un laquais
ies à Naples, qu'il le nous rendroit : &
i sçait, le maraut, s'il eust tenu sa parole ;
ous autres plus à de loysir que de luy
ier le dict Laquais, non pas pour cent fois
nt. Asseurez-vous pourtant que nous me-
ies bien ce conte.

est pareil à un que m'a conté un Gen-
lomme, lequel se pourmenant une fois
Rome, à l'estrade *de Populo*, toute nuict
e, avec un autre Gentil-Homme, voicy
r un Espaignol assez bien en poinct, qui
rint accoster par telles paroles :

iores, la noche tal favorescido de r a vos otros gen- Franceses, para icar los d'haver hà de mi pobre y io ; porque, de por todo el the- o del mondo, no	*Messieurs, la nuit m'a assez favorisé, que de me faire rencontrer d'aussi braves François que vous, pour vous supplier d'avoir pitié de moi, pauvre & misérable ; parce que, de jour,*

(1) Compte.

queria mueſtrar a la gente mi miſeria : y, por eſſo, ſuplico a Vueſſas Mercedes, que me alargan ſus liberales y largas manos Franceſes.	*pour tous les tréſors de la terre, je ne voudrois pas montrer ma miſere au monde : c'eſt pourquoi je vous ſupplie fort, Meſſieurs, de vouloir bien me faire quelque libéralité digne de la générosité Françoiſe.*

Voilà de mes mandiants ſecrets & honteux; & au partir de-là, qui les verra au jour en Public, il fairont des braves, ne faut point dire comment, & ſi ne craindront point de dire :

Peſi a tal que ſemos hydalgos com el Rey, dineros menos.	*En dépit d'un tel, nous ſommes nobles comme le Rey, quoique nous ne ſoyons point ſi riches.*

Tels mandiants ne ſont point pareils à ſept ou huict que je vis une fois à Seville, leſquels, venans des Indes, & ayant fait un fracas de leur navire, & s'en eſtans ſauvez au mieux qu'ils avoient peu, ne craignoient, ſe pourmenant par la Ville, à faire entendre au peuple leurs honnorables néceſſitez par ces paroles :

Ea, Segnores, tengan Vueſſas Mercedes laſ-	*Eh! Meſſieurs, ayez compaſſion de ces*

destos pobres sol-
os, y marineros,
aratados y fatiga-
de la mar y de
nbre, veniendo
ierras desiertas,
miendo culebras,
ardos, hasta las
s de Z, apatos
las: commenda-
nos à la buena
e que les hagan
ridad ál nombre
)ios.

pauvres soldats & mariniers, battus & fatigués de la mer, & de la faim, venans des terres desertes, où ils ont mangé des couleuvres, des lézards, & jusques à la semelle de leurs souliers, après l'avoir fait cuire. Nous nous recommandons aux honnêtes gens, qui voudront nous faire la charité pour l'amour de Dieu.

n soldat Espagnol, se plaignant de sa
reté, disoit que son pere avoit eu de
ls moyens en son temps;

jue los havia gas-
en fiestas, tor-
, regozijos, jue-
bayles, y trium-

mais qu'il les avoit dépensez en fêtes, en tournois, en réjouissances, en jeux, en bals, & en triomphes.

y ouy dire à un vieux soldat Espaignol,
le Roy François, quand il estoit prison-
n Espaigne, estoit soigneusement gardé
Compagnies de vieux soldats Espaignols,
ar Alarcon, grand Capitaine, en qui

l'Empereur se fioit fort, leur Commandant, qu'el Rey Francisco, por su passatiempo, accostumbrava sembrar adelante los soldados de su gardia los escudos de oro, con tanto menos precio de su fortuna presente, que los soldados, accariciandolo, soberviamente y impiamente se quexavan de Dios, porque el Rey Francisco no era su Segnor, para conquistar todo el mondo, o porque ellos teniedo licentia del Emperador, libres de juramento, no combatian siendo el su Capitan: tanto qu'el Segnor Don Alarcon, Capitan de su Gardia, fue forçado refrenar la cortezia y liberalidad del Rey, y la familiaridad de los soldados.

que le Roi François avoit de coutume, pour se divertir, de semer, devant les soldats de sa garde, des écus d'or, avec d'autant moins de considération de l'état de sa fortune présente, que les soldats, le caressant, se plaignoient à Dieu orgueilleusement, & avec impiété, de ce que le Roi François n'étoit pas leur maître, pour leur faire conquérir tout le monde; & de ce que, licentiés par l'Empereur, & libres de leurs serments, ils ne combattoient point sous ses ordres: de maniere que le Seigneur Dom Alarcon, Capitaine de sa Garde, fut contraint de resserrer la libéralité du Roi, &

d'arrêter la familiarité des soldats.

la conséquence s'en fust emprès ensuivie, ayant après si libéral, & eux si affectionà louer sa libérallité, & ne la refuser t; & aussi qu'ils l'avoient veu si vaillant généreux, & faire si généreusement en ttaille, & n'avoient encore ny veu ny ce que l'Empereur sçavoit faire : car me j'ay dit, bien tard se mit-il à se meter campaigne ; si-bien que l'un estoit fait desjà, que l'autre estoit tout neuf. quoy nous noterons aussi, que le naturel Espaignol est fort avare, & aymera mieux ourse de son enneiny, où il n'y aura que escus, ou une petite rançon, que de le, comme en toutes les guerres où ils ont s'est apparu; car les Espaignols desront, & les Tudesques tuoient.

n Espaignol, voulant monstrer la grande ance qu'il avoit en sa Ville où il se te-, il disoit:

eñ mi mano me- Moros en la tier- y puede pregonar , y vender vinà- y salir me con esto.	*Il est en mon pouvoir d'introduire ici les Maures, de crier du vin, de vendre du vinaigre, & de réussir dans tout cela.*

à un galand qui avoit beaucoup d'authoen sa Ville, & la vantoit très-bien & reusement!

Comme j'ay dit cy-devant, qu'aucuns soldats Espaignols ont esté insolents de paroles à leur Empereur (1), sur cela il me souvient d'avoir leu en un Livre Espaignol, & l'avoir ouy confirmer à deux vieux Gens-d'armes François, qu'estant Anthoyne de Leve une fois dans Milan pressé pour le payement de ses soldats, tant Espaignols, que Tudesques, & ne sçachant de quoy faire argent, il s'advisa,

que ninguno pudiesse cozer pan, o tener harina, en su casa, si-no los que havian arrendado; y a estos les hazia pagar por cada carga tres ducados de derechos: con esta moneda pago abundantemente los Tudescos, y Espagnoles.	*que personne ne pût cuire de pain, ou avoir de farine chez soy, que ceux qui les auroient affermez; & il leur faisoit payer par chaque charge trois ducats de droits: avec cette monnoie, il paya largement les Allemands, & les Espagnols.*

A quoy fut faite une risée parmy les Espaignols, & mocquerie, qu'ils se mirent à appeller l'Empereur

Emperador Carlos, Segnor Fornero.	*l'Empereur Charles, Gentil-Homme Boulanger.*

Mais pourtant, la risée se tourna après contre eux; car on se mit à les appeller

(1) *Voyez ci-dessus, pag.* 50-51.

ados de la Pagno-	*les solats de la Pagnotte ;*

ui leur estoit le plus grand despit que r lors on leur peust faire, & la plus grande e qu'on leur eust peu dire : & voylà d'où venue la premiere dérivation des *Soldats Paignotte*, dont despuis, en Piedmont, es appelloit de ces temps *Soldats de la gnotte*. Or, faut noter que, quelque temps s, l'Empereur Charles s'estant sorty de Espaigne, & mis en campaigne, il prot tant de braves fruicts de luy & de sa ur, que les soldats Espaignols se mirent re en riant parmi eux :

à Dios, que ago- o semos mas sol- os de l'Emperador nero, mas de perador Guerre-	*Par Dieu ! présentement nous ne sommes plus soldats de l'Empereur Boulanger, mais de l'Empereur Guerrier.*

erres, il l'estoit, & très-bon : aussi le pen- il bien estre, ainsi qu'il se vanta à son ur du voyage de la Goulette à Rome de : sa Saincteté, & tout le sainct College des dinaux, où il déchiffra si bien le Roy nçois, & le menaça, jusques à dire :

lo forçare, y me- à tal punto de rra, que servira par el postrero Ca- lo de los *Illustres*	*Je le forcerai, & le mettrai en tel embarras de guerre, qu'il servira à faire le dernier chapitre*

Desdichados de Bocacio.	*des* Illustres Malheureux de Boccace.

D'autant que Boccace en a fait un Livre, où il exprime la grandeur d'aucuns Grands, & leur déclinaison par après. Ceste Rodomontade estoit belle, si le faict l'eust accompaignée; mais il s'en fallut. Le voyage de Provence, qu'il entreprit & rompit par sa courte honte, avec son grand Conseiller Anthoyne de Leve, qui en fut autheur; mais il y fut bien attrappé par l'advis du Prince de Melphe, grand Capitaine, & très-renommé certes, qui, le voyant, après la prise de Fossan, vouloir venir à Thurin, (belle bute d'espérance pour estre pris, s'il y tournoit visage, comme il vouloit,) le fit advertir par un espion, faisant du bon valet à l'Empereur, & luy monstrer qu'il luy vouloit faire un bon service, & qu'il dressast ses desseins vers Provence, & principalement vers Marseille, où il faisoit très-bon, n'y ayant personne pour le soustenir, ce qu'il eust aysément fait. Le dict Anthoyne de Leve, voyant les choses facilitées par le-dict Prince, contre l'opinion de tous, il persuada à l'Empereur ce projet, qui réüssit mal, dont il en mourut de despit. Le-dict Anthoyne de Leve fit-là une grande faute de prendre advis & conseil de son ennemy (1).

---

(1) *Voyez ci-dessus le Discours X des* Capitaines Estrangers, *Tome V, pag.* 136.

e que ne fit pas Assanagès, Espagnol ié, que Barberousse avoit laissé dans Al- pour Gouverneur & son Lieutenant, jue l'Empereur l'alla assiéger; & l'ayant oyé sommer, & luy remonstrer qu'il çauroit mieux faire en toutes sortes, n'attendre la furie d'un siege, mais de re la Ville sans autre cérémonie, il res- dit:

ca peor cosa fue, tomar consejo de nnemigo. Que si :onsejerades de no er la tierra, yo nderia; mas pues, come ennemi- me consejays de nder, yo no quie- uitar la.

Il n'y eut jamais rien de plus mauvais, que de prendre conseil de son ennemi. Si vous me conseilliez de ne point rendre cette Ville, je la rendrois; mais parce que, comme ennemi, vous me conseillez de la rendre, je ne veux point la quitter.

oien mieux: *Avecques quoy, vous au-, qui bravez & menacez, me pensez prendre, & faire tant de mal?* Avec- tant de gens, de moyens de guerre nous avons. *Et moy* (respondit-il) *j'en e mesme céans, & de ce qu'il me faut me deffendre de vous autres.* Ha! quel egat & eunuque tout ensemble!

avoit bien raison de parler si bien, & aire encore mieux; ce qui doit bien ser-

vir d'exemple & d'advis à force Capitaines, qui ont gardé des Places, de peur qu'ils ne se laissent aller aux douces sommations, blandisses, & belles paroles, que leur disent & envoyent ceux de dehors, pour les attirer à se rendre à eux : & faut qu'ils bouschent leurs oreilles, comme on fait au chant des Seraines; car s'ils se laissent glisser le moins du monde dans le conseil de leur ennemy, les voilà perdus & deshonnorez pour tout jamais : ainsi que je sçay d'un Gentil-Homme de par le monde, lequel estant dans un Chasteau de Guyenne, le plus fort qu'il y ait esté il y a trois cens ants, luy tenant le parti de ceux de la Religion, après la battaille de Mont-contour, fut envoyé sommer & prescher par un Gentil-Homme sien parent, qui luy donna tant du bec & de l'aisle, que, misérablement, & à sa grand-honte & confusion, il rendit la place par cette seule sommation & conseil. Place si forte, que, cinq ans après, estant au mesme estat, fut assaillie d'un grand Prince, Lieutenant de Roy, qu'il ne sceut forcer, ny avoir, de trois mois; encore à grande-peine, & par une honnorable composition : ce qui devoit estre une grande honte à ce Gentil-Homme, qu'on disoit de luy par risée, que, pourquoy il l'avoit rendue ainsi aysément : *Ce n'estoit par faute de munition, ny vivres, car il en avoit ce qu'il en falloit; mais parce qu'il n'avoit pas de*

moustarde pour manger son bœuf sallé. J'ay peur de m'estre un peu extravagué de mon premier dessein : mais, pourtant, j'y tourne encore, méritant excuse ; car ma digression n'a point esté mal-à-propos, ny inutile, & aussi qu'une autre fois je l'eusse oubliée.

Le Marquis de Pescayre, ayant assiégé une Place nommée Pisquiton (1), en l'Estat de Milan, il y eut dedans

tres Harquebuseros exellentissimos deffensores, puestos en mira de un lugar segreto del muro, tenian ojo si verrian paresçer algun Espagnol en quien desarmassen los harquebuzes prestamente con tiros ciertos : assi fue, que aviendo caydo muertos subitamente muy maltratados el Capitan Busto y el Capitan Mercado, affestando ya el tercero dilligentemente contra el Marques de Pescara,

trois excellents Arquebuziers, qui ayant été mis en garde en un certain lieu secret de la muraille, regardoient s'ils ne verroient point quelque Espagnol sur lequel ils pussent décharger leurs arquebuzes à coups sûrs : & il arriva qu'ayant couché morts par terre le Capitaine Busto, & le Capitaine Mercado, le troisieme, ayant déjà dressé son arquebuze contre le Marquis de Pescai-

(1) Pizighitone.

y queriendo dar fuego à su harquebuz, de presto un Capitan de Pavia, llamado el Fratin, hechando la mano, le quito la mecha encendida, gridando a grandes voces: *No quiera Dios, que por nuestra crueldad, muera el mas esforçado Capitan, que vive, el padre de los soldados, y que nos mantiene, aunque le seamos enemigos; mas antes le conservamos la vida, por que nos otros que vivimos ganada sueldo, no muriamos de hambre en una paz negligente y perezosa.*

re, & cherchant à y mettre le feu, tout d'un coup un Capitaine de Pavie, nommé le Fratin, avança la main, & lui arracha la mèche allumée, criant à haute voix : A Dieu ne plaise, que par notre cruauté, périsse un si vaillant Capitaine, qui est le pere des soldats, & qui nous maintient, encore que nous soyons ennemis; mais au contraire, conservons-lui la vie, afin de vivre du gain de nos soldes, & que nous ne mourrions point de faim au milieu d'une paix lente & paresseuse.

Ainsi luy fut sauvée la vie. Il avoit raison de parler ainsi; car comme ennemy de paix, & amy de guerre & d'ambition, il leur entretenoit tousjours leur gaigne-pain.

Et ce fut pourquoy Monsieur le Mareschal d'Estrosse, ayant esté un matin salué par deux Cordelliers, de ces mots

Dio vi donna la pace; *Dieu vous donne la paix.*

il leur respondit:

Dio vi tolga el Purgatorio; *Et Dieu vous ôte le Purgatoire ;*

comme disant: *Si vous me donnez ce souhait de malédiction, à me desirer la paix, je vous en donne un autre de mesme, de vous oster le Purgatoire.* Car l'un vit de la guerre, & l'autre vit des pratiques qui proviennent de ce qu'on donne pour les ames du Purgatoire: de façon que l'un & l'autre estoient quittes de là.

Et certes, je trouve que le Capitaine Fratin avoit raison de sauver la vie à un tel Capitaine, guerrier & ambitieux; car il n'ayme non plus la paix, ny le repos, que le soldat.

Lorsque ce grand Capitaine feu Monsieur de Guyse, François de Lorraine, mourut à Orléans, quasi aussi-tost après sa mort, la paix fut faite. Je vis forces soldats, tant d'un party que d'autre, le plorer extresmement, pour avoir perdu leur pere nourrisson: & si vous diray que j'y vis plusieurs soldats de la Religion, qui estoient dans Orléans, le regretter autant ou plus que les autres; d'autant que la plusspart d'eux estoient tous vieux soldats, & de ceux qui avoient combattù soubs luy aux guerres passées estrangeres: car les Huguenots, en ceste guerre, avoient

enlevé avec eux la plus belle vollée des vieux soldats ; d'autant qu'ils avoient les devants, & en avoient fait leur provision devant nous : & yceux soldats l'aymoient & honnoroient très-fort, & pour ce le regrettoient ; & aussi, qu'ils ne sçavoient où prendre party & tirer solde, & demeuroient en frische : non comme ceux du Roy, qui furent plusieurs appointez ; car force Compaignies furent envoyées aux garnisons. Voilà comment ce grand Capitaine fut regretté autant des soldats de l'ennemy, que des siens : car pour en parler sainement, le soldat n'advise pas quel vent tire sur le droit & sur le fort de la guerre, mais où il y a à gagner : & qui luy ouvre les moyens pour avoir du pain, celuy-là est son pere. Aussi ne faut-il douter, que si feu Monsieur de Guyse ne fust esté tué, encore que la paix eust esté faite, il vouloit fort faire la guerre à l'Angleterre, où il y avoit de fort grands desseins : & pour ce, ces soldats disoient que, tant qu'il vivroit, ils n'auroient jamais faute de moyens ; ce qui est très-certain. Un grand Capitaine disoit, qu'un *soldat sans guerre est une cheminée sans feu en esté.*

Pour quant au Purgatoire, cela est assez certain, que la pratique, l'authorité, & la prééminence, en est du tout attribuée aux Gens d'Eglise, ainsi que le confirma le Pape Alexandre Borgia, Espaignol, à qui, comme

un jour aucuns Cardinaux des siens eussent remonstré une grande faute d'un sien Peintre, qui avoit peint l'Enfer au naturel, & là-dedans, parmy les Empereurs, Roys & Papes, y avoit peint & représenté au vif Sa Saincteté, & qu'il falloit punir le Peintre, ou l'en faire effacer du tout de la peinture (1); il leur respondit de sang froid : Ciertamente, no tengo yo poder para quitar a nadie del Infierno; a estar en el Purgatorio, bien lo pódiera yo hazer. *Certainement, je n'ai aucun pouvoir de tirer nulle personne de l'Enfer. Si c'estoit du Purgatoire, véritablement je le pourrois bien faire.* Je l'ay ouy dire ainsi à un Moyne Espaignol ; & quand il le faudroit monstrer par escrit, & imprimé, je le monstrerois bien en quelque petit recoing d'un petit livret. Ce Pape en disoit bien d'autres, dont je n'en parle pas; car il n'estoit pas bon François.

Dom Louys d'Avilla, estant assiégé dans

(1) Michel-Angelo Buonaroti, assez connu par les excellents Ouvrages de Peinture & Sculpture qu'il a laissés à la postérité. Le tableau, dont on parle ici, est son *Jugement dernier*, qui se voit encore aujourd'hui à Rome, au Vatican, dans la Chapelle Pauline, qui est entiérement peinte de sa façon.

la Citadelle d'Anvers, lorſqu'il fallut ſortir & forcer les retranchements de la Ville, entre autres belles paroles qu'il dit à ſes ſoldats, fut ceſte-cy :

Ea, ſoldados, es meneſter mueſtrar en eſte lugar ſu virtud, come en un muy affamado theatro de las coſas de guerra.

Ceurage, enfants : il faut icy montrer tout ce que vous ſçavez faire, comme ſur un des plus fameux théâtres de la guerre.

Avant donner la battaille de Pavie, le Marquis de Peſcayre dit, & commanda au Marquis del Gouaſt,

con geſto ſevero y animoſo, pero alegre, primo es meneſter de ganar eſte lugar de Mirabel, con vueſtra virtud, haziendo todo ſu effuerço : que ſi las manos, loqual Dios no quiera, no baſtaren contra el ennemigo tanzas vezes vencido, hazet que los cuerpos muriendo con mucha honra loqual deven, los animos valoroſos, vengandoſe del ennemigo, ſe ſatis-

avec un maintien ſévere & animé, mais néanmoins joyeux : il faut premiérement gagner ce lieu de Mirabel, avec votre courage ordinaire, faiſant tous vos efforts : que ſi les mains, ce qu'à Dieu ne plaiſe, ne ſuffiſoient point contre un ennemi tant de fois vaincu, du moins que les corps meurent avec l'honneur qu'ils doivent, leurs valeu-

in noblamente.	*reux courages se satisfaisant noblement en se vengeant des ennemis.*

'este battaille perdue pour nous, se dit ny les Espaignols, que Sa Majesté ayant prise, & le Marquis del Gouast au re- de la chasse de quelques Souysses, ayant la prise, vint dans le mesme champ de aille saluer Sa-dicte Majesté avec un très- id honneur & respect, chassant d'allen- de luy une troupe infinie de soldats, qui pressoient & l'importunoient de toutes s; & après luy avoir apporté toutes ces es raisons qu'il pouvoit, pour la conso- de son désastre, & sur-tout luy allégant la té de l'Empereur, le Roy luy respondit : ces belles paroles & dignes de remar- , dont je m'estonne que nos Escrivains nçois n'ont touché ces Gentilles particu- ez & paroles, & qu'il faille que les em- mptions des Estrangers. Je le diray pre- rement en Espaignol.

havia determina- , muriendo hon- mente con los ar- los, librar mi ani- desta tan gran reza de mis co- , por no quedar , despues de ha-	*Je m'estois résolu & déterminé, que, mourant honnorablement parmy les armes, je me peusse délivrer & mon esprit, d'une si grande asprezze, & sur-*

ver muerto tantos Capitanes mios muy esclarescidos : pero la fortuna, que y a de mucho tiempo es asperissima, y a grand tuerto muy ennemiga à nuestro nombre por gardar la vida a mi pesar para un espetaculo de escarnio y burla, no ha querido que yo muriesse muerte muy honrada. A lo menos, consolo esto consolare, a mi mismo acordando me de una tan gran perdida que de oy adelante no temere yo mas nunguna injuria ny fuerça de fortuna, porque aviendo sido ella crudellissima siempre y furiosa y nunca jamas abundantemente harta por tantas desaventuras, agora finalmente aura pagado el resto de su odio en esto publico lloro de toda la Fran-

charge de mes affaires, pour ne demeurer en vie ; après avoir veu devant mes yeux tant de braves & vaillants Capitaines des miens estendus morts autour de moy. La fortune, qui, de long-temps, m'est si cruelle, & à très-grand tort grand' ennemie de mon nom, pour me conserver la vie à mon très-grand regret, & pour servir de spectacle d'une moquerie & dérision, n'a pas voulu que je mourusse d'une mort honnorable. Pour le moins en cela auray-je occasion de me consoller en moy-mesme, que, me souvenant, & mettant devant mes yeux souvent ma grand perte, que, d'aujourd'huy en advant, je ne crain-

cia, y postrera perdida mia por caso de tan grande desavantura.

dray aucune injure, ny force, de la fortune; parce que, m'ayant esté tousjours très-cruelle, & furieuse, ny jamais assez saoulé abondamment de tant de desavantures qu'elle m'a données, elle aura finallement payé le reste de sa hayne en ceste publique plainčte & deuil de toute la France, & derniere perte mienne, par le cas & advénement d'une si grande desadvanture.

Voilà certes de belles paroles, & brave résolution d'un magnanime Roy, à ne se soucier plus de la fortune, puisqu'elle avoit achevé de vomir son venin sur luy en ceste si grande perte & desconvenue. Telles paroles toucherent si fort au cœur des soldats qui estoient à l'entour, qu'ils se mirent tous à plorer, & à admirer ce grand Roy. Cela se tient & se dit parmy les Espaignols.

J'ay traduit en François ces mots précédents Espaignols, & non point les autres;

car il faut croire que le Roy les prononça tous en François, & les Espaignols l'allerent traduire en leur langue.

Sur-quoy j'ay pris ce subject de faire ce discours, pour noter que, bien que ce grand Roy parlast force langues, comme la Latine, Espaignolle, & l'Italienne, il vouloit tousjours porter tant d'honneur à la sienne, qu'il la préféroit à toute autre, & ne la vouloit laisser en-arriere, pour faire marcher devant l'estrangere. Aussi, ainsi que j'ay ouy dire à feu Monsieur de Lansac le bonne-homme, qu'il est bien tousjours meilleur, plus séant, & plus grave, quand un Roy parle de grandes choses devant les Estrangers, & mesme ses compaignons, Roys, & Princes, faut qu'il parle son vray langage, sans s'abaisser & se contraindre jusques-là de parler celuy de son compaignon, & contente ses oreilles comme s'il luy vouloit servir de truchement.

L'Empereur en monstra un très-bel exemple en cela, lors qu'il fut à Rome, & parla devant le Pape, les Cardinaux, les Ambassadeurs, & qu'il brava tant, par trop enorgueilly de sa victoire de Thunis & de la Goulette. Il y eut les deux Ambassadeurs de nostre Roy, l'un vers Sa Saincteté, l'autre vers Sa Césarée Majesté, qui luy remonstrerent de ne parler point Espaignol, mais autre langue plus intelligible. Il respondit à Monsieur

r l'Evesque de Mascon, comme au prin-
.l, à cause du rang qu'il estoit vers Sa
ıćteté, & marchoit devant Monsieur de
.y qui estoit près Sa Majesté, & ce avec
certain desdain :

nor Obispo, en- de me, a quesire- ; y no esparays ni otras palabras de mi lingua Hes- ıola, la qual es ıoble, que merece sabida y entendi- de toda la gente istiana.	*Monsieur l'Evêque, entendez-moy, si vous voulez ; & n'attendez point de moy d'autres paroles que de ma langue Espagnole, qui est si noble & si belle, qu'elle mérite d'être sçue & entendue de toute la Chrétienté.*

y eut bien-là de la natreté à l'Empereur :
s'il eust voulu, il eust fort bien parlé
ıçois, ou Italien, au Pays & au lieu
.l estoit, voire Allemand & Flamand,
Pays natal, s'il eust fallu; mais il les
bien rendus *à quia* : car il sçavoit toutes
langues ; mais il ne voulut parler que
re, possible pour faire despit à ces Mes-
's les Ambassadeurs, & à aucuns Cardi-
: François, & autres partisans du Roy,
ıien fesit-il, par un desdain, & bravade,
ıstentation, pour honorer mieux sa lan-
, & aussi (ainsi que j'ay dit) que ceste
ue est fort bravasche & fort propre pour
aces. Ce Monsieur l'Ambassadeur eut

tort en cela : car il le devoit laisser parler & l'escouter & l'entendre bien, & puis le payer de même monnoye, & luy faire sa response en François, sans descouvrir son asnerie; mais possible n'eust-il peu entendre son discours ainsi Espaignolisé. Ainsi les fautes que luy & son compaignon firent, & qui cuyderent porter préjudice à nostre Roy, en font foy de cela. J'en ay escrit assez dans le discours que je fais de ce grand Roy (1).

Tant y a que ces Ambassadeurs, & autres qui tiennent leur place, ont grand tort & grand honte, de n'apprendre les langues pour s'en servir au besoing comme estoit celuy-là; & monstrent bien qu'ils sont de grands veaux, qui ne sçavent & ne parlent que leur langue de veau, & ressemblent un certain Evesque de France, qui alla au Concile dernier de Trente, sans argent & sans latin, & retourna de mesme. Quel embarquement sans biscuit, & quel retour aussi! Que diable peuvent faire ces gens qui n'ont nul exercice plus honnorable pour eux que d'estudier, & ne sçavoir que leur langue? Car quant à la Latine, le temps passé n'en sçavoient gueres : les autres qui crachoient quelque Latin, c'estoit quelque Latin de Bréviere, mal raffiné & tamisé. D'autres l'ont

---

(1) *Tome VII, Discours XLV, pag.* 276.

peu bien parler, mais c'estoient des oyseaux rares, ainsi que fit Monsieur le Cardinal du Bellay, quand il harangua le Pape Clément au-lieu de Poyet, qui fit le sot, & perdoit l'honneur de la patrie, sans ce grand Cardinal qui rabilla tout. Pour le temps d'aujourd'huy, nos Prélats se sont ravisé qu'ils commencent à tirer des armes, & à desgainer le Latin. Dieu mercy, les Huguenots, qui leur ont tant fait la guerre, qu'ils les ont aguerris; & de mesmes armes qu'ils les avoient battus d'autre fois, maintenant les battent, dont c'est bien employé. Que diroit-on d'un certain Ambassadeur François que j'ay conneu? Luy, ayant demeuré six ans en Espaigne, en retourna aussi mal en parlant la langue, comme si jamais il n'y eust esté: & disoit-on, qu'*il ressembloit le perroquet de Madame de Brienne, qui avoit demeuré vingt ans en cage, & n'avoit jamais peu apprendre à parler un seul mot*: proverbe ancien du temps du Roys François, & Henry, nos grands Roys, & qu'on pratiquoit à la Cour envers ceux qui n'y avoient rien appris, ny rien sceu dire.

Or, pour reprendre encore mon discours, Monsieur de Lansac disoit qu'il est très-nécessaire qu'un Ambassadeur entende & parle le plus de langues qu'il peut, pour s'en servir à la nécessité aux lieux où il sera; & mesme pour l'Espaignolle, Latine, Françoise

& Italienne : car pour les autres, elles ſont difficilles, pour ce ils en ſont excuſables ; mais pour ces quatre, ils en doivent eſtre taxez & blaſmez, s'ils ne les ſçavent, non pas pour les pratiquer ordinairement, & en faire litiere, comme on dit, mais pour quelque fois, pour la néceſſité, pour la gentilleſſe, pour l'honneur, pour la gloire, voire pour quelque oſtentation, & pour dire que l'on en ſçait d'autant.

Et plus en doivent faire nos grands Roys & Princes, qui doivent tousjours honnorer leurs langues : & quant aux eſtrangeres, il les faut réſerver pour maniere de devis, de cauſeries, de mots à propos, de gaudiſſeries, bravades & gentilleſſes, afin que d'autant plus ils ſe rendent admirables de ſçavoir plus que leur langue naturelle, ainſi que faiſoit ce grand Roy François, qui, aux grandes affaires, ne ſe defferroit jamais de ſon beau parler François, & n'en parla autre devant le Pape Clément, le Pape Paul, à Marſeille, & à Nice, & avec l'Empereur Charles paſſant en France. La Reyne de Navarre, ſa ſœur, ſi ſçavante & bien diſante, bien qu'elle ſçeuſt parler bon Eſpaignol & bon Italien, s'accommodoit tousjours de ſon parler naturel, pour choſes de conſéquence ; mais quand il falloit en jetter quelques mots à la traverſe, des joyeuſetez & gallanteries, elle monſtroit qu'elle ſçavoit plus que ſon pain quotidien. Notre grand Roy Henry

parloit si bien Espaignol qu'homme de son Royaume, pour avoir esté assez en cage dans Espaigne, & en ostage, pour l'apprendre; mais il ne parloit jamais que son François avec les Espaignols, mesme quand il y alloit d'affaires d'importance : mais pour dire le mot, & de faire une rencontre Espaignolle, il la faisoit fort bien, & de fort bonne grace. La Reyne sa femme, & mere de nos Roys, parloit encore fort peu son Toscan avecques ceux de sa nation pour grandes affaires, ainsi que le Roy son mary; portant en cela l'honneur qu'elle devoit au Royaume où elle avoit pris sa grandeur & bonne-fortune. La Reyne Margueritte sa fille, bien qu'elle entende la langue Italienne, & l'Espaignolle, & qu'elle les parle aussi disertement comme si elle avoit esté née, nourrie, & eslevée, toute sa vie, en Italie & Espaigne, elle en use de pareille façon en de grandes choses : mais pour alléguer de belles rencontres & gentils passages, & bien dire le mot, elle n'en cede à aucune personne, aussi-bien qu'en sa langue Françoise, tant elle a l'esprit grand & subtil. Nous autres petits compaignons, si nous sçavons ces langues, il est très-bon que nous les parlions, & les practiquions; mais il les faut sçavoir parfaitement, pour ne nous faire mocquer si nous y faillons : aussi si nous nous en sçavons acquitter très-bien, nous nous

en rendrons bien plus aymez, honnorez, & eſtimez, tant à l'endroit des plus petits, qu'à l'endroit des grands; ainſi que m'arriva une fois parlant au Roy d'Eſpaigne, qui fit plus d'eſtime de moy qu'il n'euſt fait, quand il m'entendit parler ſa langue, ainſi que j'ay dit ailleurs : comme de vray, pour lors je la parlois très-bien, & s'en eſtonna, & m'en fit très bonne chere. Il faut que je me vante de cela en paſſant.

Or, pour faire fin, j'allongerois volontiers ce diſcours (qui eſt très beau,) ſi j'eſtois auſſi capable & auſſi bien diſant que ledict Monſieur de Lanſac, duquel j'en tiens la plus grand part; car il s'entendoit très-bien en telles matieres, pour avoir eſté par diverſes fois, & pour le moins trente fois, en diverſes lieux & Pays en Ambaſſade, durant ſa vie. Je ne paſſe donc plus avant, de peur de m'enrayer, & retourne à d'autres Rodomontades, bien marry d'avoir eſté ſi long en ce diſcours.

Quand le Roy Henry II aſſiégea la Ville de Dynant, il la fit battre ſi furieuſement, que ceux de dedans n'attendant que l'aſſaut général, & leur totale ruyne, ne ſe voulant trop opiniaſtrer, adviſerent d'envoyer vers Sa Majeſté le Capitaine du Chaſteau & un Capitaine de la Ville pour parlementer, auſquels fut accordé, que, rendant la Place, & y laiſſant l'artillerie, s'en iroient vies &

ues ſauves, avecques l'eſpée & la dague ement, laiſſant toutes les autres armes en 'lace. Cela eſtant ſceu par Julien Rome- qui avoit léans une Compaignie d'Eſ- ;nols naturels, trouve eſtrange & faſ- ıx de ſortir ſans toutes ſes armes : & ſant faire condeſcendre Monſieur le Con- able (qui capituloit) à plus honnorable y, le vint trouver, & luy tint tels pro- , braves & graves certes,

nſegnor, ſi aſſi que de todas las :s no ay mejor : que los meſmos ciales, pues que ıy Segnor ny Ca- n, que mejor tra- › y pratiquado las as comme V. Ex- ıcia, yo eſpero › en ella, que las ɾeſcera hoy, de › ſu poder, hazia otros ſoldados Eſ- ıoles; recogiendo , y nos tratando, come vencidos, ſegun nueſtra va- ɾ virtud; la qual, ıanto a my toca, erido confidar en	*Monſeigneur, s'il eſt vrai qu'il n'y ait point de meilleur Juge des Arts que les artiſans mêmes, puis qu'il n'y a point de Seigneur & de Capitaine qui ait mieux traité & plus pratiqué les armes que Votre Excellence, j'eſpere d'elle qu'elle les favoriſera aujourd'hui de tout ſon pouvoir, envers nous autres ſoldats Eſpagnols, en nous recueillant, & en nous traitant, non comme des vaincus, mais ſelon notre valeur &*

la ſuerte dudoſa de una pelea ſingular y deſafio, algunos annos ay., a *Fontainebleau*, adelante la Majeſtad Real del Rey Franciſco, mas preſto que padeſcer alguna deshonra y afrenta, y hazer coſa poca degna de ſoldado, y humbre honrado, teniendo mas querida mi honra que mi ſangre y mi vida, laqual ſiempre de buen animo he empleado en tantos millares de pelligros, paſſando y repaſſando tantas tierras y mares,.y ſolo eſto para ganar gloria y loor; en que fortuna, amiga de los bravos y valientes, ma tan agradeſcido, que me puedo nombrar entre los que ganaron algo por ſus effuerços y proeſſas; por mi ſoberano bien, del

notre courage; leſquels, quant à moi, j'ai mieux aimé confier, il y a quelques années, à Fontainebleau, en préſence du Roi Francois, au ſort douteux d'un combat ſingulier & défi, plutôt que de ſouffrir aucun deshonneur ni affront, chériſſant plus mon honneur que mon ſang & ma vie, laquelle j'ai toujours employée de bon cœur en tant de milliers de dangers, paſſant & repaſſant tant de mers & de terres, & ſeulement cela, pour gagner de la gloire & des louanges; en quoi la fortune, amie des hommes braves & courageux, m'a tellement agréé & favoriſé, que je me peux compter entre ceux qui ont gagné quel-

qual me puedo alabar y avantagar, ſiendo las armas el cumbre de mi todo, y el fondo de mi nada; de las quales deſſeo mas la gardia y conſervation que de todas coſas; laſquales armas teniendo perdidas, quiero que la gente tenga de mi en poca eſtima; y ſi tal es mi deſdicha de nos las quitar, queremos mas preſto todos nos otros, come deſeſperados, que ſi nos faltan los remos, nos adjudar de las velas y combatir haſta à morir, y mueſtrar por deſeſperation que mas preſto queremos morir con las armas en las manos, que ſalvarnos ſin ellas comme ſoldados vellacos. Por eſſo, Monſegnor, yo, y mis Compagneros, ſuplicamos ſu Sagra

que choſe par leurs efforts & par leurs proueſſes; ce qui eſt pour moi un ſouverain bien, dont je me puis louer & avantager, les armes étant le comble de ce que j'ai & le fond de ce que je n'ai pas; leur garde & conſervation m'étant plus cheres que toute choſe: s'il faut que je les perde, je veux que tout le monde me mépriſe; & ſi ce malheur m'arrive, que nous ſoyons obligés de les abandonner, nous aimons mieux, tous tant què nous ſommes, comme déſeſpérez, ſi les armes nous manquent, nous aider des voiles, combattre juſques à la mort, & faire voir par notre déſeſpoir, que nous aimons mieux mourir les ar-

Majeſtad, que nos dexa yr y ſalgar con tal condition y partido noble y generoſo, y ſe contienta deſta tierra, laqual tantos grandes y principes faltaron de tomar otras vezes; y nos haziendo eſtad merced, juſtamente ſe podra llamar, el Rey Auguſto vencedor por tal illuſtre tratamiento hecho à valientes ſoldados vencidos no por balta de coraçon y animo, mas por mala ſuerte.

mes à la main, que de nous ſauver ſans elles, comme des lâches. C'eſt pourquoi, Monſeigneur, moi & mes compagnons, nous ſupplions Sa Majeſté, qu'elle nous laiſſe aller & ſortir avec cette honorable & noble condition, & qu'elle ſe contente de cette Ville devant laquelle tant & tant de grands Hommes ont échoué d'autre fois; & en nous faiſant cette grace, il pourra juſtement ſe nommer un Roi auguſte & vainqueur, ayant ſi généreuſement traité de vaillants ſoldats vaincus, moins faute de courage, & de cœur, que par leur mauvaiſe fortune.

A ces paroles, par trop audacieuſes pour un vaincu, reſpondit Monſieur le Connéſtable, qui eſtoit de ſon naturel fort impatient d'un glorieux, & qui le ſçavoit gourman-

der & rabrouer très-bien, quand il l'entreprenoit, ainsi que je l'ay veu souvent: *Capitaine; mon amy, je vous estimerois grandement, si vostre force & pouvoir estoit correspondants à vostre parole & bon vouloir, que vous me voulez tant faire paroistre. Mais je vois bien que vous ne connoissez pas vostre fortune, ou bien que vous la dissimulez: voulant, par advanture, faire nouveaux droits en guerre; que le vaincu donne loi au vainqueur; & par advanture vous vouloir réserver un si grand advantage, que de vouloir emporter les armes, non-seulement sur moy, qui sçais assez ce qu'elles vallent, mais sur un Roy, jeune, courageux, & présent en ce siege, qui ne voudroit céder, non à vous (avec lequel le paragon n'est nullement semblable, non plus que du ciel au plus bas de la terre,) mais au plus grand Prince du monde. Et semble que vostre demande est fort contraire à vous-mesme, en ce que faites nostre Roy si grand (comme certes il est assez conneu tel par-tout, sans que le disiés:) & néantmoins, vous prétendez d'emporter sur luy, & avoir l'honneur de ce qu'il pourchasse le plus en ce monde; comme voulant dire, que, quelque grand Prince qu'il soit, vous n'entendez estre inférieur à luy en la conservation des armes, & réputation d'hon-*

neur. Vrayment, beau Sire, je l'aymerois de vous, & seroit bon, que le preneur fust pris, & le Victorieux fust vaincu; & que celuy qui fait trembler terres & mers, cédast en réputation des armes à un tel oyseau que vous. Or, sçavez-vous qu'il y a? La grace que l'on peut faire aux malheureux, c'est de leur déclarer promptement leur malheur. Par-quoy, la meilleure nouvelle que je vous puisse faire sçavoir, est que si vous n'acceptez sur le champ la composition que je vous ay proposée, vous vous retiriés soudain; car avant qu'il soit quatre heures, je vous auray pris d'assaut, & ne vous donneray loisir de changer d'advis: & vous asseurez que, si vous eschappez de l'espée, la corde ne vous faudra, pour vous apprendre à vouloir capituler avec celuy qui tient vostre vie & vostre mort en ses mains.

Voilà la response de Monsieur le Connestable, & digne d'un tel Capitaine, & qui se peut dire à beau jeu beau retour; dont le Capitaine Espaignol demeura si estonné, que, rongeant le frain de son cœur, demanda encore par une importunité, au moins que luy douziesme sortist avecques ses armes. Cependant, Monsieur le Connestable, par une grande ruse de guerre, fait advertir les autres Espaignols, que Romero ne play-

doit plus pour eux, que pour luy seulement, & une douzaine d'autres à son choix, laissant les autres en crouppe à la mercy de l'espée. Ce qu'entendant le reste des autres Espaignols, soudain s'accorderent à la mesme capitulation que les Allemands & Flamands, & sortirent tous ensemble, dont Romero cuyda se désespérer, qui demeura prisonnier parmy nous.

Je tiens ceste Histoire de nos François, qui y estoient présents, & du-dict Julien Romero mesme, qui me la conta mieux que je ne le dis; & ce fut lors que nous allions à Malthe, entrant dans le Far de Messine. Nous vismes derriere nous quinze galleres de Sicile venir d'un bon vent en poupe, avec le Bastard, qui en un rien (encore que nous fussions fort loing d'elles, & nous quasi touchant Messine,) eurent atteint nos pauvres petites fregattes, montant à douze ou treize. Car nous n'eusmes pas plustost pris port & terre, qu'eux quasi aussi-tost firent de mesme. Ces-dictes galleres venoient de la Goulette pour y porter vivres, munitions & soldats, craignans la venuë du Grand-Seigneur, qui la menaçoit, ou Malthe. Parmy ces honnestes Espaignols, qui estoient dans ces galleres, se trouva le-dict Julien Romero, qui, s'estant enquis, & trouvant que nous estions François, nous vint, comme très-courtois Cavallier, saluer & accoster le

long du-dict port, & arraisonnant maintenant avec Messieurs d'Estrossé & de Brissac, ores avecques autres, cependant que nous avions envoyé à la Ville chercher logis, & nous promenans le long de ceste belle place de fort, auprès de ceste belle fontaine, & maintenant avecques l'un & l'autre : & fut fort ayse de parler à moy, d'autant que de tous nous autres Gentils-Hommes qui estions-là, il n'y avoit nul qui parlast Espaignol que moy; car il n'y avoit qu'un an que je ne faisois que venir d'Espaigne, & le parlois fort friandement : dont, entre autres propos que me tint ce Seigneur Juliano, fut qu'il me demanda des nouvelles de France, & de Monsieur le Connestable, & comment il se portoit sur son vieil asge ? Et luy en ayant dit de bonnes, il monstra qu'il en estoit fort joyeux, ce me dit-il; & puis me continua de dire ses louanges, & comme une fois il luy avoit fait si belle peur qu'il eust eu jamais en sa vie : & me fit ce discours précédent, avec les plus belles paroles du monde; si-bien que je ne vis jamais mieux dire, car il estoit très-éloquent à la soldade.

Outre plus, me dit qu'il craignoit fort ceste fois, que Monsieur le Connestable, ou le Roy, luy fissent très-mauvais party de la vie; d'autant qu'ils le menacerent, & luy reprocherent, qu'après avoir receu du Roy François tant d'honneur en sa Cour, sur

l'octroy du camp clos, qu'il luy avoit donné, sans reconnoistre un tel bienfaict, s'en estoit allé, de son plein vouloir, servir le Roy d'Angleterre en la guerre de Boulloigne, estant pour lors tresves entre l'Empereur & Sa Majesté Chrestienne. Mais il me dit en cela ses raisons, que l'Empereur estoit irrité contre luy, pour avoir esleu le camp en France, à ce qu'il me dit. Nonobstant cela, si faillit-il à courir fortune de la vie; car Monsieur le Connestable estoit sévere en ces choses-là.

Ce combat fut le commencement de réputation du-dict Seigneur Julien, encore que ce ne fust rien qui vaille, à ce que j'ay ouy raconter à force Gentils-Hommes, & autres, qui vivent encore. Il servit plus de risée & mocquerie, que d'autres choses; si-bien que, de despit, le Roy en jetta de bonne heure le baston. Car en lieu de combattre vaillamment à outrance, la partie de Julien, encore que la fortune luy fust au commencement assez bonne, & meilleure que de Julien, commença à crier par trois fois :

No te quiero, Segnor Juliano.	*Je ne vous en veux point, Seigneur Juliano.*

Et de-là vint le proverbe qui a long-temps couru à la Cour, & en France :

No te quiero, Segnor Juliano.	*Je ne vous en veux point, Seigneur Juliano,*

qui se disoit quand quelqu'un fuyoit la luitte. Toutesfois, il y alla un petit plus de l'honneur du dict Juliano que de l'autre, & en a fait depuis toute sa vie grand triomphe, qui luy a aydé, avec d'autres belles advantures qu'il a couru pour son Empereur, & son Roy, aux guerres, pour le service desquels enfin est mort honorablement en ces guerres de Flandres.

Avant que finir, je diray ce mot, que tous gallants Hommes, Cavaliers, & Capitaines, me semble qu'ils doivent fort peser ceste responsе sus-dicte de Monsieur le Connestable; car il n'y a mot qui ne porte sa sentence, & advis très-nécessaire pour eux, & mesme pour la braveté qu'il usa à son brave. Sur quoy je feray ce petit conte, que lorsque nous allasmes à Malthe, partant de Messine avec nos frégattes, nous vinsmes coucher à une petite Ville entre Messine & Sarragosse, qui se nomme Cataigne, là où l'on dit que le premier fondement & parlement des Vespres Sicilianes fut fait & jetté. Arrivans-là, ceux de la Ville tinrent leurs portes serrées, & firent difficulté de nous laisser entrer. Il y eut parmi nous un Capitaine Provançal, qui, se voulant faire de feste, parce qu'il jargonnoit un peu, & assez mal, l'Espaignol, qui alla se présenter à la porte, & y demander entrée, plus par bravade, que par courtoisie. Sur-quoy, il y eut un soldat Espaignol, peu

urant, qui s'advançant, poussa assez dis-
rtoisement le-dict Capitaine, pour s'oster
levant la porte. Le-dict Capitaine luy dit:

lado, que que reys — *Soldat, que voulez-*
:r? — *vous faire?*

itre bravasche luy respond:

tratar de bravo, — *Te traiter en bra-*
que hazeys del bra- — *ve, parce que tu fais*
Vaya se: apartad — *du brave. Va-t-en:*
la qui; y accuer- — *retire-toi d'ici; &*
de las Visperas — *souvien-toi des Vef-*
:ilianas. — *pres Siciliennes.*

eut un honneste jeune Gentil-Homme
ıçois, qui parloit fort bon Espaignol, que
ie nommeray point pour sa gloire, qui
iit à parler le friand Espaignol. Aussi-tost
l l'eust ouy, il quitta tout, & vint à luy,
ıy dit d'une grand joye:

o à Dios que tal — *Ah, Dieu! qu'un tel*
ar me plaze! — *parler me plaît.*

lit à l'autre:

rtad os da qui, — *Retire-toi d'ici, bar-*
agoyno: no quie- — *ragouin: je ne veux*
ablar con vos; yo — *point parler avec toy;*
o con esto Caval- — *mais bien avec ce Ca-*
muy gentil ha- — *valier, qui parle si*
or: — *agréablement:*

enant à luy, l'embrassa à la mode solda-
ue, & causerent fort ensemble de nostre
ıge en passegeant, & puis allerent souper
mble, que le gentil Cavallier François

luy donna, & l'autre l'accepta galantement. Car ils ayment ces gens-là à faire aussi bonne-chere que nous, mais que ce ne soit à leurs despens; car autrement, ils se laissent mourir de faim. Ce fut à mon homme à se retirer; car il y eust eu de la rumeur. Toutesfois, cela se passa. Comme il y a tousjours & d'uns & d'autres, & les uns courtois, & les autres arrogans, on nous laissa entrer courtoisement, & vivre & coucher pour nostre argent.

Si faut-il que je fasse à ce propos un plaisant conte, qui m'arriva une fois à Paris, au commencement des premieres guerres. Ainsi que le camp s'estoit acheminé à Estampes pour se dresser, moy ayant envoyé tout mon train devant, & demeuré à Paris pour quelques affaires, qui me restoient, ou possible pour l'amour, je dirois mieux, je prins la poste pour aller joindre l'armée au-dict Estampes. Je n'avois qu'un homme des miens, moy avec mon postillon. Estant entre les deux portes de Sainct-Jacques, voicy venir la garde, qui estoit grosse & grande, & qui se faisoit fort estroictement en ce temps, & entre autres un grand homme, marchant du quartier St. Jacques, qui portoit une grande hallebarde, & grand-barbe, & une cuyrasse, qui arreste fort rudement mon postillon, & prend la bride de son cheval. Je m'advance, & crie: *Mort-Dieu! l'homme à la grand-barbe, que voulez-vous faire?* Il vint à moy aussi-

tost, & me présentant la poincte de l'hallebarde, il me dit: *Mort-Dieu! l'homme sans barbe, je vous veux arrester. Où est vostre passeport? Ne sçavez vous pas l'Ordonnance qui a esté faite, de ne sortir sans passeport du Prevost des Marchands?* Tout-à-coup je me vis entouré de cent pointes d'espées, de picques, d'hallebardes. Ce fut donc à moy à monstrer mon passeport, (car je l'avois,) & luy dire qu'il le devoit demander plus honnestement & doucement, & que je n'estois bastant pour faire teste à un corps-de-garde si remply. Toutesfois, après belles excuses, nous fusmes amis comme devant: & estant arrivé, j'en fis le conte à feu Monsieur de Guyse, qui le trouva bon, tant de la demande, que de la response, & en rit bien, ensemble plusieurs de l'armée, ausquels j'en fis mesme part; car, comme me dit Monsieur de Guyse, un brave à bravé un brave, & quittes de-là tous deux.

Quand le Duc d'Albe passa en Flandres contre les guerres civiles des Gueux, il ne se voulut servir d'autre Infanterie que de l'Espaignolle, & n'y en mena d'autre. Mais quelle estoit-elle? L'une des plus belles qui jamais fut mise en campaigne; car il en fit choix parmy tous les Terces de Lombardie, de Naples, de Seville (1), de Sardaigne; si-bien

(1) De Sicile, *apparemment*.

que de ce beau choix, il en fit un corps très-beau & bien fourni, jusques à neuf ou dix mille; n'y ayant rien à dire, soit en belles armes, soit en parades d'habillements, soit en bonté & vertu d'hommes, soit en leur entretien de vivres & de payes, jusques à leurs Courtisannes, qui en parures, paroissoient Princesses. Bref, rien n'y manqua. Et comme par où ils passoient près de la frontiere de France, vers la Lorraine, les chemins estoient rompus de gens quasi (par maniere de dire) pour les voir, on leur demanda pourquoy le Duc n'avoit avec luy pris d'autre Infanterie, Italienne ou Tudesque? Aucuns respondirent:

Porque cognossa bien, que con singular virtud de nos otros Espagnoles, ha de alcançar en esta guerra el clarissimo nombre de gran Capitan, mas que ningun otro que unca fue.	*Parce qu'il sçait bien que, par notre valeur & par notre grand courage, il doit acquérir dans cette guerre le nom de grand Capitaine par-dessus tous ceux qui l'ont jamais été.*

Comme de vray, par leurs seules armes, il a fait trembler tout ce Pays-là, & remis en son premier debvoir.

J'entretenois une fois, dans le Chasteau de Milan, un vieux soldat Espaignol, morte-paye de léans, qui avoit toute sa vie consommée aux guerres de l'Empereur Charles, &

racontoit, qu'il n'aymoit rien tant que soldats Espaignols;

]ue, come bue- officiales y labra- :s, havian texido sus manos pro- s la corona de lau-]ue llevana al der- r de la cabeça, no iendo dar fin a sus s, para hazer bi- la fama del, y)s.	*parce que, comme bons artisans & bons ouvriers, ils avoient travaillé de leurs propres mains la couronne de laurier, qui lui ceignoit le front; ne craignant point de perdre la vie, pour établir sa gloire & la leur.*

Jn simple soldat Espaignol, pour avoir trouvé en quelque larcin, fut condamné oir une oreille coupée; à quoy s'écria, lisant:

oreja, pesia tal! querria yo morir, suffrir tal affrenta. tanto dixo el Ca- 1 concedase esta ia a este soldado lesseozo de la hon-	*Une oreille, maugrebleu! Mais j'aimerois mieux mourir, que de souffrir un tel affront. Alors le Capitaine ordonna qu'on accordât cette grace à ce soldat si desireux de son honneur;*

l ayma mieux passer par les armes, & irir, que d'avoir l'oreille coupée.

aymerois autant d'un soldat Gascon, le-, estant sur l'eschelle près de la mort, eut une femme qui le vint requerir pour

mary, ainſi que le temps paſſé ſe faiſoit, ſuivant l'ancienne loy des Gots. Luy, la voyant boiſteuſe, laide, & fort contrefaite, & marcher incommodément, il dit : *Que ferois-je de cela? Je n'en aurois que du deſplaiſir & incommodité. Pinge, pinge*, (dit-il au Boureau ;) qui eſt autant à dire en Gaſcon, *Pends, Pends*[*] : ce qu'il fit ; & le galland ayma mieux eſtre pendu, que de s'aſſubjectir à une ſi laide beſte. Celuy-là eſtoit fort curieux de ſon ayſe, & ennemy de la laideur.

Aux premieres Guerres civiles, lorſqu'il fallut aſſaillir les Fauxbourgs & Portereaux d'Orléans, feu Monſieur de Guyſe commanda aux François donner d'un coſté, & aux Eſpaignols de l'autre. A la teſte du Régiment des Eſpaignols, ſe trouva un jeune ſoldat, qui, par-deſſus tous, ſe faiſoit ſi bien paroiſtre en ſes armes, & ſon harquebuze, & ſon fourniment fort beau, & très-leſte en grace, en façon, & en habillement, car il avoit un pourpoinct de ſatin jaune, tout couvert de paſſement d'argent, & les chauſſes à bandes de meſme, avec un chapeau de taffetas noir, tout couvert de plumes jaunes, ſi-bien qu'il le faiſoit très-beau voir ; car avec cela, il eſtoit beau & agréable de viſage, & d'une jolie, gentille, & maigrelline taille. Enfin, il paroiſſoit tel, que feu Monſieur de Guyſe demanda à Dom Caravajal, (qui leur commandoit,) qui eſtoit ce jeune homme ; car

contenance, il monſtroit eſtre de lieu & courage? Caravajal luy reſpondit, qu'il it de la Maiſon de Mandozze, de laquelle : ſortis de grands perſonnages en tout: & ce, il le préſenta à Monſieur de Guyſe, ır luy faire la révérence. Ainſi que mon-dict ır de Guyſe le reçeut fort courtoiſement, Caravajal luy dit la bonne opinion qu'a- : Monſieur de Guyſe de luy, & comment ıy avoit demandé ſon nom; en faiſant la érence à Monſieur de Guyſe, & luy en dant humbles graces, alors ce jeune hom- reſpondit :

nſegnor, oy o mo- con honra; o mu- mi color amarillo collorado, por al- ıa ſangrienta y no- herida; o hare al- ı illuſtre ſegnal de nombre; por la ced y favor de mi neral que lo ha pe- o.

Monſeigneur, ou je mourrai aujourd'huy avec honneur, ou je changerai ma couleur jaune en vermeille, par quelque cruelle, mais honorable bleſſure; ou je laiſſerai quelque marque illuſtre de mon nom, pour reconnoître la grace & l'honneur que m'a fait mon Général de s'en informer.

ıſi qu'il le dit & promit, ainſi il le tint: d'abordade, & s'advançant des plus avant, eçeut une grande harquebuzade au corps,

du costé gauche, dont pourtant il ne mourut; & Monsieur de Guyse le fit penser fort soigneusement, & deux jours après le fit mettre sur l'eau dans un batteau, & le conduire à Bloys avec d'autres blessés: & vis comme Monsieur de Guyse le recommanda à la Reyne par Jehan-Baptiste, qu'on nommoit le Compere, qu'il envoyoit vers elle. Je vis tout cela; car j'y estois.

Certes, ce jeune Gentil-Homme Espaignol accomplit mieux sa parole, que ne fit une fois un grand Seigneur Estranger, que je ne nommeray point, pour sa qualité qu'il faut révérer; lequel, s'estant retiré vers le Roy Henry, pour avoir receu une par trop grande injure de l'Empereur Charles, qui luy avoit fait massacrer son pere, aussi qu'un sien frere estoit mort dans un siege pour le service du Roy. Quelque temps après, ainsi que le Roy Henry marchoit pour livrer battaille à l'Empereur devant Valenciennes, le jour avant, lorsque l'armée marchoit en belle ordonnance de guerre, & que ce jour on tint l'Empereur plus près qu'il n'estoit, le-dict Seigneur, armé de toutes pieces, monté sur un beau coursier, grand & fort, se vint présenter au Roy, & ayant tiré son espée, dit au Roy: Sire,

Hoggi con questa spada io voglio vindicar la morte del pa-	*Aujourd'huy, je veux avec cette épée venger la mort de mon*

dre,

dre, & del fratello.	*pere, & de mon frere.*

Et voyant que le Roy aplaudissoit à ses beaux mots, plus encouragé, vint à pousser son cheval en-avant, pour luy faire quelques passades. Mais le cheval estant un peu rude & gaillard, & trouvant son homme soubs soy un peu de légere tenuë, s'advisa de s'en desfaire, & le porter par terre, en lui faisant faire la conversion de Sainct Paul : & ce fut au-dict Seigneur à crier :

Ahi me! yo son mezzo-morto;	*Ah! je suis à demi-mort;*

& toute la jeunesse qui estoit près du Roy Henry, à rire leur saoul, & à faire relever le-dict Seigneur. Le lendemain, qui estoit le jour qu'on pensoit asseurément de venir aux mains, puisqu'on y avoit failly le jour précédent, & que les deux armées ne s'en pouvoient desdire, le-dict Seigneur voyant que c'estoit à bon escient qu'il y falloit faire, commença à crier :

Come ! non c'e nissun fiumare, nissuno bosquo, nissuno monte, tra noi & loro! Questo non è buono.	*Comment ! il n'y a ici aucune riviere, aucun bois, ni aucune montagne, entre eux & nous ! Cela n'est pas bon.*

Asseurez-vous qu'il desiroit bien quelque obstacle, ou de montaigne, ou de marets, ou d'une riviere, ou ruysseau, pour se garder

de joindre de près; mais il n'y avoit lieu. Que si l'Empereur eust voulu mordre, le champ de Mars ne fut jamais si beau : mais il fuyt le choc par de bons retranchements qu'il avoit fait auprès de la Ville de Valenciennes; si-bien que, pour le coup, la partie ne fut jouée en gros, si-non par légeres escarmouches : ce qui fut un grand contentement au-dict Seigneur, qui par-advant avoit menacé, & crié vengeance; car il ne vouloit venir aux mains nullement, si-non de paroles bravasches, dont il s'ayda encore pis que devant. Je tiens ce conte de Monsieur d'Uzais, qui le faisoit le plus plaisamment qu'il estoit possible. Au bout de trois ans, le-dict Seigneur, & son frere, & toute sa maison, se retirerent du party du Roy; & sans aucun respect d'injure receue, espouserent & prinrent celluy de l'Empereur.

Le jour de la battaille de Cérizolles, ainsi que le Marquis del Gouast reconnoissoit nostre armée qui marchoit à luy, il vint dire aux gens-de-pied Espaignols:

Ea, soldados; a qui estan, à mi parecer, los Gasgones, vuestros vezinos, y quasi hermanos a ellos. Que si són vencidos, semos vencedores, ny mas ny menos quan-

Courage, soldats; les Gascons, vos voisins, & presque vos freres, sont ici, si je ne me trompe. Que s'ils sont vainqueurs de tous les autres, ni plus ni moins, que quand

do un cuerpo esta derribado y caydo en tierra; todos los otros miembros quedan sin fuerça y valor.

un corps est abattu & renversé par terre, tous les autres membres restent sans vigueur & sans force.

Voilà une grande louange pour les Gascons, mettant toute la force de l'armée ce jour-là en eux, comme en estant le vray corps, & que quasi un corps ayant esté deffait & abbattu, toutes les autres forces n'avoient que tenir. Je tiens ce conte de Monsieur de Grillé, brave & gallant Gentil-Homme Provençal, qui, pour sa valeur, fut despuis faict du Roy Sénefchal de Beaucayre; & qui estoit Capitaine en chef d'une Compaignie de gens-de-pied en ceste battaille; & qui parloit bon Espaignol; car ayant esté pris dans Thérouanne, avoit demeuré trois ans prisonnier parmy eux.

Estant à la Cour d'Espaigne, au retour de la conqueste de Belys, force gallants Hommes, Gentils-Hommes, Capitaines, & autres Espaignols, qui y avoient estez, estans venus à la-dicte Cour, pour faire la révérence au Roy, & se faire remarquer & reconnoistre pour leur voyage, je vis passer, estant dans une boutique d'un Marchand, un jeune Gentil-Homme bizarre, & fort bigarré en ses habillements, & force plumes en son bonnet de diverses couleurs, monté sur un

cheval d'Espaigne, beau, avec une housse de velours, relevant ses moustaches à chaque pas de son cheval; enfin, faisant bien la piaffe, vray piaffeur, homme de main, point autrement. Je vins demander à un Capitaine, qui estoit dans la boutique, marchandant avec moy, qui pouvoit estre celui-là qui faisoit si bonne mine? Il me respondit seulement:

Es aquel que tomo el Pignon de Belys, y nunca fue. Dexad lo ir, Segnor, y volar à todos los Diablos, con sus plumas, que tan mal haze del bravo.

C'est celuy qui prit le Pignon de Belys, où cependant il ne fut jamais. Laissez, Monsieur, aller à tous les Diables, avec ses plumes, cet homme qui fait si mal-à-propos le brave.

J'aymerois autant d'un Gentil-Homme Tolédan, lequel menaçoit tous les jours, qu'il s'en alloit faire un voyage aux Indes, & jamais ne partoit. Un jour, il parut avecques un chapeau tout couvert de plumes, dont il y en eut un qui rencontra ainsi sur luy:

No es possible que no salga agora este virote, pues questa tan bien emplumado.

Il est impossible que ce trait ne parte point présentement, puisqu'il est si bien emplumé.

Faisant allusion sur un vireton, ou traict d'arballeste, qui part & décoche mieux, quand il est bien empenné.

C'estoit lors un grand cas, que ceste conqueste de Belys, & de son Pignon, qui estoit une haute roche, où il y avoit une forteresse fort mal-aisée à monter : & dedans y pouvoit avoir quelques soixante Turcs naturels; mais ils s'effrayerent, & s'en allerent, n'ayant tenu que trois à quatre jours. L'armée, qui estoit devant, estoit très-belle, de plus de dix mille hommes, & de soixante & dix galleres, où commandoit Dom Garcie de Tolede, Vice-Roy de Sicile; car je la vis.

J'ay ouy raconter en Espaigne à de vieux Capitaines & soldats Espaignols, que Gonsalle Pizarre, s'estant esmeu & rebellé contre l'Empereur Charles, luy fit de grandes guerres civiles aux Indes, auxquelles ne fut vaincu jamais, quelque battaille qu'il ait donné, ny rencontre, si-non à la derniere qu'il donna, en ayant combattu jusqu'à l'extresmité luy & ses gens,

no come leones, mas come verdaderos Espagnoles :	*non comme des lions, mais comme de vrais Espagnols :*

voulant par-là inférer, qu'ils estoient plus braves & hardis que lyons. Et luy, ne pouvant plus, & ses gens tous deffaicts, il demanda à un de ses compaignons & Capitaines, qui s'appelloit Jehan d'Acosta : *Que fairons-nous, nous autres qui sommes restez seuls? Allons-nous en* (respondit Acosta) *vers la Gasca*, qui estoit un Capitaine de leur

contraire party.. *Allons-y donc*, dit Pizarre.

Vamos à morir, come buenos y verdaderos Christianos. *Allons mourir comme bons & vrais Chrétiens.*

Pensant estre un acte de bon Chrétien, ce dict le conte, d'aymer mieux se rendre à son ennemy, que fuyr. Aussi dit-on que jamais ses ennemis ne veirent ses espaules. Et voyant auprès de soy Villavicencio, il luy demanda qu'il estoit? L'autre respondit,

qu'era Sergente Major del campo Imperial. *qu'il étoit Sergent Major du camp Impérial.*

Et yo, *respondit-il*, soy Gonzale Pizarro el desdichado; *Et moy je suis le trop malheureux Gonzale Pizarre;*

& luy donna son espée.

Il marchoit en brave Cavalier, & en contenance Royale. Il estoit monté sur un beau & puissant cheval, que ce jour il avoit faict ferrer de treize cloux de chasque pied, afin qu'il ne luy manquast au besoing, armé d'un jacque-de-maille, & une cuyrasse fort riche. Ce Sergent-Major fut fort ayse d'avoir faict butin d'un tel prisonnier, & incontinent le mena devant de Gasca, qui estoit celuy qui commandoit, qui luy demanda soudain, *s'il estoit beau d'avoir esmeu & bandé tout ce Royaume contre l'Empereur son Souverain & maistre?* Pizarre respondit :

, y mis hermanos,	*Mon frere & moy,*
iendo conquistado	*ayant conquis ces ter-*
s tierras y Paezes,	*res & ce Pays à nos*
uestras guestas,	*propres dépens, tra-*
ajos, gastos, y	*vaux, fraix, & par*
re, no havemos	*notre propre sang,*
sado pecar contra	*nous n'ayons point*
Sacra Maestad,	*pensé pécher contre*
lando las, y regien-	*Sa Majesté, en les*
y gouvernando,	*gardant, & les gou-*
ie legitimos Seg-	*vernant, comme lé-*
es y Conquistado-	*gitimes Souverains*
	& Conquérants.

ılors, Gasca dist qu'on l'ostast de devant ; & y eurent plusieurs soldats, qui eu- chascun plus de cinq ou six mille nts d'or pour leur butin. Le lende- n de sa prise, il fut sententié à mort, estre décapité, & mené sur une mule mains liées, & ayant une cappe sur les ules. Il mourut en bon Chrestien, par es, sans parler un seul mot, retenant au e avec soy une authorité encore grande, re façon, & contenance sévere. Sa teste portée en la Ville des Roys, où elle mise sur un pilier de marbre, enfermée treillis de fer, avec ce tiltre ou escriteau :

qui esta la cabeça	*C'est icy la tête du*
trahidor Gonzalle	*traître Gonzale Pi-*
rro, el qual dio	*zarre, lequel donna*
talla en la valle de	*la battaille contre*

Xaquſagnava contra la bandera y eſtandarte Real del Imperador ſu Segnor, al Lunes 9 de Abril 1548.	*l'armée Royale de l'Empereur ſon Souverain, dans la vallée de Xaquſagnava, le Lundi 9 Avril 1548.*

Voilà la fin de Gonzalle Pizarre, qui ne fut jamais vaincu en battaille qu'il aye donné, encore qu'il en ait donné pluſieurs. Diego Centeno paya au bourreau ſes habillements, qui eſtoient fort riches, afin qu'il ne le deſpouillaſt point, le faiſant enterrer avec eux en la Ville de Cuſco, nonobſtant qu'il euſt eſté ſon grand ennemy capital. Acte beau, & certes digne, diſant :

Que non era tratto de Chriſtiano, ny tan poco de Cavallero, injuriar y offender los muertos.	*Qu'il n'étoit point d'un Chrétien, non plus que d'un Cavallier, d'injurier & offenſer les morts.*

Il ſe dict de pluſieurs, & s'en voit, qui n'ont faict ce traict à leurs ennemis, dont Dieu les en pardonne.

Après la Sentence de Pizarre, on la donna de meſme à Franciſco Caravajal, l'un de ſes complices & Capitaines, à eſtre pendu, mis en quatre quartiers, & ſa teſte avecques celle de Pizarre, dont il diſt :

Harto es, pues que no puede morir dos vezes.	*C'eſt aſſez, puis que je ne peux mourir deux fois.*

Un soldat Gascon, en Piedmont, ayant esté ainsi condamné avoir la coupe testée, comme dict Rabelais, il dist :

Cab de Diou, lou cab ! You donne lou reste per un hardyt.	*Testebieu ! la teste ! Je donne le reste pour un denier.*

Il dist bien un autre mot : mais il est trop sallaud ; & pour ce, je le tays, bien qu'il fust plaisant, mesme estant sur le poinct de la mort.

Ainsi en dist de mesme une fois un pauvre Diable Espaignol, qu'on condamna estre pendu :

Harto es. Desde yo muerto, que me ilevan à la carniceria.	*C'est assez. Dès que je serai, mort, que l'on me porte à la boucherie.*

Un autre, ayant esté condamné par le Juge d'estre pendu, il ne sceut que luy dire, si-non, d'un despit, qu'il ressembloit bien à Pilate ; mais le Juge respondit bien mieux :

A lo menos, no levare mis manos, para castigar un tan grand vellaco come vos.	*Au moins, ne laverai-je point mes mains, pour condamner un aussi grand frippon que toy.*

Un autre dist aussi bien, estant condamné d'avoir les deux oreilles coupées. Ainsi que le Boureau luy eut haussé les cheveux pour les voir, & les luy couper, & ne les ayant point trouvées, le Bourreau luy dist de colere :

Burlais-vos assi de la gente ?	*Te mocques-tu donc ainsi du monde ?*

L'autre luy respondit :

Cuerpo de tal, soy oy obligado dar orejas cada Martes ?	*Corbieu ! suis-je donc obligé de fournir des oreilles tous les Mardis ?*

Pensez que c'estoit un Mardy qu'on les luy avoit coupées auparavant, & que pour cela il n'en amanda ny n'en empira son marché.

Voilà comment ces marauts se gaudissent, sur le poinct de la mort. Ce ne sont pas eux seulement, mais gens de plus grande estoffe, & de plus saincte vie qu'eux ; ainsi qu'il advint à un Fray Bernardin Espaignol. Ainsi qu'il estoit sur les agonies de la mort, & qu'un sien compaignon le vint consoller, & remonstrer qu'il n'en mourroit point ce coup, & que pour le seur il estoit prédestiné de mourir un jour Prélat, il luy respondit plaisamment.

Otros moriran Prelados, & yo morire pelado.	*D'autres peuvent bien mourir Prélats ; mais pour moy, je ne mourrai que pelé.*

Cela vouloit inférer, qu'il mourroit la teste pelée & raze, comme Religieux qu'il estoit, ou qu'il eust quelque maladie chaude.

Pour retourner à ce brave Caravajal, outre qu'il fust brave & vaillant en faicts, il estoit aussi subtil à mots, & sur-tout avec

cela très-cruel, & tel que le proverbe en sortit de luy:

Mas fiero y cruel que Caravajal.	*Plus fier & plus cruel que Caravajal.*

La nuict paravant qu'il fust exécuté, le Capitaine Centeno le fut voir. Caravajal fit semblant, tant il estoit glorieux, de ne le connoistre point. Quand l'autre luy eut dict s'il ne le reconnoissoit pas, il respondit:

Come te podria yo cògnoscer, que nunca te vi por delantera, sino pòr la trasera y detras?	*Comment pourrois-je te connoître? Je ne t'ay jamais vu par-devant, mais tousjours par-derriere?*

Quelle chasse! par laquelle luy donna entendre soubs bourre, & le piqua, que l'autre avoit tousjours fuy devant luy en tous ses combats.

Chasse certes aussi bonne que celle d'une Dame de la Cour d'Espaigne, laquelle, voulant mal à un Cavalier, qui estoit allé en ceste derniere guerre de Grenade, ainsi que le bruict vint à la Cour, qu'il y estoit mort, elle dist:

No puede ser; porque los Moros no comment mas carne de liebre.	*Cela ne se peut; car les Mores ne mangent point de chair de lievre.*

Villaine attaque pourtant, pour le taxer de couärdise, comme le lievre, qui fuit tousjours, & ne combat jamais: ou possible pour

la lepre; car les Mores n'en mangent point pour ce subjećt, non plus que du pourceau, & autres animaux deffendus en leur Loy.

Pour parler de la cruauté de ce Caravajal, il se dit, qu'il tua plus de cent hommes de sa main propre en une battaille qu'il donna. Il estoit asgé de plus de quatre vingts & quatre ans lorsqu'il mourut. Quel brave & vaillant vieillard! Il fut fort dur à se confesser. Il avoit porté une enseigne en la battaille de Ravenne, & paravant avoit esté soldat du grand Capitaine Gonsalve, au Royaume de Naples. De bon maistre, bon apprentif; car ç'a esté un des meilleurs hommes de guerre qui ait jamais passé aux Indes, ce disoit on lors.

Les Maisons de Pizarre & de Caravajal, furent du tout rasées, & dedans toutes semées de sel, avec tels escriteaux : *Icy sont les maisons des traistres Pizarre & Caravajal.* De mon temps, que j'estois en Espaigne, leurs noms & valeurs raisonnoient encore par la bouche d'une infinité de gens, & en racontoient de beaux & esmerveillables actes, & ne se pouvoient saouller d'assez les louer. Que c'est que de vaillance! Car qu'elle soit ou mal ou bien employée, elle est tousjours estimée, ainsi que dict le reffrain en Latin :

Fama, sive bona, sive mala, fama est.

Et autres disent :

Sive bonum, sive malum, fama est.

C'est-à-dire,

Toute renommée, soit bien ou mal, est renommée; ou bien : *Soit bonne ou mauvaise, c'est renommée :* & mesme quand elle part d'un cœur vaillant & généreux, & non point poltron; car enfin, tout cœur généreux, qui entreprend quelque chose de grand selon soy, ne sçauroit estre autrement que fort estimé, & loué, comme Machiavel en est de cet advis. Mais pourtant, il est bien tousjours plus louable & plus sainct, faire bien que mal; car enfin, le bien est tousjours récompensé pour le bien, & le mal pour le mal.

Il faut conter ceste rodomontade en faict, qui est très-belle, & pourtant incroyable.

Muchas cosas han acaecido à los Espagnoles en diversas partes, despues que, con invincibles animos, andan desplegando sus banderas quasi per todo el mondo; por las quales han merescido entre

Les Espagnols ont exécuté de grandes choses en diverses parties du monde, depuis qu'ils ont porté leurs armes, & qu'ils ont déployé leurs étendards presque par toute la terre; pour lesquelles choses ils

todas las nationes renombre de immortal memoria. Y dexadas muchas que por varias Historias andan celebradas, el hecho solo de un soldado, el qual indignamente esta puesto en olvido, fuerça a creer quanto sea el animo y valor de la gente Espagnola. Al tiempo que el Marques de Pescara andava en buelto en las profiadas guerras de Lombardia, haviendo se travada entra Franceses y Espagnoles una pelea, vino a herir una pelota à luys de la Segna, soldado, que andava puesto en hilera en su escadron infanteria, y no valiendo la deffensa del cocelete, le entro la pelota en el cuerpo. El animoso soldado, sentiendo, que la pe-

ont mérité entre toutes les nations le renom d'une gloire immortelle. En laissant donc beaucoup dont on parle dans différentes Histoires, la seule action d'un soldat, qu'on a indignement mise en oubli, force à croire quel est le courage & la valeur des Espagnols. Du temps que le Marquis de Pescaire s'en alloit aux guerres opiniâtres de Lombardie, une mêlée s'estant liée entre les François & les Espagnols, Louis de la Segna, soldat Espagnol, posé en file dans son bataillon, fut blessé d'une balle; & sa cuirasse n'étant pas suffisante, la balle entra dans le corps. Le courageux soldat, sentant que cette balle descendoit dans la

baxava por los
ios a las tripas,
rtado un poco de
ordenença, con
)mparable effuer-
' osadia, sacandose
cuchillo, se hizo
pequegna aber-
en la barriga, por
de (cosa que pa-
: fabula) hizo salir
ala: y bolviendo
los dedos las tri-
para dentro, con
no nunca visto,
) con la punta del
hillo, de una y
parte, algunos
jeritos en sus mes-
: carnes, y passan-
por ellos la agu-
cozio con grande
stantia la abertura
havia hecho: y
lto a su hillera,
e cognoscio en su
blante el martyrio
de si, con sus
os, havia antes
); su personado
e los muy sanos,

concavité du bas-ventre, se retira un peu de son rang; & avec un effort & courage incomparable, il tira un couteau, se fit une petite ouverture au bas ventre, par où (chose qui parottra une fable) il fit sortir la balle: & repoussant dedans ses boyaux avec ses doigts, il fit, avec un courage qu'on n'a jamais vu, d'un côté & de l'autre de sa blessure, divers petits trous dans les chairs mêmes, & y passant une éguillette, il recousut avec une grande constance l'ouverture qu'il avoit faite. S'en étant retourné à son rang, on ne s'apperçut point à sa mine du martyre qu'il s'étoit procuré par ses propres mains: au contraire,

a quel que tenia el cuerpo tan mal dispuesto; hasta que de ay à poco rato le hirieron de un harquabusazo en la ceja, y quebraron un ojo, por loqual fue necessario que le sacassen del Escadron, y no con menos dilligencia que admiration curado, vino a Valladolid donde estava el Emperador Don Carlos, y monstrando el testimonio de su valencia, Su Majestad le hizo merced de cien ducados de rente para siempre.

il tenoit bonne contenance entre les plus sains, quoi qu'il se trouvât en si mauvais état; jusqu'à ce que de-là à peu d'espace de temps on lui tira une barquebuzade dans le sourcil, & qui lui créva un œil; c'est pourquoi, on fut obligé de le tirer de son bataillon; & ayant été pansé avec non moins de diligence que d'admiration, il vint à Valladolid où étoit l'Empereur Charles, & lui montrant le témoignage de sa valeur, Sa Majesté lui donna pour sa récompense cent ducats de rente perpétuelle.

Je croy qu'après ce conte, il ne me faut mesler d'en faire un autre de plus grande générosité Espaignolle que celuy-là. Ceste Rodomontade en vaut bien cent autres de paroles. Je pense qu'on ne sçauroit quel plus louer, ou ce soldat Espaignol, ou M. Sce-

va, l'un des esleus & favoris soldats de Jules César, lequel après s'estre trouvé, luy faisant service, en plusieurs battailles, rencontres & combats, en la Gaule, & s'estre faict signaler pour un des vaillants & déterminez soldats qui fussent à son armée; &, venant la guerre entre luy & Pompée, en ce grand combat qui se fit entre deux à Durachie, ce soldat, après avoir eu un œil crevé, & son corps percé en six divers endroits de part en part, & son bouclier troué, auquel estoit encore fichées & plantées six vingt flesches qui l'avoient percé à jour, se jette (ce néanmoins) hardiment dans la mer, & fit tant qu'il se sauva à la nage, & vint trouver son Général: encore, après avoir si bien faict, se présentant a luy desnué de ses armes (chose illicite en la millice Romaine,) se mit à luy crier: *Ah! mon Empereur, pardonnez-moy si j'ay perdu mes armes.* A quoy César, ne fit autre esgard ny réprimande, mais le louant par-dessus tous, le mit en honneur & l'estat de Centenier.

J'ay conneu un brave, scabreux & vaillant Gentil-Homme de Bretaigne, qui s'appelloit Monsieur de Mareuil, de fort bonne Maison, nourry autrefois Page d'honneur du Roy François premier, lequel asgé de soixante ans, en la battaille de Dreux, ayant faict ce qu'un homme de guerre peut faire vaillamment; & y ayant esté blessé en trois endroicts,

l'un d'un coup de pistollet dans le bras gauche, & l'autre d'espée dans le corps au deffaut de l'harnois; & se sentant foible du sang qu'il rendoit, s'en vint trouver (tout sanglant qu'il estoit, tant du sang de l'ennemy que du sien,) Monsieur de Guyse, & luy dist en luy monstrant ses blessures: *Monsieur, je vous supplie me dire & juger si je suis encore en estat de combattre, ou de me retirer pour me faire panser! Que si vous me jugez encore bon pour retourner à la charge, & qu'ainsi le voulez, je m'y en vays pour m'achever: si-non, & qu'il vous plaise me commander de m'aller faire panser, je m'y en vays; mais autrement, n'yrai-je point, si vous ne me le commandez.* Ouy, respondit Monsieur de Guyse, *ouy, Monsieur de Mareuil, je veux que vous vous alliés faire panser; & le vous commande, quand vous ne le voudriés pas: vous en avez assez faict pour vôstre part.* Je vis le soir que Monsieur de Guyse en fit le conte; & le-dict Sieur de Mareuil fut si bien secouru & pansé, qu'il eschappa, & vesquit encore plus de quinze ans après, tousjours aussi brave & vaillant que jamais, & tousjours escabreux & querelleux, & avoit tousjours quelque querelle. Encore un an avant que mourir en eut-il une contre Saincte-Colombe le Begue, très-brave & haut à la main, & vaillant, & les trouva-t-on à Bloys

qui s'alloient battre, sans qu'ils furent empeschés, & puis accordez. Ce Monsieur de Mareuil fut pour ses mérites récompensé de l'Ordre de Sainct-Michel, qui estoit peu de chose ; car il estoit par trop commun : il méritoit de plus grands biens & grades.

Les soldats Espaignols, qui vinrent au premier voyage en France, avec le Prince de Parme, disoient :

Qu'eran todos de una volontad, es a saber morir, o vencer, y prestos al mandiamiento de su General; y en su armada, con el claror de les armas de los soldados, sus rayos el sol hazia mas illustres; de manera, que conquestas luzidas armas, y con las ricas cobiertas y panachos engalanados parescia una muestra de una muy florida huerta, que presentava alli la orgulleza del coraçon, y dava Segnal en los colorados rostros, tanto que solo con el aspecto ponian

Qu'ils étoient tous d'une volonté, à sçavoir, de mourir ou de vaincre, & prêts à suivre les ordres de leur Général; & que, dans leur armée, le soleil rendoit ses raïons plus brillants de la clarté de leurs armes : de maniere qu'avec ces armes luisantes, & richement couverts de leurs habits & de leurs panaches, ils paroissoient un jardin bien fleuri, où l'on voyoit peinte la fierté de leur cœur, & pouvoit voir par leurs visages enflam-

furor, y manifeſtavan a los enemigos el peligro tan certo que ſus preſentias.

mez, que leur ſeule vue ſuffiſoit pour cauſer l'épouvante, & pronoſtiquoit aux ennemis leur perte auſſi certaine que l'étoit leur préſence.

Voilà de beaux mots, certes, & ſur-tout les deux derniers.

Un ſoldat Eſpaignol, me louant une fois le Roy d'Eſpaigne, me dit :

Ninguno ay en nueſtros tiempos entre los Principes Chriſtianos y Moros, aquien ſe deva acatimiento y obediencia, come al Catholique Rey d'Eſpagna, my Segnor, cuyos notables hechos, ſubidos haſta las eſtrellas oſcurecen los de los Emperadores. Y no es meneſter que lo diga : diganlo los Reynos y Reyes del vencidos ; diga lo todo el mundo.

Il n'y a perſonne de notre temps entre les Princes, ſoit Chrétiens, ſoit Maures, à qui l'on doive reſpect & obéiſſance, comme au Roy Catholique d'Eſpagne mon maître, dont les belles actions montées juſqu'aux eſtoilles, obſcurciſſent celles des Empereurs. Et il n'eſt pas beſoin que je le diſe : que les Royaumes, & les Roys, qu'il a vaincus, le diſent; que tout le monde entier le répete.

Le Duc d'Albe, celuy qui conquesta le Royaume de Navarre pour Ferdinand, estant prest d'estre assiégé dans Pampelune, par le Roy Jehan de Navarre, assisté des forces Françoises, que le Roy Louys XII luy avoit envoyées, conduictes par Monsieur d'Angoulesme, jeune Prince, despuis le Roy François, & par Monsieur de la Pallice : les habitants du-dict Pampelune luy ayant remonstré le peu de forces qu'il avoit léans pour faire teste à une si grande armée, il leur respondit :

Aun mas gente no desseava el que se fuessen, por que mas honra a los procos quedava. Los Pampelonefes, acordando se poco d'esta honra, dixeron; *mas la honrá sin gente mal se gana.*

Qu'il ne souhaitoit pas non plus qu'ils fussent en plus grand nombre ; parce que, moins on étoit, & plus on en avoit d'honneur. Ces Pampelunnois, se souciant peu de cette gloire, dirent : mais cet honneur ne sauroit se gagner sans monde.

Respondu bien, certes, pour ceux qui veulent jouër leur jeu au plus seur, & au proffit du mesnage de l'honneur. Pélopidas dit bien autrement, lorsqu'il voulut aller contre Alexandre le Tyran : on luy vint dire comme l'on avoit reconneu ses forces, & qu'il y avoit grand nombre de gens montant bien plus que les siens. Il respondit seulement :

Tant plus ils seront, tant plus nous en tuerons. Celuy-là avoit l'esprit tendu plus au carnage, qu'à l'honneur.

Non pas comme un Capitaine Espaignol disoit :

Que adonde ay mas affrenta, alli mas honra se gana.	*Qu'où il y a plus de péril, plus on y acquiert d'honneur.*

Un Capitaine Espaignol, petit, fort de stature, luy estant faict la guerre de sa petitesse, il respondit :

En los cuerpos pequennos so enserta un grande y fuerte coraçon; porque la natura a quello que falto en el cuerpo, puso en la virtud del animo.	*Dans les petits corps sont renfermez des cœurs grands & courageux; par ce que ce que la nature laisse manquer au corps, elle l'employe à augmenter le courage.*

Un autre disoit, pourquoy il bravoit tant, estant si petit, & n'avoit tant de quoy à braver? Il respondit :

Humbre chiquito, si no brava, no vale nada.	*Si un petit homme n'est point fanfaron, il n'est propre à rien.*

Comme de vray j'en ay veu une infinité de petits hommes, n'ayans pas bien de quoy à payer leur homme : autrement vous les voyez estendre sur la pointe des pieds, ayans leurs gentes mulles, ou, pour mieux dire, leurs eschasses de Liege, ainsi que j'en ai veu plu-

sieurs se hausser le plus qu'ils peuvent, & se gesner en leurs postures, afin qu'ils puissent mieux braver, & faire la piaffe. Enfin, ce sont des mirmidons, targués pour faire la guerre aux gruës, ou voudroient fort estre tousjours montez sur des clochers pour parler de plus haut. Voilà comment les petites gens ne se contentent point de leurs petitesses, mais souhaitent toujours estre grands. Si est-ce que ce n'est pas le meilleur que d'estre si grand extravagamment; car j'ay veu force de ces grands n'estre pas plus habiles que les petits, voire très-badauts, & fadats de nature & d'art, ny plus vaillants non plus, mais très-poltrons; & outre, l'on les vise mieux à la guerre; & qui plus est sont fort subjects à avoir les jarrets coupez, qui y veut tirer: ainsi qu'il se dit & se lit, que quand le grand Sultan Soliman fut à Hongrie, & à Vienne, fut pris dans une forteresse un soldat Lansquenet, de si extresme hauteur, qu'on le tenoit pour un miracle de nature; si-bien que l'on en fit un présent au grand Soliman, pensant qu'il s'en deust servir à sa garde. Mais au-lieu de cela, il en tira son plaisir par une barbare cruauté; car il le fit attacher par les bras & les pieds, & le fit mettre tout debout en une salle pour combattre en estaquade contre un petit nain qu'on luy avoit donné, & qu'il avoit en délices. Ce petit nain estoit armé de son espée, qui demeura plus d'une

heure à tuër ce géant, tant il avoit peu de force, & assénoit si mal ses coups, ores luy donnant sur le corps comme il se pouvoit hausser, ores sur les cuisses, ores sur les jarrets; le pauvre géant parant aux coups au mieux qu'il pouvoit, & esquivant. Enfin, il tomba par terre, & ce nain le paracheva comme il peut : & ainsi en donna le plaisir à Soliman, & à aucuns Bachas, & Grands de sa Cour. Il y pouvoit avoir du plaisir pour ceux qui sont barbares & cruels & de risée ; mais nullement pour nous autres qui sommes Chrestiens. Je croy que les Romains n'exhiberent jamais un tel passe-temps.

J'ay leu dans un Livre Espaignol, qui se nomme *La Conquista de Navarre*, que le Roy Jehan de Navarre, ayant envoyé un Héraut vers les Ducs d'Albe & de Nageré, tous deux Généraux de l'armée : ce qui n'est pas le meilleur ;

porque una hueste, gouvernada de dos soberanos Capitanes, nunca bien se conserva ;	*parce qu'une armée, gouvernée par deux Capitaines généraux, ne se conserve jamais bien ;*

pour demander battaille auprès de Pampellonne, ils respondirent :

Que alli no la querian dar, mas en los razos campos de Bordeos, adonde aderessavan sus caminos	*Qu'ils ne vouloient point la donner-là, mais dans les plaines de Bourdeaux, où*

caminos, para conquistar toda la Guyenna.	*ils s'acheminoient, pour conquérir toute la Guyenne.*

Ce qu'ils ne firent, & ne tindrent; car l'obstacle estoit trop grand: aussi ne le vouloient-ils entreprendre; mais il falloit qu'ils fissent ceste bravade.

Après la bataille de Saint-Quentin, les Espaignols disoient:

Este Dia perdieron los Franceses el nombre que Titi-Livio les da[1], diziendo: *Galli sunt gloria belli.*	*Les François ont aujourd'hui perdu la gloire que Tite-Live leur accorde, en disant :* Les François sont la gloire de la guerre.

Ils ne s'en doivent point mocquer; parce que, comme eux-mesmes disent:

Las cosas de la guerra van mal al tiempo que mas sin pensallo estan.	*Les choses de la guerre vont fort mal, lors que l'on n'y pense pas assez.*

Lorsque l'Empereur arriva devant Mets, y ayant envoyé auparavant son armée, ceux de son camp célébrerent son arrivée par de grands feux, salves, & autres grands signals de joye. Ceux de dedans, de leur costé, estans en cervelle de ceste venue, & qu'à ce premier abord on leur pourroit préparer quelque fricassée, firent aussi par toute la Ville allumer des chandelles aux fenestres, & allumer feux sur leurs

remparts; de sorte que les Espaignols disoient:

Que era cosa maravillosa de los fuegos, y luminarias, y hachas, qu'eran en la Ciudad, de manera que parescia cosa encantada. No menos el real del Emperador era visto claro y radiante de la mucha lumbre de fuegos, que parescia otro cielo estrellado.

Que c'étoit une chose merveilleuse, que les feux, les illuminations, & les flambeaux, qui étoient en la Ville; ce qui paroissoit une chose enchantée. Non pas moins dans le camp de l'Empereur qu'on voyoit tout éclairé & tout brillant de la quantité de feux, qui le faisoient paroître un autre ciel étoilé.

Estant le Duc d'Albe assiégé dans Pampellonne par le Roy Jehan, & Monsieur de la Pallisse, & attendant l'assaut, entre autres parolles qu'il prononça en son harangue, exhortant les siens, il dist celles cy:

Bien creo, Cavalleros, que no podre crescer vuestro essuerço con mis palabras, y tan bien soy cierto que la vista de la batalla n'os ponia miedo. Aquello que muchas vezes desseastes

Je crois bien, Soldats, que votre courage ne sçauroit croître par mes paroles; & je suis bien certain, que l'approche de la bataille ne vous fait point peur. Vous avez trouvé ce que

allado, que | vous avez tant de
con vueſtros | fois deſiré; de vous
ɔs, y no ſolo | voir avec vos enne-
nas de Dios. | mis, & non-ſeule-
que à mi toca | ment les vôtres, mais
ɔ y con mu- | de Dieu. Je me ſuis
encia lo he | acquitté de tout ce qui
de mas en la | me regarde avec bien
e veſtros co- | du ſoin: le reſte dé-
fortaleza de | pend de la vertu de
eſto ruego | vos courages, & de
ːcordeys del | la force de vos bras.
de Eſpagna, | Je vous demande,
a ſu po ſer | que vous vous ſouve-
Y ſi me quie- | niez du nom de l'Eſ-
nder, que de | pagne, qui n'a ja-
pueden ala- | mais pu être vain-
Eſpagnoles, | cue. Et ſi vous me
n ſus vandé- | voulez dire que les
oder de ſus | Eſpagnols ne ſe doi-
ɔs, deſpues | vent point vanter de
la batalla de | cela, puiſque leurs
, yo aſſi os | étendarts ſont au
ſo: mas mi- | pouvoir des ennemis
ın ſangrienta | depuis la bataille de
uvieron, que | Ravenne, je le con-
nos Françe- | feſſe: mais, conſidé-
eſſan que plu- | rez qu'ils y ont trou-
ı Dios que | vé une ſi ſanglante
ran los ven- | victoire, que les Fran-
ɔrque non tu- | çois confeſſent eux-

vieran la victoria tan llorosa. Accordad os, que en la tierra, que de baxo de vuestros pies hollays, el Rey Carlo Magno fue vencido y desbratado, con muerte de sus doze Pares. Dezia Rey nuestro Don Alonzo el Casto, qu'es mas gloria de conservar lo acquirido, que ganar grandes tierras, aquellas no podiendo sostener. Y porque à los virtuosos monstrando les el peligro mas les crece el esfuerço, os hago saber, que estays sententiados por los Françeses à perder las vidas sin ninguna merced. Ruego os, que assi las vendays, que primero vuestros matadores, que vuestra sangre, cayan en el suelo. Y, porque veo ya las van-

mêmes, que plût à Dieu qu'ils eussent été les vaincus; parce que la victoire ne leur auroit pas été si périlleuse. Souvenez-vous que, sur cette même terre, où vous marchez présentement, le Roi Charlemagne a été vaincu & défait avec ses douze Pairs. Notre Roi Dom Alphonse le Chaste disoit, qu'il y avoit plus de gloire à conserver ce qu'on a acquis, que de faire de nouvelles acquisitions, ne les pouvant conserver. Et puisque, lorsqu'on montre aux hommes courageux le péril, leur courage s'en accroît, je vous avertis, que vous êtes condamnez par les François à perdre la vie sans aucun quar-

de los ennemi-
ercarse, os en-
que sacqueys de
ença el nombre
ia de su Espa-

tier. Je vous prie donc, que vous la leur vendiez, de maniere que vos meurtriers tombent à terre avant votre sang. Et parce que je vois déjà les étendarts des ennemis s'avancer, je vous recommande de garantir de honte le nom & la gloire de l'Espagne.

là de beaux mots, & de grand poids, qu'ils soient courts. Aussi un Chef de ne se doit jamais amuser aux grandes ues, lorsqu'on est prest de venir aux : les effects y sont plus propres. Ainsi isoit ce grand Capitaine Jules César, , sur le point du combat, n'em- : le temps en grandes & longues con- comme nous voyons en ses Commen- qui parloit si briefvement, & en gal- ldat & Capitaine à ses gens. Ce brave a dans Sallusté, lorsqu'il fallut donner aille, triompha de bien dire, & cour- : , en peu de mots, qui porterent d poids, que les soldats, de ce es- ous, moururent dans le mesme champ aille qu'ils avoient choisy, sans en le pied. J'ay veu beaucoup de grands

Capitaines, qui se sont mocqués, comme Monsieur le Mareschal d'Estrosse, ainsi que j'ay ouy dire à un de ses Capitaines, de leurs compaignons grands harangueurs, principallement en telles besoignes si hastives & preignantes. Il est bien vray que les Consuls Romains s'en sont meslez bien fort, comme nous lisons en nos Histoires & mesme en Tite-Live : mais c'estoit long-temps devant qu'ils commençassent leur combat, qu'ils haranguoient, se préparoient de bonne heure; car telle estoit la coustume : autrement le mystere n'en eust rien valu. Mais lorsque ce venoit à enfoncer sans marchander, s'ils se fussent mis sur leurs beaux dires & discours militaires, ce fussent estez de vrays fats, & se fussent trouvez les ennemis sur les bras, de telle façon qu'ils n'eussent eu loisir de songer à eux, ny se reconnoître, ny leur ordre, ny leur place de battaille; & si n'eussent jamais faict de si beaux exploicts de guerres, & gaigné tant de battailles, & fussent estez ainsi sottement deffaits. Voilà pourquoy les grands Capitaines, s'ils se veulent fonder sur les grands raisonnements, que l'Espaignol appelle *Rozonamientos*, faut que ce soit la vigille de la battaille, lorsqu'on l'attend, ou une heure ou deux devant la battaille, mais non point sur le point du choc, lequel ne demande que les plus courtes & brieves parolles. Guichardin s'est voulu mesler d'imiter

Tite-Live en ses Harangues militaires. Entre autres, il en fait une par trop prolixe, que fit Monsieur de Nemours prest à donner la battaille de Ravenne, qui certes est des plus belles, & des plus dignes pour animer ses soldats comme ils furent : mais il est à présumer qu'il abrégea bien autrement son dire; car là il estoit question promptement de venir aux mains aussi-tost qu'ils eurent passé le canal. Paolo Jovio s'est aussi ainsi fort amusé à descrire plusieurs longues harangues. Enfin, plusieurs, ou la plusspart des Historiographes, en ont fait de mesme, desquels Belle-Forest a esté curieux d'en faire une recherche & un recueil bien gros, dont nous en voyons le Livre. Celuy qui a fait nostre *Histoire de France*, fait Monsieur de Guyse & Monsieur l'Admiral, haranguant en la bataille de Dreux si prolixement qu'il n'en est rien. Je vis parler Monsieur de Guyse, mais peu, & bon. Quant à Monsieur l'Admiral, il n'eut guieres loysir d'haranguer si longuement, & mesme en la derniere charge qui se fit. Or, à ce que j'ay ouy dire que Monsieur le Mareschal d'Estrozze disoit, ça esté plustost la grande vanité des Historiographes qui les y a poussez, & faict ainsi trouver, excogiter, & mettre par escrit ces grandes & longues harangues; lesquels, pleins de vent & gloire, vouloient illustrer leur Histoire, & la rendre plus belle par ces gran-

des superfluïtez de parolles. D'autres pauvres fats & sots pensoient que leur Histoire seroit manque & haire, si elle n'estoit décorée & allongée d'une grand creuë & suitte de mots. Pour fin, en matiere de combats, il n'y a que les briesves harangues; ainsi que fit ce brave Monsieur de Guyse le Grand, le jour qu'il pensoit avoir l'assaut à Mets, que Monsieur de Ronsard a mise en Vers : & ne fut si longue pourtant comme la faict Monsieur de Ronsard, ainsi que je l'ay ouy dire à ceux qui l'ouyrent, & y estoient : & si l'original valoit mieux que la copie. Et fut une chose très belle de la luy ouyr prononcer; car outre qu'il avoit la grace belle, si jamais Capitaine l'eut, il avoit l'éloquence militaire très-grande, comme j'espere en dire quelques-unes des siennes, par un Chapitre que je veux faire d'une centaine d'*Harangues Militaires*, très-courtes, tant de nostre temps que d'autre (1). Cependant, je laisse ce Discours; car comme dict l'Espaignol:

Otras vaccas tengo a gardar, y otras ovejas a trasquillart :	*J'ai d'autres vaches à garder, & d'autres brebis à tondre:*

& que je veux encore reprendre les parolles de ce grand Duc d'Albe, par lesquelles il ne

(1) On n'a point ce Recueil.

déguise point aux siens d'avoir esté vaincu à Ravenne ; mais pourtant il ravalle fort ceste victoire pour nous. Toutes-fois, quoyqu'il die, luy & autres Espaignols, elle fut grande & très signallée pour nous, & sanglante pour eux, & puis nous rapporta du malheur par la perte de ce qu'avions conquis en Italie & à Milan. Les Espaignols ont cela de bon, qu'ils ne se confessent jamais vaincus, ny battus, & ramenent tout à leur gloire. Ainsi que fit ce grand Duc d'Albe dernier, en Flandres, en une harangue qu'il adressa à son armée, & principalement à ses soldats Espaignols, quelques jours avant qu'il pensoit donner la battaille au Prince d'Orange, près la riviere de Meuse, qui avoit amené une si grand' armée contre luy pour le combattre. Mais le tout s'en alla en fumée, par la providence & sage conduite de ce grand Capitaine, qui le fit retirer avecques sa grande honte en Allemaigne, de quoy j'en parle ailleurs (1). Ce grand Duc donc va rementevoir à ses Espaignols de bout à autre tous les beaux exploicts qu'ils ont faicts despuis cent ans, & met tout en ligne de compte & de gloire, aussi battus & vaincus, que vainqueurs : & cela m'a conté un soldat François

(1) *Dans le Discours XLIV des* Capitaines Estrangers, *Tome VI*, *pag.* 185.

Espaignollisé, qui estoit lors parmy les Bandes Espaignolles, qui entendoit le tout. Ce grand Duc donc premiérement parle des grandes guerres qu'ils ont faictes au Royaume de Naples, soubs le grand Capitaine Gonzal-vo, Raymond de Cordoue, de la battaille de Ravenne, bien qu'elle leur fust desastreuse. Parle de ceste grande conqueste des Indes, qu'il leur met devant les yeux, faicte par Hernando Cortès, & Francisco Pizarre, qu'il nomme tous les deux par ces mots,

L'honra de la militia Espagnola.	*L'honneur de la milice Espagnole.*

Raconte le beau combat qu'ils ont rendu en Italie soubs ce vaillant Marquis de Pescayre, & Anthoyne de Leve, & Monsieur de Bourbon, en la prise de Rome. Les sieges de Naples & de Florence, soubs Filebert le Prince d'Orange. Le levement du siege de Vienne, & la chasse & fuite de Sultan Soliman. La conqueste de la Goulette, de Thunis & de Cleves. Les voyages de la Provence, d'Alger, & de Landrecy, où il ne fit trop bien ses affaires. La guerre d'Allemaigne, qui fut belle celle-là, où l'Empereur acquist grande gloire. Les guerres de Piedmont, de Parme & de Sienne. Il ne gaigna rien aux deux premieres, tesmoings la battaille de Cérizolles, & la conqueste de Piedmont, comme j'en parle ailleurs. Sienne fut gaignée;

mais elle leur cousta bon. Puis le siege de Mets, qui leur fut très-malheureux. N'oublie le voyage de Monsieur de Guyse, & la rompure de son desseing. Et puis vint finir sur les deux battailles de Sainct-Quentin & Gravellines, qui contraindrent le Roy Henry (n'en pouvant plus) à demander la paix. Il s'en faut les prises de Calais, de Guysnes, de Theonville, & le camp d'Amiens, où le Roy, estant en personne, présenta cent fois la battaille au Roy d'Espaigne, mais point de nouvelles. Enfin, il en conta prou, sans s'oublier aussi, & se disant, estant Lieutenant plusieurs fois de l'Empereur Charles, estre vray tesmoing de leur valeur. Ceste vanterie, pour luy & pour ses soldats, est excusable : autrement, le vent Espaignol n'auroit point de lieu. Ainsi, en ceste harangue, il imita quasi son oncle le conquesteur de Navarre, que je viens de dire, qu'aucuns ont voulu croire avoir esté son pere : mais cela est faux ; car son pere fut Dom Garcie de Tolède, qui mourut aux Gerbes contre les Mores, en la fleur de son asge, y ayant esté envoyé avec Dom Pedro de Navarre, Lieutenant du Roy Ferdinand en l'armée qu'il y envoya en M. D. X.

Un soldat Espaignol, ayant appellé un Seigneur Italien en combat, l'Italien luy fit responſe, que, d'autant qu'il n'estoit son pareil de lignage, il luy envoyeroit son va-

let pour le combattre. Le soldat luy repliqua :

Yo lo otorgo ; porque, por muy ruyn que sea, sera mejor que vos.

Je le veux bien ; parce que, quelque méprisable qu'il soit, il vaudra beaucoup mieux que vous.

Il s'en dict de mesme d'un Gentil Homme François, qui refusa ainsi le combat à un qui n'estoit de si bonne Maison que luy, qu'il luy envoyeroit un de ses valets. L'autre respondit : *Je l'en aymerois mieux ; car il ne m'en sçauroit envoyer pas un des siens, qui ne soit plus homme-de-bien & de valeur que luy : & par ainsi, en combattant le valet, j'acquerray plus d'honneur, qu'à combattre le maistre.*

Un Seigneur de Castille fit bien mieux. D'autant qu'en Castille pour faire camp, il faut que les deux parties soient esgalles en lignage ; & parce que sa partie estoit fort inferieure à luy, il dist :

Dezid a tal, que me hago de tanruyn linage come el, y que se salga a matar comigo a tal parte.

Dites à un tel, que je me fais d'aussi basse extraction que lui, & qu'il vienne ici se battre contre moi.

Il y en a force Grands qui ont faict de tels traicts, qui se sont desmis pour une heure de leurs Dignitez, Charges, Grades, & Ordres, pour combattre leurs inférieurs, à

quoy ils ont plus d'honneur, que de s'ayder de telles cuyrasses poltronnes. J'en ay faict un beau Discours ailleurs (1).

Les Portugais avoient de coustume de célébrer tous les ans la grande feste du jour que fut donnée la battaille d'Aliuvarota. Par cas, un Cordellier ce jour estant venu baiser les mains du Roy, qui en célébroit la feste, il dist au Cordellier :

Que os paresce de nuestra fiesta ? Celebran se en Castilla tales fiestas por semejantes vencimientos ?

Que vous semble de notre fête ? En célébre-t-on de telles en Castille pour de semblables victoires !

Le Cordellier respondit :

No se hazen ; porque son tantas las victorias nuestras, que cada dia seria fiesta, y moririan los officiales de hambre.

On n'en fait point : parce que nous avons tant de victoires, que chaque jour seroit fêté, & que les artisans mourroient de faim.

Voilà une Rodomontade d'un Moyne aussi belle que soldat ou homme de guerre eust sceu dire.

A cela, au bout de quelque temps, un Cordellier Portugais la rendit bonne, fust au mesme Cordellier, ou à un autre qui fust qui

---

(1) *Dans le* Discours des Duels, *Tome XII.*

en parlast; car en preschant un tel jour de l'an que celluy-là que ceste battaille fut donnée, il dist en ces mesmes mots à son Sermon, en représentant la battaille, (comme tels Prescheurs font souvent quand s'extravaguent de leur thême:)

Nos otros Christianos estavamos de un cabo del ryo, y los Castillianos de la otra parte.	*Nous autres Chrétiens, nous étions d'un côté de la riviere, & les Castillans de l'autre.*

Quelle attacque Fratresque !

De tous temps, les Portugais & les Castillans ne se sont guieres aymez, comme je le conneus une fois, moy estant à Lisbonne, & entré dans la boutiqûe d'un Marchand de soye, pour y achepter quelque estoffe : & d'autant que je parlois bon Castillan, je demande à une jeune fille qui gardoit la boutique, où estoit le maistre ? Elle l'appella soudain, & dist, me prenant pour Castillan :

A qui sta un Castillano que te pide.	*Voilà un Castillan qui vous demande.*

Luy, se courrouçant contre elle, luy dist, après m'avoir conneu pour François,

Vellaca, mal-criada, à un hombre honrado come este, no has verguença de llamarle Castillano?	*Coquine, & mal-apprise, n'avez-vous point de honte d'appeller Castillan un homme, d'honneur*

comme celuy-cy ?

A ceste heure, depuis que le Roy d'Espaigne a mis le Royaume de Portugal entre ses mains, ils sont grands confédérez & amis; mais c'est par force.

Le combat qui fut au Royaume de Naples entre douze Gentils-Hommes François, & douze Cavalliers Espaignols, demeura fort doubteux sur la victoire. Après qu'il fut finy, le grand Capitaine, après qu'il eut envoyé les siens pour bien choisis, demanda à celuy qui en avoit porté les nouvelles comment estoit allé l'affaire ? L'autre, parlant ambiguëment, ne luy respondit que,

Segnor, los nuestros vinieron a nos por buenos.	*Seigneur, les nôtres vinrent à nous comme bons soldats.*

Le grand Capitaine respondit :

Por mejores os avia yo embiado.	*Je vous avois envoyés pour meilleurs.*

Comme voulant dire qu'il les avoit envoyés pour très-bons & très-bien choisis, & pour faire mieux qu'ils ne firent. Par-là on peut connoistre que les nostres n'y furent pas tous desconfits, comme aucuns anciens Estrangers Historiographes en ont parlé. Mais il leur faut pardonner, pour vouloir mal à nostre nation. Mais qui lira le *Roman de Monsieur de Bayard*, trouvera bien que nos François y firent mieux que les Espaignols, encore que les-dicts Espaignols s'adviserent

de donner aux chevaux du commencement, tenant la maxime:

Muerto el cavallo, perdido l'hombre d'armas.	*Le cheval mort, le cavalier est perdu.*

Monsieur de Bayard acquist là une très-grande gloire.

Lorsque les François perdirent le Royaume de Naples, & Monsieur d'Aubigny leur Général avec eux, le grand Capitan leur fit tous les honnestes traictements & conditions qu'il fut possible, & leur donna toutes choses nécessaires, & chevaux pour les emmener. Monsieur d'Aubigny, voulant braver, encore qu'il fust vaincu, pria le grand Capitan, qu'il les accommodast au moins de bons & forts chevaux pour retourner. Le grand Capitan, interprétant le mot *retourner*, pour revenir à la guerre, & retourner au Pays pour la faire & renouveller, luy respondit:

Torna en buen hora, quando quisierdes; que siempre hallareys en my la misma liberalidad que hasta aqui.	*Revenez à la bonne heure, quand il vous plaira; vous trouverez toujours en moi la même libéralité que j'exerce maintenant envers vous.*

Bonne & belle responce, certes, d'un tel Capitaine, & si courtois, & picquant doucement.

Durant le siege de Perpignan, non pas de ce dernier, il y eut le Marquis de Cenette, qui demanda un coup de lance : & voyant que de-là à peu deux cavalliers sortirent, ainsi que le dict Marquis se retiroit; & luy, les voyant, voulut à eux retourner, dont il y eut son Escuyer qui lui dist :

No buelva V. S. que yo yre, y deribare uno de aquellos, y V. S. llegara a cortale la cabeça. Respondio el Marques, antes yo quiero yr, y deribar le he yo, y llegareys vos despues, y bezar le heys en el rabo.	*N'y retournez pas. J'yrai : j'en mettrai un à bas; & vous viendrez lui couper la tête. Le Marquis répondit : Je veux plutôt y aller, & le renverser; & vous yrez vous après, pour lui baiser le cul.*

Il fut bien employé de faire ceste responce à ce brave.

En quoy j'en ay veu en ma vie de tels braves fats que celuy-là, qui veulent faire ainsi des vaillants, & disent : *Monsieur, n'allez pas là ; il y fait dangereux : laissez-m'y aller, & ne bougez d'icy.*

Et Dieu sçait, quelque bonne mine qu'ils fassent, & parolles qu'ils disent, ils se conchient. Il leur faudroit dire ce que dit le grand Capitan à un autre qui luy tenoit mesme propos :

Si no tengo miedo, *Si je n'ai point de*

porque quereys me la meter ?	*peur, pourquoi cherchez-vous à m'en donner ?*

Et comme dist un grand Capitaine des nostres à un galland, que je sçay : *Pourquoi me voulez-vous faire poltron, moy qui ne le suis poinct ?*

Un Capitaine Espaignol, combattant en estaquade contre un autre, & luy ayant coupé un bras & un jarret, dont il tomba par terre, luy dist : *Rend toy ; autrement, je te couperay la teste.* L'autre luy respondit :

Hazed lo que quizieredes ; que aun que me falta el braço para pelear, sobra me el coraçon para morir :	*Fai ce que tu voudras ; car si je n'ai plus de bras pour me défendre, j'ai encore un cœur pour savoir mourir :*

disant souvent ce mot,

Muera la vida, y la fama siempre viva.	*La vie meurt, mais la renommée vit toujours.*

Un soldat Espaignol ayant, en un deffy, mis son ennemy à un tel poinct, & blessé, qu'il n'en pouvoit plus ; si bien qu'en lieu de luy demander la vie, il luy demanda la mort, & le pria de la luy donner. L'autre ne le voulut ; mais l'estropia très-bien de bras & de jambes ; pour deux raisons, dist-il :

L'una, porque mas	*L'une, parce que tu*

penes a bivir; y l'otra, porque puedas dar razon de quien te hirio y te do tales cuchilladas.	*autras plus de peine en vivant; & l'autre, afin que tu puisses dire qui t'a blessé, & d'où te viennent ces blessures.*

Comme de vray, ce fut à ce pauvre diable un grand creve-cœur de se voir ainsi vivre estropié de son ennemy, & n'en pouvoir tirer raison. La mort fust esté cent fois plus souhaitable.

Un autre, voyant braver un gallant de parolles & Rodomontades, il ne luy dist seulement que,

Calla cabeça de sobervia, que ella basta à te hazer morir.	*Modere ton grand orgueil: il suffit seul pour te faire périr.*

Un Capitaine Espaignol, tournant des guerres d'Italie, & en racontant merveilles de ses vaillances en une table, il y eut un certain valet qui, servant, luy respondit froidement en ostant le bonnet:

Supplico a V. M. me de licentia para que lo crea.	*Je vous prie, Monsieur, de me donner la liberté de le croire.*

Un soldat Espaignol, estant tourné en sa patrie, & se vantant en bonne compaignie, qu'il avoit veu tout le monde, il y en eut un, qui relevant ce mot, luy dit:

Puede ser que V. M.	*Il se peut faire, Mon-*

avia estado en la Cosmografia.	*sieur, que vous avez été en Cosmographie.*

L'autre luy respondit, fust à escient, ou pensant que ce fust quelque grande Région, ou Cité :

Segnor, llegamos a vista della; pero dexamos la a man derecha, porque y vamos de priessa.	*Monsieur, nous en étions à vue ; mais nous la laissâmes à main droite, parce que nous étions fort pressez.*

Quel gallant! Possible se mocquoit-il d'eux, aussi-bien qu'eux de luy, ou bien qu'il fut-là descouvert.

J'aymerois autant le conte d'un certain Italien, qui, un jour voyant le Roy François discourir à sa table de la grandeur & beauté de sa Ville de Milan, ainsi qu'un chascun en disoit sa rastellée, l'Italien, se produisant, dist que *certes c'estoit une très-belle Ville; mais que le port n'en valloit rien, & qu'il n'y avoit gallere ny navire qui ne courust grand-fortune de se perdre à l'entrant, si l'on n'y advisoit bien.* Le Roy, avec toute l'assemblée, se mit aussi-tost à rire, & à luy dire, qu'il avoit très-bien veu & reconneu la Place & le port, à ce qu'il disoit; & qu'il s'advancast un peu, pour en parler encore mieux. Par-quoy luy s'avançant, il ne dist autre chose, si-non en faisant sa révérence bien bas :

Basto, Sire, qu'io ho parlato.	*Il suffit, Sire, que j'aye parlé à Votre Majesté.*

Le Roy luy demanda ce qu'il vouloit dire par-là? Luy respondit, que, puisqu'un chascun parloit, il vouloit parler aussi, & que s'il eust dit quelque chose de bon & de vray, il ne l'eust escouté, & n'eust faict cas de luy : & pour ce, s'estoit advisé à trouver ceste bourle, pour estre mieux receu à parler à Sa Majesté, & estre entendu d'elle; sçachant bien que la mer n'estoit pas plus près de Milan que Genes.

Un pareil traict fit un que j'ay conneu Capitaine de Galleres, nommé Monsieur de Beaulieu, fort mon grand amy, qui avoit esté Lieutenant d'une des Galleres de feu Monsieur le Grand-Prieur de France de la Maison de Lorraine, qu'il aymoit par-dessus tous ses Capitaines & serviteurs; car c'estoit le meilleur compaignon, & qui disoit le mot de la meilleure grace, qu'homme de France. Ceux de Marseille, ayant un jour une affaire à la Cour de grande importance, ils envoyerent par deux fois deux Consuls des mieux choisis, & des plus sages, qui n'y peurent rien faire, & s'en retournerent comme ils estoient venus. Sur-quoy ils s'adviserent de prier le-dict Monsieur de Beaulieu d'aller à la Cour, & prendre la charge de ceste affaire; ce qu'il entreprend fort libre-

ment : car il eſtoit prompt & très-officieux. Après qu'il eut faict ſon harangue à la Reyne-Mere, qui gouvernoit tout pour lors, elle luy diſt, en riant bien fort : *Et quoy ! Beaulieu, ceux de Marſeille n'avoient-ils point en leur Ville un plus ſage perſonnage que vous, pour envoyer en ambaſſade ?* Il luy reſpondit : *Ouy, vrayment, Madame. Mais quand ils ont veu que les deux qu'ils vous ont envoyés, n'ont rien peu faire, ils ſe ſont adviſez d'y envoyer un fou, ſi qu'il feroit mieux qu'un plus ſage ; & pour ce, ils m'ont dellégué. Que ſi vous me faictes ce bien, Madame, de m'octroyer ma requeſte, vous me mettrez en réputation ; & de fou qu'on me tient, je ſeray deſormais eſtimé très-ſage.* La Reyne, qui aymoit les bons mots, & à rire, luy accorda ſa requeſte, & le fit deſpeſcher : & puis s'en retourna joyeux, & fort glorieux, & bien eſtimé des Marſeillois, qui luy firent un beau préſent de mille eſcus pour ſa peine, qu'il ne céla point à la Reyne, qui en fut bien-ayſe. J'eſtois lors à la Cour, qui en vis tout le paſſetemps ; car le dit Beaulieu eſtoit mon intime amy.

Eſtant demandé un jour à un brave, combien d'hommes il pourroit bien combattre, & en ſortir à ſon honneur ? Il reſpondit :

Si es hombre de bien, uno ; y de vel-

Un ſeul, s'il eſt homme d'honneur. Si ce

lacos, la calle llena. *sont de lâches, la ruë pleine.*

Comme voulant dire qu'il en tueroit tant que les ruës en seroient pleines, & en pueroient. Ceste responce certes est belle, & de considération; car il n'y a rien si aysé, que de battre des gens de peu.

Si nous voulons croire à un conte d'un Capitaine que j'ay conneu, vray enfant de la Mathe, s'il en fut onc, qu'on appelloit le Capitaine Freville, brave & vaillant, un grand jeune homme de l'asge de vingt-cinq ans, de belle & haute taille, & bonne façon, & qui parloit aussi bon Allemand comme sa langue Françoise, pour avoir demeuré au Pays six ou sept ans. Ce Capitaine estoit fort mon amy, & m'avoit suivi au siege de la Rochelle, & à la Cour quelquefois. Le Roy Henry, à son retour de Poullogne, estant à Lyon, ce Capitaine estoit bien souvent avec moy, dont il me fut dict de bon lieu, que je l'advertisse, qu'il ne se pourmenast plus tant, & qu'il pourroit estre en peine de la Justice; ce que je ne failly de luy dire, & de l'en advertir. Mais il me respondit froidement: *Monsieur, je vous en remercie; mais ne vous en mettez point en peine pour moy de cela; car cela n'est rien. Ce n'est que quelque petite batterie dont on m'accuse; mais la Justice ne me sçauroit rien que faire.* Je voulus sçavoir au vray que c'estoit. Il me dist:

Monsieur, c'est rien cela : mais puisque le voulez sçavoir, c'estoit un maraut, Marchand de Paris, qui m'avoit fait un desplaisir. Je le fis guetter, & sceus comment il s'en alloit à Orléans un jour, avec quatre ou cinq autres Marchands de ses compaignons. Je monte à cheval. Je les suis tant que je puis. Je les trouve qu'ils disnoient à Longemeau. Je mis pied à terre, & donne mon cheval à mon homme pour le tenir. Je monte en-haut avecques mon pistollet bien bandé, & le chien abbattu. Je trouve mon homme au bout de la table. Soudain, je vins à luy, & luy dis : Confesse-toy, Marchand de Paris, tu es mort. *Je luy présente le pistollet le quel faut ; & soudain mis la main à l'espée. Je luy donne à travers le corps, & tombe roide mort par terre. Je vis ses compaignons, qui font semblant de faire des mauvais. Je donne à l'un si grand estramasson sur la teste, que je la luy fends à demy ; si bien que, tout estourdy, il tombe dans le feu, qui l'acheva de mourir. Au tiers je donne une grande estoquade, dont il tombe soubs la table, pour amasser les miettes qui y estoient : mais il n'en amassa guieres ; car il mourut. Le quatriesme se mit à fuir, & gaigner les degrés : mais je luy donne un si grand coup de pied parmy le cul, qu'il descendit plus viste*

viste qu'il ne voulut ; car il se rompit le col. Moy, j'essuye bien gentiment mon espée à la nappe, & bois un coup : laisse mes gens-là morts. Je redescens, & passe sur le corps de l'autre au degré : & tout froidement, remonte sur mon cheval, sans que personne de l'hostellerie s'esmeut, ny bougeast autrement ; & me sauve. Et tout cela, mon espée & moy, l'avons faict en un tournemain. Après luy m'avoir faict ce conte, ne pouvant m'engarder de rire, je lui dis : *Comment! Appellez-vous cela rien? Ah! ParDieu! vous estes mal, si ne prenez garde à vous. Sortez-vous-en de ceste Ville :* dont il me crut ; & l'accommoday d'un bon cheval & d'argent, & se sauva : si-bien que s'il eust esté pris, ou bien eust tardé une heure à partir, il estoit perdu. Encore veux-je bien jurer qu'à grand'peine voulut-il partir, sans que l'en pressasse. Voylà comment ce jeune homme rendit bien malades les quatre personnes, & comment la fortune luy fut bonne. Hé! quel tueur!

Il arriva un pareil traict à Milan lors qu'Anthoyne de Leyne (1) en estoit Gouverneur pour l'Empereur Charles, à un Conte (2) de cest Estat, qu'on appelloit le Conte Clau-

(1) Antoine de Leve.
(2) Comte, *& ainsi par-tout.*

dio seulement, & non autrement. Par cas un jour estant allé à la chasse, & son oyseau ayant vollé une perdrix, quand il fut à la remise, qui estoit un lieu fort esgaré, & peu battu, il trouva quatre soldats, qui s'estoient deffiés, & avoient choisy pour leur camp & estaquade ; un parc de brebis & moutons, dont usent les pastres en-là, pour y tirer & resserrer leur bestial, afin d'ensumer mieux leurs terres. Quel camp clos, voyez, je vous prie, que ces braves gens-là avoient choisi! Le Conte Claudio, les voyant tous quatre en chemise, & prests à se battre deux contre deux, les pria de ne se battre point pour l'amour de luy, & de s'accorder. Eux luy dirent, qu'ils n'en fairoient rien ; mais que s'il en vouloit avoir le plaisir, & en estre le juge, qu'il vist faire seulement. Le Conte Claudio dit, qu'il n'en fairoit rien, & qu'il ne luy seroit reproché, qu'en sa présence, ils se coupassent ainsi-la gorge ; & là-dessus, met pied à terre, & l'espée au poing pour les empescher de se battre. Eux aussi-tost, comme desespérez, vont concerter ensemble, & s'escrier : *Tuons-le, puisqu'il nous veut rompre nostre entreprise ; & amprès nous la reprendrons, & nous nous battrons : & verrons à qui le camp demeurera* ; & de faict le chargent à outrance. Mais luy, qui estoit pour ce temps-là un des vaillants de l'Estat de Milan, se garde si-bien d'eux,

& les charge si bien tous quatre, que trois demeurerent morts estendus sur la place; & le quatriesme, blessé à la mort, luy demanda la vie; laquelle il luy accorda, & puis s'en alla. Et despuis, ce soldat en fit le rapport & le conte, que j'ay ouy faire à Milan d'autres fois.

Voilà des bonnes fortunes de Mars, qu'il employe à ceux qu'il luy plaist. Faut bien noter en cecy, que, quand des gens-de-bien ont bien envie de se battre, ou qu'ils sont une fois aux mains, il n'y a rien qui leur fasche plus, quand quelques-uns surviennent qui les veullent séparer; & bien souvent a-t on veu arriver de mesme que je viens de raconter, que les deux ennemis, ou quatre ou plus grand'troupe, s'accordent à charger Messieurs les sépareurs. J'en ay veu deux tels traits en ma vie. N'estant rien si fascheux au monde à un vaillant & brave homme, que de luy rompre son dessein d'armes.

Au siege de la Fere derniérement, ayant esté pris deux soldats à un escarmouche, dont l'un estoit François, & l'autre Espaignol, & menez devant le Roy, il dist au François, que sa sentence de mort estoit donnée par son bandon, pour les François révoltez contre luy; mais qu'il luy pardonneroit, & luy donneroit la vie, s'il luy disoit la vérité. L'autre l'ayant promis, le Roy luy demanda com-

bien ils pouvoient avoir encore de vivres léans? Le François luy respondit qu'il y en avoit encore pour un mois. Et ayant demandé à l'Espaignol de mesme, combien il y en avoit, l'Espaignol respondit, qu'il y en avoit encore pour deux mois, ou trois. Alors le Roy s'adressant au François, luy dist : *Vous serez pendu ; car vous m'avez menty.* L'Espaignol, advisé, prompt & courtois à sauver la vie de son compaignon, dist au Roy :

Sacra Majestad, non miente : porque no as mas para los Francesses, que son grandes comedores ; mas bastan tanto para las Espagnoles, que viven y se contentan da poco.	*Sacrée Majesté, il ne ment point : car il n'y en a pas davantage pour les François, qui sont de grands mangeurs ; mais ils dureront autant aux Espagnols, qui vivent & se contentent de peu.*

Aussi manderent-ils au Cardinal d'Austriche, qu'il leur envoyast seulement du sel, car ils se salleroient & se mangeroient les uns les autres, avant que se rendre. La Rodomontade ne fut-là bonne ; car ils furent bien-ayses de se rendre à une honneste composition, que le Roy très-généreux leur octroya & tint très-bien.

Certainement, de croire que les Espaignols soient plus sobres que les François, il le

faut : à quoy deux soldats, se rencontrant une fois en Italie dans une hostellerie, l'hoste leur servit un plat de raisins, ce que le François n'approuva point, & n'en voulut manger ; ce que l'Espaignol remonstra à l'hoste, disant :

Que los Franceses no eran acostumbrados hazer sus edificios sobre cosas redondas.	*Que les François n'étoient point accoutumez à bâtir sur des choses rondes.*

L'Espaignol, quant à luy, il mange de tout ce qu'on luy donne, & se contente de peu quand il y va de son coust & de sa bourse. Que si vous le surprenez sur son ordinaire, il en est quitte, en vous en présentant & priant d'en manger, à vous dire :

Segnor, come desto pedaço de tocino; que juro à Dios no hay pernyx que lo valga.	*Monsieur, mangez de ce morceau de lard; je vous jure, qu'il n'y a point de perdrix qui le vaille.*

Quand ils sont à la table & aux despens d'autruy, ils mangent aussi bien que les François. Aussi se mocquent-ils d'eux, qu'ils mettent tout à la mangeaille & vont tous nuds ; & eux,

van vestidos y ataviados come Reyes.	*sont habillés & ornez comme des Rois.*

Comme de vray, il n'est pas possible de voir chose si brave, comme j'ay veu d'autres fois les vieux soldats des Terzes de

Naples, de Sicile, de Lombardie, de Sardaigne, voire de la Goulette, quand ils la tenoient.

Pour retourner encore à leur sobriété, & comme ils endurent la faim, je m'en vais faire ce conte & puis plus. A la révolte de la Ville de Sienne, & qu'elle fut surprise & gaignée par nostre Roy Henry II, il y eut trois soldats Espaignols, qui, ne perdant cœur, gaignerent une tour de la porte Romaine, & se résolurent-là de vendre leur mort au plus haut prix qu'ils pourroient. Comme de faict, ils firent si bien, que Monsieur de Termes, le principal chef François de l'entreprise, vint luy-mesme parler à eux, qu'ils se rendissent, & qu'il leur fairoit bonne guerre, & honneste composition; & qu'ils advisassent bien qu'il y avoit quatre ou cinq jours desjà qu'ils n'avoient rien mangé, & qu'ils s'en alloient aux vespres ou vigiles de la mort, n'ayant nulle provision pour vivre, & qu'ils fairoient bien de se rendre, & prendre le party du Roy, & laisser celuy de l'Empereur : autrement il les fairoit brûsler léans, ou mourir de faim. Par une petite fenestre de la tour; un respondit pour tous de ceste maniere :

Çavalleros, quales quiere que fuere, todos come estamos bezamos vuestras manos

Cavaliers, qui que vous soyez, nous vous baisons les mains tout tant que nous som-

muchas vezes, por el buen partido, y volontad, que de nos librar de muerte nos haveys monſtrado. Y quanto a nos rendir, y ſervir al Rey de Francia, el es tan bueno, que no le faltarà quien le ſierva; y nos-otros tan leales a nueſtro, que ningun temor de muerte nos hara variar; y no eſpanta el fuego, ny otra muerte qualquiere que ſia. En que toca a ſu intanto, y que dezis que no tenemos de comer ſabed que acca tenemos abundantia de ladrillos, y ſempre que a los Eſpagnolles falta la proviſion, con eſtos bien molidos nos ſuſtentamos.

mes, & vous remércions beaucoup pour le bon parti que vous nous offrez, & la bonne volonté que vous nous témoignez de nous vouloir délivrer de la mort. Quant à nous rendre, & à ſervir le Roi de France, il eſt ſi bon, qu'il ne manquera point de ſerviteurs: pour nous, nous ſommes ſi fideles au nôtre, qu'aucune crainte de la mort ne nous fera changer; & le feu, ni aucun autre genre de mort que ce ſoit, ne nous épouvante point. Quant à ce qui regarde votre réſolution, & ce que vous dites que nous n'avons point de vivres, ſçachez que nous avons ici beaucoup de tuiles, & que, quand la pro-

vision nous manque, nous savons nous nourrir de tuiles bien broyées.

Monsieur de Termes loua fort leur dire & valeur. Toutes-fois, leur ayant encores remonstré leur mal, ils y songerent, & se rendirent; & il les prist à mercy, & les renvoya sains & sauves. Il ne faut point douter pourtant, qu'ils ne mangerent à l'extrémité de ces tuylles broyées, ayant demeuré-là tant de temps, & si longuement, tant ils sont patients de la faim, entre autres vertus millitaires: & ne faut point aussi doubter, qu'ils n'eussent volonté de se rendre; car ils n'en pouvoient plus : mais il falloit avant, qu'ils fissent ceste Rodomontade, & bravassent, tant ils sont coustumiers de braver, aussi-bien en leur prospere qu'en leur adverse fortune; & telle est la vertu de tels généreux.

En ceste guerre, & la battaille de Sienne, faite entre le Seigneur Estrosse & le Marquis de Marignan, les Espaignols donnerent réputation à Astolphe Baglion d'y avoir très-bien fait; si bien disoient-ils,

que tan grande estrago en lo ennemigo hazia, que no hombre topava con su espada cortadora, que a la dulçura de sus	*qu'il faisoit un si grand carnage des ennemis, qu'il n'en touchoit aucun avec son épée tranchante, qu'ils ne laissassent*

hilos no dexassen la vida en sus manos.

leur vie entre ses mains par la délicatesse de son tranchant.

Ils louerent bien autant là-mesme

un Capitan Leon, & un Espinosa, de los quales era tanto el estrago, que en los enemigos hazian, que otra cosa no hollavan entre sus pies, sino hombres muertos de una y otra parte.

un Capitaine nommé Léon, & un autre nommé Espinosa, qui faisoient un si grand carnage parmi les ennemis, que leurs pieds ne fouloient autre chose que des hommes morts de part & d'autre.

Un soldat Espaignol du Prince de Parme, durant ces guerres, ayant esté pris des nostres, & interrogé par un Capitaine des nostres aussi, s'il n'y avoit point parmy leurs Bandes quelque brave Capitaine & parmy eux, qui sceust & voulust tirer quelque coup de pique pour gentillesse contre luy? L'autre luy respondit :

Si ay, juro à Dios, muchos; y mas que no ay pelos en sus barbas.

Ouy, par-Dieu, il y en a; & plus que vous n'avez de poils en votre barbe.

Un autre, pris vers la frontiere de Picardie, & mené au Roy tournant de la Franche-Comté, après la prise de Cambray, il demanda ce qu'on disoit de luy parmy son armée? Il respondit :

No otra cosa, sino que por treinta mil ducados que haveys ganado en la Franche Conté, haveys perdido Cambray.

Rien autre chose, sinon que, pour trente mille ducats, que vous avez gagné en Franche-Comté, vous avez perdu Cambray.

Celuy-là pouvoit dire vray. Car si le Roy ne se fust amusé à la Franche-Comté à y faire la patrouille, il n'eust pas perdu Cambray; car sa présence seule eust estonné l'ennemy. Bien est-il vray qu'on pourra là-dessus objecter les prises de Calais & Guines, à sa barbe. Cela est vray : mais il faut avoir ouy les raisons du Roy, qu'on dit qu'il n'a esté bien servy, & qu'il ne vouloit desmordre une Place, la Fere, qu'il avoit eue à la fin par sa brave résolution; & si eust faict l'un & l'autre, s'il fust esté cru, & bien servy.

Quand le Prince de Parme vint pour desassiéger Paris, par le commandement de son Roy, qu'il luy avoit donné exprès, usant de ces propres mots : *Ne faillez d'aller secourir ma Ville de Paris*, comme la tenant desjà sienne : il assiégea Lagny, pour faire à nostre Roy desmordre Paris, & l'attirer à la battaille; ce que le Roy desiroit fort, & l'autre ne faisoit que le semblant : là-où il y eut eu une grand faute de laisser une telle Ville de conséquence, pour secourir une bicoque, & quitter un beau champ qu'il

avoit à luy desjà, pour en aller chercher un autre bien loing pour combattre. Ce Prince de Parme donc, ayant sceu que le Roy disoit, qu'il entreprenoit trop, de vouloir prendre une Ville à sa barbe, & donner une battaille, comme il se vantoit, il fit ceste responce à quelque prisonnier François : *Dictes-luy que je la luy prendray,*

Aun que fuesse puesta en cima de su mousťacha.	*Encore qu'elle fût placée sur la pointe de sa moustache.*

Le Roy luy fit rendre responce, qu'il luy opposeroit tant de montaignes de fer, qu'il l'en empescheroit bien.

Le Prince repliqua :

Pluguisse à Dios que fuessen d'oro, que ne seriamos mas ricos.	*Plût-à-Dieu qu'elles fussent d'or, nous n'en serions que plus riches.*

Inférant par-là, qu'après avoir porté par terre toutes ces montaignes de fer, qui estoient ses gens armez, & les avoir deffaicts, pour une tant riche despouille, ils viendroient tous riches & opulents.

Le dire ne trompa point le-dict Prince : car il prist la Ville, sans donner battaille, & si leva le siege de Paris, comme il vouloit; ce qui luy fut un très-grand honneur, & tout pareil encore à celuy qu'il receut à Rouën; car le Roy, sçachant qu'il le venoit dessiéger, luy manda qu'il le viendroit à

ce coup pour le plus grand Capitaine du monde, s'il luy faisoit lever le siege, sans donner à ceste fois battaille. Le Prince luy manda seulement : *Dictes-luy donc qu'il me commence tenir pour tel; car je leveray le siege, & si ne donneray point de battaille.* J'eusse bien mis ces paroles en Espaignol; mais elles sont communes. Il fit encore ceste fois-là ce qu'il voulut, ainsi que j'espere le dire au Discours que je feray de luy (1).

Voilà deux fortunes & deux gloires incomparables. Ceux qui veulent gloser sur la parole du dict Prince, disent qu'il entendoit par sa moustache, celle qu'il portoit si grande, & si pendante de ses cheveux, dont plusieurs de son Royaume l'ont imité en cela; mais despuis il l'a faicte couper; car s'il eust entendu les moustaches de la barbe, il eust usé de ce mot propre Espaignol, qui dit las bigotas de sus barbas. *les moustaches de sa barbe.*

En ces deux belles & mémorables actions, les Espaignols s'attribuent la gloire, comme en toutes autres où ils se trouvent ès armées Royalles, que leur valeur, leur discipline militaire, & leur ordre de guerre, triomphent par-dessus toutes les autres. Et pour de grands miracles de cela, je leur ay veu al-

(1) *On n'a point ce Discours.*

léguer force exemples, & en autres celuy de Hernan Cortès:

digno (dizen ello por cierto) de poner lo entre los de la fama; el qual, con menos de mil Infantes Espagnoles, nueves y ochente Cavallos, prendio dentro de su Ciudad al gran Rey Monteçuma, y al fin con sola la buena orden sujeto el Imperio Mexicano. Y, en nuestros Dias, Hernan Alvarès de Toledo, aquel gran Capitan y Ducque de Alva, con solos mil Harquebuzeros, y quinientos. Musqueteros, y la buena disciplina y orden de guerra, rompio y degollo en Friza, à la ribera del Rio Amazio, doze mil hombres, con que el Conde Ludovico Nazao avia entrado en aquella Provincia.

digne, certainement, comme ils le disent, d'être mis entre les Capitaines les plus renommez; lequel, avec moins de mille Fantassins Espagnols, & 89 Cavalliers, prit dans sa Ville le grand Roi Montezuma; & enfin, avec le seul bon ordre, se soumit tout l'Empire du Mexique. Et en nos jours, Ferdinand Alvarès de Tolede, ce grand Capitaine & Duc d'Albe, seulement avec mille Arquebuziers, & cinq cents Mousquetaires, & la bonne discipline & ordre de guerre, rompit & passa au fil de l'épée, en Frise, sur le bord de la riviere de l'Ems, douze mille hommes, avec

lesquels le Comte Ludovic de Nassau étoit entré dans cette Province.

Les Espaignols, à ce dernier combat, en content beaucoup; car le Duc d'Albe avoit bien plus de gens que dict le conte; mais l'autre en avoit deux fois plus que luy; & surtout, huict ou neuf cents François, très-braves soldats, qui combattirent bien. J'estois lors à la Cour, quand ces nouvelles vindrent au Roy, qui trouva ceste deffaicte très-belle & mémorable, & mesme de si peu de gens contre si grand nombre.

Certainement, il faut louër leur discipline & bel ordre; en cela ressemblans aux anciens braves Romains, qui, par discipline de guerre, & non par grand nombre de gens, ont conquis tout le monde. Mais qui est cause de ce bel ordre & discipline? Si-non le beau entretenement que le Roy d'Espaigne donne à ses gens de guerre, & les belles soldes & payes, qui ne leur manquent jamais, bien qu'ils les attendent, mais pourtant ne les perdent, comme nos soldats François font. Car là où l'argent trotte, l'ordre s'y establit; & où il manque, il n'y a plus que confusion: & ay ouy dire à de grands Capitaines, que nul Grand aujourd'huy, quel qu'il soit, ne peut entretenir une armée bien pollicée, disciplinée, & bien ordonnée long-temps,

qu'un Roy d'Espaigne ainsi qu'il a tousjours faict despuis que l'Empereur son pere luy laissa tous ses Estats. Aussi est-il si grand & puissant en Terres & moyens, que jamais les Romains n'en approcherent. En cas qu'il ne soit vray, considérons un peu les grands tiltres qu'il porte sur le front, que je vais mettre icy par curiosité.

Don PHILLIPPE, por la gracia de Dios, Rey de Castilla, de Leon, de Arragom, de las dos Sicilias, de Jerusalem, de Portugal, de Navarre, de Grenada, de Toledo, de Valencia, de Galizia, de Mallorca, de Sevilla, de Cordoua, de Zerdegna, de Corsega, de Murcia, de Jaen, de los Algaves, de Algezira, de Gibraltar, de las Islas de Canaria, de las Indias Orientales, Islas y Tierra firme del mar Occeano; Archiducque de Austria, Ducque de

Dom PHILIPPE, *par la grace de Dieu Roi de Castille, de Léon, d'Arragon, des deux Siciles, de Jérusalem, de Portugal, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Seville, de Cordoue, de Sardaigne, de Corsique, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algezire, de Gibraltar, des Isles de Canaries, des Indes Orientales, des Isles & Terre Ferme de l'Océan; Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Bra-*

Bourgogna, Brabante, y Milan; Conde de Absburg, de Flandes, y Tirol, y Barcelona; Segnor de Biscaya, de Genova, y de Molina.	*bant & de Milan; Comte de Apsburg, de Flandres, du Tirol, & de Barcelone; Seigneur de Biscaye, de Gênes, & de Molina.*

Voilà des tiltres qui font peur à les ouyr seulement nommer, & mesme ces deux des *Indes Orientalles* & *Occidentalles*. On pourra dire que celuy des Espaignes peut porter avec soy plusieurs petits Royaumes qu'on nomme par Villes ; mais pourtant, sont Royaume bons & grands, comme la Duché de Milan, qui porte son nom d'une Ville, & non du Pays; & quelle Duché est-ce ? & combien y a-t-il de Villes dessoubs? Le Royaume de Naples, quel Roynume est-ce ? De mesme sont tous les Royaumes de Ville qui sont en Espaigne. Baste, que c'est un grand Roy, & que j'ay ouy dire que les Romains ne furent jamais si grands terriens, ny opulents que luy. Cela est aysé à connoistre, qui en veut computer & mesurer les Terres de l'un & des autres.

Comme j'ay parlé cy-devant de la discipline militaire des Espaignols, certes elle est très-belle, bien pollicée, & gentiment observée : mais il faut confesser le vray, qu'ils sont fort fascheux & importuns en cela, d'estre fort subjets à se amutiner, quand leur

paye leur manque, & non pourtant guieres pour autre subjet ; car ils ne se veulent mettre à sédition que bien à propos, & avec raison. Il y a long-temps qu'ils en ont pris ceste coustume, l'ont continué soubs lè grand Marquis de Pescayre, soubs Monsieur de Bourbon, & soubs le Duc d'Albe. Ils n'y ont pas faict de grandes faures en cela; car ils les sçavoient avoir, & leur donner tant de pillages, qu'ils avoient beau moyen de patienter, & attendre leurs payes, qu'ils n'en vouloient perdre pourtant pas une seule : tesmoing le sac de Rome, qui les rendit saouls jusqu'à la gorge, & pourtant fallut que le Pape baillast de l'argent pour les payer.

Or, voicy la façon qu'ils ont à se amutiner, ainsi que j'ay ouy dire & conter à aucuns d'eux : ils commencent à se plaindre les uns les autres, puis sourdement font courre ces mots parmy eux,

Motin, motin.	*Mutinerie, sédition.*

Et puis tout haut commencent à crier :

A fuera, a fuera, los Gusmanes. A partano se, porque nos queremos amotinar.	*Dehors, dehors, les Gentils Hommes. Qu'ils se retirent ; parce que nous voulons nous révolter.*

Car s'il y a des Gentil-Hommes & des Gusmans, qu'ils appellent ainsi, parmy eux, (comme il y en a force,) ne les veulent

point revoir en leur compaignie : aussi eux ne le feroient pour tout le bien du monde; car ils seroient deshonnorez pour jamais : bien qu'il y en ait eu aucuns, ainsi que j'en ferois un beau discours ; mais il seroit icy trop long & superflu. Les Capitaines qui en sentent le vent, se retirent de bonne heure, tant pour ne courir fortune de la vie, que de l'honneur ; car ils penseroient estre deshonnorez à perpétuïté, & leur seroit reprochable, s'ils se trouvoient brouillés parmy leurs menées. S'estans joincts en bonne troupe, qui plus, qui moins, ils eslisent pour leur chef, le plus habile & le plus advisé qu'ils peuvent choisir parmy eux, & l'appellent *Elegido*, & nous autres disons *Esleu*. Ils le contraignent d'en prendre la charge : & ne faut pas qu'il la refuse; autrement ils le fairoient mourir, & passer par les armes. Cela faict, ils luy obéyssent comme à leur vray Chef & Capitaine ; se réservans pourtant quelque voix entre eux : puis taschent à surprendre quelques Villes, pour leur servir de retraictes. De-là ils font mille maux, volleries, & rançonnements.

Entre les plus signalez amutinements que j'aye ouy raconter parmy eux, ce fut celuy qu'ils firent en Sicile à Ferdinand de Gonzague, en estant Vice-Roy. La premiere source en vint de la Goulette, & pouvoient estre bien près de quatre mille. Mais Bernar-

din de Mandozze, Général des Galleres de Sicile, en prévoyant le danger, y remédia de bonne-heure; car s'ils se fussent ralliés avecques les Allarbes & les Mores, la Goulette, Thunis, & tout de par de-là, alloit très-mal pour l'Empereur. Par-quoy, soubs belles promesses & parolles qu'il leur fit, il les chargea tous sur les galleres & navires, & les trajetta en Sicile, où estans & pensans toucher argent, n'en toucherent pas une maille: & alors, ce fut pis que devant; car ils firent mille maux, prinrent des Villes, tinrent les champs, rançonnerent & pillerent tout le monde. Enfin, ils firent le diable. Ils avoient esleu par-dessus tous, d'une même voix, pour chef, un certain Heredia; parce qu'il estoit fin, subellin, & sur-tout fort éloquent, & qui parloit d'or: car il avoit esté d'autres fois Moyne bien preschant, & avoit quitté le froc, pour porter les armes. Il avoit pour compaignon un Mont-dragon, Navarrez, qui advisoit sur la criminallité. Pour fin de conte, ils firent tant de maux, & se firent tant craindre, qu'ils donnerent bien de l'affaire à Ferdinand, & à songer à luy; car de les avoir par les armes, il n'en falloit point parler, tant ils estoient forts, braves & vaillants, & se sçavoient très-bien conduire en bons hommes de guerre: & pour ce, fut advisé de les avoir par douceur & belles promesses. Donc, après plusieurs

allées, venuës, conférences & ambaſſades, par Alvare de Sando, Sancho Allarcon, Alfonſe Vivès, & ſur-tout par Juan Varga, le bon vieillard, que les amutinez aymoient & appelloient leur pere, la paix fut faicte. Et, pour la conclurre, & rendre bien ferme & ſtable, il fut dict & arreſté, qu'à un certain lieu où la Meſſe ſe diroit, tous, d'une part & d'autre, au moins les chefs, jureroient ſur le corps de Noſtre-Seigneur, quand le Preſtre le leveroit, qu'ils tiendroient la paix, & ne l'enfraindroient nullement. Quand ce fut-là, les Députez d'Heredia très-volontairement hauſſerent les mains dextres. Il y eut un des-dicts Députez, qui s'appelloit Villalovo, lequel voyant Dom Ferdinand eſtre long & tardif à hauſſer la ſienne, il luy cria tout haut :

Segnor Vi-Rey, alcad la mano, ſi quizierdes, qu'al cuerpo de Diós, qu'aqui vedes. Si no la alcays, luego no nos apartamos del juramento, y quebramos la pax, y guerra come adelante.

Seigneur Vice-Roi, levez la main, s'il vous plaît. Voilà le corps de Dieu, que vous voyez ici. Si vous ne la levez pas, nous nous départons ſur le champ de notre ſerment : nous rompons la paix; & la guerre recommencera comme devant.

C'est parlé cela, à un Général, & bravé un Vice-Roy! Quelle Rodomontade! Ce n'est de pair à pair, ny de compaignon à compaignon, mais d'inférieur à son supérieur. Ce fut à Ferdinand à lever la main aussi-tost, & faire bonne mine pour le coup. Mais après, il en eut bien sa raison: car les ayant séparez & départit aux garnisons qui çà qui là, il en fit mourir, & pendre, tous les Chefs premiérement, & force autres, & plusieurs jettez dans la mer; si-bien qu'on en voyoit les rives bordées de corps morts, jusques environ cinq cents. Les autres, les rellégua & les envoya aux Isles circonvoysines, où la pluspart moururent de faim, comme en l'Isle de Lypary, que je pense n'avoir veu si misérable habitation; car il n'y croist que des capriers. Les autres furent envoyés en Espaigne, pour y estre ignominieusement veus, dont aucuns disoient, quand on les y menoit,

que mas presto los hiziessen morir, que recebir tal affrenta y verguença, por ser trahidos al esquernio de sus parientes, amigos, y compagneros.

qu'ils auroient bien mieux aimé mourir, que de recevoir un tel affront, & un tel opprobre; & que d'être exposez à faire la honte à leurs parents à leurs amis, & à leurs compagnons.

Pour conclure, ils furent très-rigoureusement chastiés.

Ce que le Conseil d'Espaigne trouva pourtant très mauvais, & se mit à en faire le procès à Dom Ferdinand. J'en ouys raconter quelques particularitez du plaidoyé, qui certes sont belles & fondées sur quelques raisons, lesquelles j'eusse mis icy, mais elles fussent esté trop longues. J'espere les mettre ailleurs. Ils luy firent donner un adjournement personnel pour comparoistre; mais l'Empereur fit sursoyer la cause. Aucuns ont dict & escrit qu'il trouva très-bonne ladicte rigueur & punition; & mesme qu'il taxa Ferdinand de n'en avoir pas prou faict. Mais sont menteries; car je tiens de vieux Capitaines & soldats Espaignols, que j'ay veu en Sicile & à Naples, qu'il en fut très-mal content, & en blasma le dict Gonzague, & en coulla la chose pour le coup: & tant s'en faut que l'Empereur le trouvast bon, que quand les Députez de Milan vindrent vers luy, pour luy remonstrer les maux que d'autres amutinez, conduicts par leur Chef Sarmento, faisoient en sa Duché de Milan; & que, s'il ne leur en faisoit raison, ils seroient contraincts de se la faire eux mesmes: il s'en courrouça & estomaqua fort, & menaça, s'ils luy tenoient jamais ces propos; & si leur en fit faire une réprimande & menace plus rigoureuse, par son Chancellier de Granvelle.

Or, le dict Ferdinand, ayant envoyé ces pauvres mallotrus en Espaigne, & veus en tel estat de tout le monde, mesme aucuns s'estans présentez au Conseil, ne faut point demander si le spectacle en fut odieux en toute l'Espaigne, & à belles injures après luy; car ceste nation sçait fort bien

hechar pullas :	*donner des brocards :*

& la pluspart l'appelloient

Vellaco Italiano, ennemigo del nombre y valor de los Espagnoles, trahidor, perjuro, burlador del cuerpo sagrado de nuestro Segnor, ingagnador de fe, y verdugo sangriento;	*Lâche Italien, ennemi du nom & de la valeur des Espagnols, traître, parjure, mocqueur du corps sacré de Jesus-Christ, trompeur contre la foy promise, & bourreau cruel;*

bref, une infinité d'autres sortes d'injures, que l'ire, le despit, le désespoir, la hayne & l'offense, leur rapportoient en la bouche, que j'ay ouy dire, & que je tays. Au moins, disoient aucuns, s'il les eust décimez, & faict mourir quelques coupables, la chose ne seroit si exécrable: & les renvoyer contre les Turcs, ainsi que fit le Marquis del Gouast ceux qui s'amutinerent en la Duché de Milan, soubs leur Chef Sarmento, qu'il envoya jusqu'au nombre de trois mille, en Dalmacye, à Cataro, & à Castro-novo, là-où

pourtant ils périrent tous, fust ou par le fil de l'espée, ou de la cadene de Barberousse & de ses gens, portans la peyne de leurs maux & de leurs meffaicts, qu'ils avoient faicts en leur rébellion; mais aussi, ils firent bien mourir de leurs ennemis. Possible ceux-cy de Ferdinand s'ils fussent estez employés pour mesme subjet, en eussent faict de mesme, où mieux; & par ainsi, autant de Turcs morts & tuez, & moins d'ennemis.

Certes, il n'est pas besoing d'estre si rigoureux & cruel en telles justices; car telles gens, quelquefois, ayans estez pardonnez, & venant à se reconnoistre, réparent leurs fautes, & font de bons services. Je n'en sçaurois alléguer plus brave exemple, que des antutinez de la Ville d'Alost en Flandres, qui d'eux-mesmes secoururent si bien & si vaillamment la Citadelle d'Anvers, assiégée par les Estats, dont j'en parle ailleurs (1). Ils en ont faict de mesme en plusieurs autres lieux, s'estans ainsi reconcilliés : je dirois bien où; mais je serois trop long.

Je voudrois seulement sçavoir sur ce discours, de quelque grand Docteur, s'il y alla beaucoup de la conscience du-dict Ferdinand en ce serment presté & rompu, qu'aucuns

(1) *Dans le XLVe. Discours des* Capitaines Estrangers, *Tome VI, pag.* 208.

cuns ont dict qu'il ne l'avoit faict que de bouche, & non du cœur; sçavoir, si cela se peut faire en la présence & à la veue du corps de Nostre-Seigneur, & si ce n'est point l'offenser, en abusant ainsi de son Sacrement & de son mystere? Pour quant à l'honneur, il y a tant de raison de *pro* & *contra*, que je les laisse à discourir aux grands Capitaines, & plus gentils Cavaliers que moy. Tant y a pourtant, il me semble qu'on ne doit point estre tant ainsi sévere à l'endroict des pauvres soldats, bien qu'ils fassent tels ou autres déliets; car ce sont eux qui battaillent pour les chefs : ce sont eux qui achepterent de leur sang les victoires; & les Chefs en triomphent de l'honneur & du proffit. A quoy sceut très-bien avoir esgard Scipion en Espaigne contre ses amutinez, qui, ne se contentans de leur rébellion, prinrent l'authorité & enseigne de Consuls à l'instance des soldats. Les Chefs en furent punis, & aucuns soldats; & les autres furent pardonnez, qui, après firent à luy, & à la République Romaine, très-bons services. Je pense bien que ces grands chastieurs de séditions voudroient bien que les soldats fissent de pierre pain, ainsi que le Diable vouloit que Jesus-Christ fist en son désert. Mais ne pouvant faire ces miracles, il faut bien qu'ils vivent : & vivre ne peuvent-ils, s'ils n'ont leurs payes, ou ne brigandent. Et ne leur voulant permettre

le brigandage, leur retenant leur solde, que veut-on qu'ils fassent? Voylà en quoy ces grands Capitaines & Généraux d'armées, doivent bien arregarder sur ces chastiments; car il y va de la conscience. Cependant, je brise icy, estant le discours trop long, & fascheux possible à aucuns.

Un de ces ans, que nostre Roy print & gaigna Paris, de la façon que chascun sçait, les Espaignols, qui estoient dedans, qu'aucuns nommoient Napolitains, mais autant y avoit-il des uns que des autres : ils furent fort estonnez, & comme gens braves & vaillants se résolurent au combat, & s'estans mis en battaille, le Roy leur manda, qu'ils ne s'amusassent point à cela, autrement qu'ils estoient tous perdus, s'ils en venoient-là: toutes-fois, s'ils vouloient estre sages, qu'il leur feroit si bonne & honneste guerre, qu'ils auroient occasion de se contenter, en leur octroyant leurs vies & bagues sauves, la retraicte de gens de guerre, ensemble seure conduicte. Leur Maistre-de-Camp qui leur commandoit, avec d'autres Capitaines, admirans la générosité de nostre Roy, se mirent tous à dire:

Mira qual Rey valeroso, el qual no se contenta de vencer los hombres con las armas, mas los vence	*Admirez ce généreux Roi, lequel ne se contente point de vaincre les hommes avec les armes, mais*

y gana contodas cortezias y gentilessas.	*les vainc encore & les gagne par toutes sortes de courtoisies & d'honnetetez.*

Pour ce, ils accepterent le party; & pour se retirer, marchant par la Ville, le Roy les voulut voir passer, lesquels tous luy vindrent faire de grandes révérences, au moins les Capitaines : les soldats le saluoient avecques leur gentille mode, ainsi qu'ils sçavent très-bien faire. Le Roy leur rendit la pareille, selon le respect de sa Royalle grandeur, & les fit très-seurement conduire au lieu de leur retraicte. Ce ne fut sans dire tous les biens du monde de ce grand Roy, comme ils avoient raison; car s'il eust voulu estre cruel, ils estoient tous perdus & mis en pieces.

Quasi telles & semblables paroles dirent ces pauvres Espaignols restez devant Mets, de feu Monsieur de Guyse le Grand, lesquels ayant trouvé, au levement du siege, misérables, malades, mourans de froid & de faim, fit retirer, loger, substanter, panser, si-que plusieurs en eschaperent par son bon traictement, & puis les fit conduire tous à sauveté vers Thionville. Ce fut à eux d'en dire tous les biens du monde, comme de raison : & entre autres beaux mots qu'ils en proférerent, furent ceux-cy, qui portent grand poids, bien qu'ils soient courts & briefs :

Qu'era justo ennemigo, y piadodozo vencedor.	*Qu'il étoit équitable ennemi, & généreux vainqueur.*

Il ne leur fit pas de mesme que firent les Espaignols à nos François & Lansquenets, qui resterent devant Pampelune, le siege levé par Monsieur d'Angoulesme, le Roy Jehan de Navarre, & Monsieur de la Pallisse : qui leur faisoient jurer, & promettre,

que, si sanassen, de no recebir mas sueldo del Rey de Francia, pues que contra l'Eglezia se monstrava. A los, que esto creyan, y prometian, davan el *Corpus Domini*, y los otros Sacramentos de la Madre Santa Yglezia, y, si morian, eclesiastica sepultura. Los, qu'eran interrogados por sus Confessores, que no querian reconciliar se, los dexavan alla morir : y, si morian, come Moros los enterravan ; porque tal era intention y la Bulla del Pape Julio.	*s'ils guérissoient, de ne plus recevoir de solde du Roi de France, puisqu'il se montroit être contre l'Eglise. A ceux qui croyoient & promettoient cela, ils leur donnoient le* Corpus Domini, *& les autres Sacrements de la Ste. Mere Eglise; & s'ils mouroient, la sépulture ecclésiastique. Ceux qui étoient interrogés par leurs Confesseurs, & qui ne vouloient point se réconcilier, ils les laissoient-là mourir : & s'ils mouroient, ils*

les enterroient comme Maures; car telle étoit l'intention de la Bulle du Pape Jules.

Quelle Bulle d'or!

Les Espaignols se vantent de tout cela.] Mais à ce que j'ay ouy dire à aucuns vieux Gentils-Hommes, & François, & Lansquenets, confès & non-confès, ils ne furent espargnés non plus les uns que les autres; & leur bailloient *dronos* aussi-bien que Frere Jehan des Entommures, dans Rabelais, le donna à ceux qui vandangeoient les clos de sa vigne.

Monsieur de Guyse n'en fit pas de mesme: car bien qu'il y eust force Lansquenets, & autres Allemands, sentans mal de la foy, il les fit secourir comme les bons Chrestiens & Catholiques, mais non pas de si bonne affection; s'en remetant à la volonté de Dieu, & ne voulant acquérir la réputation d'un homme cruel & barbare, puisque l'homme est faict à la semblance & image de Dieu. Je m'en remets à un grand Théologien ce qu'il en diroit-là.

Ceste derniere guerre de Grenade, faicte & parfaicte par Dom Juan d'Austrie, par cas, en courant la poste, nous nous trouvasmes de rencontre un Capitaine Espaignol & moy; luy, qui venoit d'Espaigne, allant en Flandres; & moy, de la Cour en ma maison. Nous nous mismes luy & moy à deviser fort

de ceste guerre. A mon advis qu'il m'en conta prou ; & sur-tout il me va louër Don Juan jusques au tiers ciel, en me le nommant, de plein abord,

Sepultura de los Paganos; y que sus obras y valencias mas querian ser vistas, para ser creydas, que no contadas.

La Sépulture des Payens; & que ses actions & vaillances vouloiênt plutôt être vues que racontées, pour être crues.

Quand la capitulation d'Amiens se fit derniérement, il y eut un des Députez de dedans, Espaignol, qui, ayant trouvé Sa Majesté en quelques masures, qui les attendoit pour composer, dist en entrant, pensant faire de l'officieux & du curieux de la vie du Roy:

El Rey no esta qui bien seguro de los canonazzos.

Le Roi n'est pas ici bien à couvert des canonnades.

Le Roy, qui l'ouyt, luy respondit *Le Roy est icy plus en sureté, que vous autres n'estes dans Amiens.*

Puis, ayant commencé leur pourparler, la premiere chose qu'ils demanderent,

porque (dirent-ils) es razon que las cosas celestiales vayan primeras,

parce qu'il est raisonnable, dirent-ils, que les choses célestes soient traitées les premieres,

fut que l'on ne touchast point à la sépulture de Dom Hernandille, & qu'elle ne fust point

rompue, ny démolie. Le Roy leur respondit gentiment : *Il est raison que la sépulture de Dom Hernandille soit démolie & rompue, puisqu'il a faict rompre & démolir les murailles de ma Ville d'Amiens.* Ils demanderent après,

Ell saco de la Villa. *Le sac de la Ville.*

Demande, certes, très-irraisonnable, & très-impudente, & mesme à un tel Roy, qui leur respondit bravement : *Eh comment! une chose que vous avez desjà pillée il y a long-temps, la demandez-vous?* Il jurerent aussi-tost qu'ils n'y avoient jamais touché. A quoy le Roy aussi-tost repliqua bravement : *Puis donc qu'elle n'a esté pillée en mon absence, à vostre advis, si je permettrai qu'elle le soit en ma présence?* Jay mis ces trois articles, non pour belles rencontres de l'Espaignol, ny pour grandes Rodomontades, sinon la derniere, pour demander le sac; mais pour les gentilles responses de nostre Roy, qui est fort subtil en beaux dires, & gentilles responses, & fort courtes, s'il en fut onc. J'espere en dire aucunes en sa vie. (1) Enfin, la capitulation fut faicte, & bien gardée à l'honneur de nostre Roy. Que s'il ne fust été généreux & miséricordieux, il les tenoit tous la corde au col, puisque le Cardi-

(1) *On ne l'a point.*

nal d'Auſtriche avoit failly de les ſecourir.

Si faut-il que je die quelques gentilles Rencontres & Rodomontades, qui touchent les Dames.

Lorſque la Reyne vint à Bayonne, de toutes les Eſpaignolles qu'elle avoit, elle n'en mena aucune avecques ſes Françoiſes, que Magdelaine de Giron, fille de la Comteſſe d'Yraigne, Dame d'honneur de la-dicte Reyne. Elle y mena bien auſſi la Segnora Sofonisba, Italienne, Damoiſelle Crémonnoiſe, belle & honneſte fille, & douce, qui avoit tout plein de vertus, & ſur-tout qui ſçavoit bien peindre & pourtraire au naturel. Les autres filles en Eſpaigne, bien faſchées pour ne ſe trouver en telle & ſi belle feſte, qui euſſent bien certainement paré la Cour; car il y en avoit de belles, & entre autres, Léonor de Tolede, qui eſtoit très-belle, & qui euſt poſſible effacé le luſtre de la-dicte Magdelaine de Giron, dont elle fut bien-ayſe de quoy ne vint pour ce ſubjet. Je ne deſduiray les raiſons pourquoy ces belles filles ne vindrent point, pour ne ſervir en rien à noſtre conte.

Ceſte donc belle Magdelaine parut très-belle, auſſi le penſoit-elle bien eſtre, tant elle eſtoit arrogante. Si-bien, moy deviſant un jour d'elle & de ſa beauté, avecques un certain Cavallier Eſpaignol, il me diſt par un certain deſdain & deſpit:

Dexad la, Segnor. *Laiſſez-la, Mon-*

Juro a Dios, qu'es tan brava y orgullosa por su beldad, que si el cielo se abaxasse, y se arrodillasse adellante sus pies, no dennaria dezir le, que se levantasse, & se remetiesse un su lugar.

sieur. Je vous jure, qu'elle est si orgueilleuse, à cause de sa beauté, que si le ciel s'abaissoit & se prosternoit à ses pieds, elle ne daigneroit pas lui dire de se lever, & de se remettre en sa place.

Voilà une parole bien arrogante, & plaisante imagination, de se figurer le ciel descendre de son lieu, pour s'humilier à elle.

Telles paroles sont quasi semblables à celles que jadis tindrent nos braves Chevalliers François, qui allerent en Hongrie soustenir les Hongres contre les Turcs, conduicts par ce vaillant Jehan Duc de Bourgoigne, & par le Mareschal de Bouciquaut; lesquels, trop bouillants, présumans trop d'eux, disoient partout, que leurs lances n'estoient pas seulement bastantes pour deffaire tous les Turcs, & les battre; mais si le ciel vouloit descendre sur eux, pour leur faire guerre, l'empescher par le soustien de leurs bois & lances qu'il ne descendist, & le tenir en l'air comme il estoit. Mais pourtant, le malheur fut tel, que leur Rodomontade ne porta feu; car sans avoir affaire au ciel, ils furent tous desconfits & deffaits, par les hommes, comme on peut voir par nos *Chroniques Françoises.*

J'aymerois autant d'un Capitaine Espaignol. Allant en un combat, & animant ses soldats, & louant leurs forces, il leur dist:

Boto à Dios, que si el Cielo se cayesse, le havemos de tener con los braços.	*Je vous jure que si le ciel s'abaissoit, nous le pourrions soutenir avec nos bras.*

Si ce brave eust fait ce coup, il fust esté estimé un second Atlas, qui soustenoit le ciel de ses espaules. Quel fardeau! Encore que j'aye ouy dire à un vieux resveur de Philosophe, que l'air est fort léger, & que le ciel, qui en participe, l'est aussi. Je coupe-là, craignant que, pour voller trop haut, je ne vinsse à tomber comme fit Icarus: car le parler m'en est aussi estranger & inconneu, que le haut Allemand; ny ne veux non plus l'apprendre ny la science & tout, doubtant de mon cerveau débile, & peu capable pour y advenir.

Or, pour retourner à ceste belle Magdelaine de Giron, bien qu'elle fust altiere, elle n'estoit pourtant trop ennemie de l'amour, & ne refusa point d'estre servie (comme toute belle & gentille Dame ne doit faire ce refus) de plusieurs honnestes Cavalliers, & mesme de Monsieur d'Anville, (1) aujourd'huy Monsieur le Connestable, pour lors

(1) Damville.

jeune & brave Seigneur, qui la ſervit fort diſcrettement tant que le voyage dura, & en porta les couleurs jaunes & tannées. Il y eut pour lors un Gentil-Homme François, bien honneſte & galant, qui, le jour de la proceſſion du Sacre (1), ainſi qu'elle marchoit, luy advint de faire un faux pas. Ce Gentil-Homme s'advance auſſi-toſt pour la redreſſer, & luy ayder. Elle le renvoya bien loing, avecques un certain deſdain & rabrouement, diſant :

Jeſus! y qual diſcretion de Frances!	*Jeſus! & quelle courtoiſie Françoiſe!*

Elle eſtoit bien vrayement deſdaigneuſe & glorieuſe, de rendre le mal pour le bien, & payer la courtoiſie par la diſcourtoiſie. Le Gentil-Homme luy euſt bien rendu ſon change; mais il n'oſa pour le reſpect de la Reyne ſa maiſtreſſe qui le ſceut, & luy en fit une remonſtrance.

Au bout de quelque temps, elle fut mariée avecques un grand Seigneur d'Eſpaigne, dont j'ay oublié le nom qui fut après Vice-Roy aux Indes. Ainſi qu'elle l'y alloit trouver avecques la flotte ordinaire, ſon vaiſſeau, avecques deux autres, s'eſtans eſcartez vers l'Iſle de San-Domingo, un Gentil-Homme François, qui s'appelloit Monſieur de Landreau, de bonne Maiſon, vaillant

(1) du Sacrement, ou de la Fête-Dieu.

& brave, & homme de mer, ayant armé quelques vaiſſeaux pour aller en cours, & chercher advanture, faillit à prendre le vaiſſeau de la-dicte Dame, & de faict le canonna; mais elle fut ſecourue de deux autres vaiſſeaux, qui donnerent la chaſſe au-dict Landreau: & ſans ce ſecours, il la prenoit à ce qu'il diſt à Monſieur d'Eſtroſſe, & à moy, à ſon retour; & que s'il l'euſt priſe, il luy euſt faict bonne guerre, & toute honneſte raiſon, en luy faiſant payer pourtant le tribut de ſon ancienne arrogance.

Certes, il y a des Dames auſſi arrogantes en Eſpaigne comme des hommes & Cavalliers; & l'air du Pays le porte ainſi. Aucuns ayment à ſervir ces femmes & filles de ceſt humeur, qu'ils diſent

brvas y fieras come toros!	*braves & fieres comme des taureaux.*

Auſſi dict-on que chaſcun ayme ſon ſemblable. Si l'on en obtient la victoire, d'autant plus en eſt-elle à priſer: & ſi l'on en eſt vaincu, la gloire n'en eſt pas moindre; ainſi que diſt un galant Cavallier un jour, & qui portoit pour deviſe une branche de laurier, avec ces mots:

Los unos l'an traydo por ſer vencedores; yo, por ſer bien vencido.	*Les uns le portent comme vainqueurs, & moy je le porte comme vaincu.*

Voylà comme tels braves ſe plaiſent en

leur gloire, & ayment les Dames altieres & généreuses.

J'ay veu d'autres fois chanter en Espaigne une vieille chanson, que proprement on appelle-là *Romance*, qui est bien gentille, où l'on introduict une Dame se lamentant, & s'affligeant de son mary, qui estoit prisonnier en Angleterre, & ne le pouvoit ravoir par rançon, ne autrement; & pour ce, elle escrit une lettre au Roy d'Angleterre, de sa propre main, & luy mande qu'il ait à le luy renvoyer sain, sauve, & sans danger, autrement qu'elle luy annonce guerre, & le menace de la luy faire très-cruelle par mer & par terre; & puis dit elle :

Que si me falta Capitan, yo mesma llavare la bandiera, y lire a posar hasta à las puertas de Londres; y tan bien, si me falta Bombardier, yo mesma dare fuego à l'artilleria : si que dira toda la gente : *Jesus! qual muger guerrera!*

Que si je ne trouve point de Càpitaine, je leverai moi-même l'étendard, & je l'irai planter jusques aux portes de Londres; & si je manque de Canonniers, j'yrai moi-même mettre le feu à l'artillerie : en sorte que tout le monde dira : Jesus! quelle femme guerriere!

Voilà une brave guerriere, & seconde Marfise, ou Bradamante, qui vouloit ellemesme, par faute d'autre, conduire son ar-

mée, planter son estendart sur le haut de la muraille, & servir de Canonnier, & bailler feu à son artillerie. La chanson en est fort jolie, & l'air plaisant.

Ceste Dame estoit plus valeureuse qu'une autre, qui usa de paroles certes généreuses à l'endroit d'un Cavallier, pour l'induire à se battre pour l'amour d'elle contre un autre qui l'avoit offensée. Les paroles estoient telles :

Bien creo yo, gentil Cavallero que no os faltara tanta virtud, para hazer my ruego, com os sobra de bondad y valor para haver la victoria de su persona.

Je crois bien, brave Cavallier, que vous m'accorderez ma priere avec autant de générosité, que vous avez de force & de valeur pour me venger de mon ennemi.

Gentilles paroles, certes, & pour prier, & pour louer.

Une belle jeune Dame Espaignolle, ayant esté mariée de frais, & venant de bonneheure à estre grosse, qui paradvant, estant fille très-hautaine, desdaignoit le mariage bien fort, & disoit;

que no queria ser subjetta à ninguno, segun el valor y gloria de su personna;

que, conformément à son courage & à sa gloire, elle ne vouloit s'assujettir à personne;

& que bien qu'elle y fuſt contrainte, elle s'efforceroit le plus qu'elle pourroit d'empeſcher ſon mary qu'il n'enlevaſt ſon pucellage que le plus tard qu'elle pourroit. Son dire ne correſpondit point à ſa gloire, ny à l'effect. Car bien-toſt après ſon mariage, elle fut enceinte, & en devint eſtonnée, & honteuſe, & fit ce qu'elle peut pour cacher ſa groiſſe (1), & ne la monſtrer que le plus tard qu'elle pourroit. Dequoy s'appercevant un autre Cavallier, qui d'autres fois l'avoit ſervie eſtant fille, fut bien-ayſe de prendre ceſte occaſion pour luy en faire la guerre; & l'ayant un jour abordée, il luy diſt:

Que no fueſſe avergonçada, porque todos bien ſabian, que de ſemejantes luchas, ſiempre reſultan tales caydas; y por eſſo no ſe maravillavan ſi era verguençada, porque en aquel caſo ella fueſſe novicia, y que ſentia en ſi unos mudamientos nunca por ella ſentidos; y tales que, aunque ſu eſ-

Qu'elle ne fut point honteuſe, parce que tout le monde ſçavoit bien, qu'en de telles luttes, il ne pouvoit y avoir que de ſemblables chûtes, que, cependant, on ne s'étonnoit point de la voir confuſe, parce qu'elle étoit novice en ce cas, & qu'elle éprouvoit en elle un changement auquel

(1) Groſſeſſe.

fuerço, virtud, y gloria fuesse grande, no bastaria resistir las inclinationes de la naturaleza qu'era de muger.

elle n'avoit jamais été exposée; & qui étoit tel, que, quoique son courage, sa vertu, & sa gloire, fussent bien grands, ils ne pourroient pas néanmoins résister aux inclinations que la nature avoit données aux femmes.

Ce Cavallier parla bien à elle, & à sa gloire, & vanterie, & garde de son pucellage, & à la fragillité de son sexe, duquel les Dames ne doivent tant présumer, ny s'enorgueillir.

Par cas, une des compaignes de ceste Dame, qui estoit encore fille, se trouvant là présente, la voulut excuser, & un peu brocarder aussi, en luy disant:

Come es possible, Segnora, que tu generosa virtud, effuerço, y anime superbo, no excuzaron de ser herida de Llaga que tantos desmayos os causa? Plegue à Dios, que no sea mortal, come yo creo que no sera, porque jamas

Comment est-il possible, Madame, que votre grande vertu, vos efforts, & votre grand courage, ne vous ont pas empêché de recevoir une plaie, qui vous cause tant de chagrin? Plaise à Dieu qu'elle ne soit point mortelle,

d'estas heridas no morio ninguna Donzella.

comme je crois qu'elle ne le sera point ; car les Dames ne meurent jamais de semblables blessures.

Sur ce, le Cavallier précédent, qui estoit présent, leva ce oup, & luy dist :

Ha ! Segnora, vos, que esso certificays, haveys lo passado ?... Garde me Dios (*respondit - elle*) d'esto estrecho. No., Segnor ; mas, he lo, oydo certificar a personas de gran credito.

Hà ! Mademoiselle, vous qui assurez cela, l'avez-vous donc expérimenté ? Dieu me garde, répondit-elle, *d'un tel malheur. Non Monsieur ; mais je l'ai entendu assurer à des personnes de grand crédit.*

Il ne falloit point alléguer-là de personnes de grand crédit pour servir de tesmoings ; car bien que le destroit soit aussi dangereux que celuy de Gibraltar, aucunes le passent bien sans danger, & d'autres non.

Une Dame, ayant perdu son serviteur, qu'elle avoit faict de frais, & peu gardé ; car il vint à estre tué aussi-tost en une guerre, & en ayant sceu les nouvelles, elle dist :

Ah ! Segnor Cavallero, que si tantarde me cognocistes, muy temprano me perdistes !

Ah ! mon cher Cavalier, qui m'avez connue si tard, vous me perdez trop tôt !

Un autre Cavallier, la voyant ainsi en douleur, dist à un sien compaignon:

El tiempo cura las cosas; y no ay grave dolor que andando el tiempo no se dismi-nuye.	*Le temps calme toutes choses; & il n'y a point de douleurs si grandes, qu'elles ne se dissipent avec le temps.*

Une Dame, demandant un jour le Livre de la *Célestine* à un Cavallier, il luy respondit, en luy donnant bonne:

Por Dios, Segnora, que me espanto de Vuestra Merced! Teniendo en casa el original, pedir el traslado!	*Parbleu, vous m'étonnez, Madame! Ayant chez vous l'original, me demander la copie!*

Bon, celuy-là.

Les Espaignols sont fort subtils à gentiment brocarder, & picquer, & appellent cela,

motejar, ô golpear.	*railler, & piquer vivement.*

Ainsi que fit un jour un Cavallier, estant parmy trois filles, toutes trois sœurs, & bien noires. Elles luy demanderent un jour de Foire par cas à emprumpter un ducat, pour achepter quelque chose, disant qu'elles n'en avoient point aporté sur elles. Il leur dist qu'il n'en avoit point sur l'heure, & qu'il en estoit bien marry. Elles luy dirent:

Come ! un hombre tan honrado no teneys un ducado ? Dixo el : puesno, cuerpo de tal ? No ay entre vos otras tres una blanca.

Comment ! un si galant homme n'a point un ducat ? Il leur dit Pourquoy non : corbieu, puisqu'entre vous trois, il n'y a pas une blanque.

L'allusion n'en est pas mauvaise ; car une *Blanca*, c'est une monnoye d'Espaigne ; & convertissoit ceste allusion sur elles trois, parmy lesquelles n'y en avoit pas une blanche.

Un Médecin Espaignol, ayant receu quelque desplaisir d'une Dame veufve, chargea un jour un maquignon, devant elle, de luy trouver.

una mule, que fuessa viuda.

une mule, qui fût veuve.

Le Corretier luy respondit :

Come, Cuerpo de tal ! vos burlays de my, Segnor Doctor ? Nunca fue mula viuda.

Comment, Corbieu ! vous moquez-vous de moi, Mr. le Docteur ? Une mule ne fut jamais veuve.

Le Médecin luy repliqua :

Digo yo, que tenga tres conditiones de una viuda ; que sia gorda, andadora, y comedora.

Je veux dire qu'elle ait les trois qualitez d'une veuve ; qu'elle soit fort grasse, coureuse & gloutonne.

L'on dict que les veufves, au moins au-

cunes, ont ces trois conditions. Pour bien aller, & pour bien manger, je m'en rapporte à ceux qui en ont faict preuve, & y ont pris esgard. Pour quant à la troisiesme, j'en ay veu beaucoup de personnes, & mesme une de très-grande authorité, de très-grand esprit, estre de ceste opinion, & tenir ceste maxime, qu'une femme, aussi-tost qu'elle est veufve, devient fort grasse, & en bon poinct; ce que j'ay apperceu, & m'en suis esmerveillé. Car aucunes femmes ay-je veu entre les mains de leurs marys, maigres, seiches, exténuées, qu'elles en tomboient sur les dents. Venoient-elles à estre veufves, les voylà remises & refaictes aussitost comme un cheval maigre & élangory mis à l'herbe, qui se reffaict & se remet soudainement. De sorte que c'est une maxime, que *qui veut engraisser une femme mariée, qu'il la fasse veufve*; car c'est le meilleur engrais qn'on luy sçauroit donner. Ce n'est pas pourtant que les marys ne leur donnent le traictement & l'ordinaire qu'il leur faut, selon leur faculté & petit pouvoir; mais vous diriés que, venans de leurs mains, elles ne les trouvent jamais si bons comme quand elles sont en viduité, & qu'elles le prennent d'elles-mesmes qui çà, qui là, en leur plainiere volonté. J'en voudrois volontiers demander une raison à quelque bon Médecin: si ce n'est

qu'il me renvoyaſt à l'Apologie (1) de l'Aſne & du Cheval, qui eſt dans Rabelais; & à leur parlement qu'ils firent quaſi ſur meſme choſe; où enfin, Monſieur l'Aſne conclud, qu'il n'y a que la liberté des champs, & choiſir ſa paſture comme l'on veut, & faire autre choſe que je n'oſe dire, & n'eſtre nullement en ſubjection, bien que l'on mange ſon ſaoul à créver dans l'eſtable.

Un Cavallier, parlant un jour d'amour à une femme aſgée, mais pourtant belle encore, & fort deſirable, elle luy diſt :

Y come, Segnor, me hable V. S. deſta coſa a mis completas?	*Eh! Monſieur, comment me parlez-vous de telle choſe, lorſque j'en ſuis aux complies?*

L'autre luy reſpondit :

Segnora, ſus completas valen mas que las horas de prima de qualquier otra.	*Madame, vos complies valent mieux que prime de toute autre.*

Faiſant alluſion gentille là-deſſus ſur les complies du ſoir, & ſur les heures de prime du matin. J'en ay faict un beau diſcours ſur ce ſubjet ailleurs (2) : & combien y a-t-il de

(1) Apologue.

(2) *Le Ve. des* Dames Galantes, *Tom IV, page* 148 *& ſuiv.*

Dames afgées, qui font autant belles & déſirables que les jeunes? De vieillard, il n'en fut jamais un beau ny deſirable pour les Dames; ſi ce n'eſt qu'on ſe vouluſt ayder d'un plaiſant mot qu'un vieux Cavallier diſt un jour à une belle Dame, luy préſentant ſon ſervice, & qu'elle l'en reprenoit. Ceſte Dame s'appellant

Madama de la Torre,	*Madame de la Tour,*
il luy diſt:	
Tal torre ha meneſter d'una barba-cana.	*Une telle tour a beſoin d'une barbe cane.*

Ce mot eſt bon, & porte en ſoy deux intelligences, car une *barbe-cane* eſt une eſpece de fortification, & *barba cana* en Eſpaignol, ſignifie *barbe blanche.*

Telle & ſemblable diſt un Cavallier, d'une fort belle & honneſte Dame, laquelle ayant eſpouſé un homme ford laid, & ſale, toutesfois n'enlaidiſſoit nullement, mais s'embelliſſoit de jour en jour. Ce Cavallier alla rencontrer,

que no havia viſto jamas fruta en un tal ceſto, que tanto duraſſe, ſin podrirſe.	*qu'il n'avoit jamais vu de fruit ſi longtemps en pareil panier, ſans ſe pourrir.*

J'ay veu beaucoup de femmes en ma vie de ce naturel, à ne ſe gaſter, ny corrompre leurs beautez, pour hanter des marys laids, ſales, & mauſſades.

Or, faisons une fin, & belle, par trois belles & honnestes Princesses.

A ce mesme voyage & entreveuë de Bayonne, que j'ay dict cy-devant, Madame de Guyse, aujourd'huy Madame de Nemours, y estoit, où elle parut fraischement veufve, & très-belle & en bon poinct, ainsi que de son temps jeune il n'y en a point eu une qui l'ait passée, comme son automne en donne encore une belle apparence; & bien qu'alors elle fust plus asgée de beaucoup que Magdelaine de Giron, elle l'effaça fort, bien qu'elle pensast le contraire; car volontiers on void aucuns fruicts en automne aussi beaux ou plus qu'en esté. Ainsi donc qu'elle estoit un jour en la chambre de la Reyne, un Cavallier Espaignol, de bonne façon, & bien en poinct, me vint demander:

Segnor, qual es esta linda Dama vestida da luto? Segnor, *luy respondis je*, es Madama de Guyza, muger de aquel grand Capitan Monsur de Guyza. Es Madama de Guyza? *dit-il.* Valame Dios, que linda Dama es, y de muy brava y alta Guisa!

Monsieur, quelle est cette belle Dame vêtue de deuil? Monsieur, lui répondis-je, *c'est Madame de Guyse, femme de ce grand Capitaine Monsieur de Guyse. C'est Madame de Guyse?* dit-il. *Dieu me soit en aide, c'est une belle Dame, & de très-grande & haute Guise!*

Ce mot eſt un mot ancien des vieux Romans, qui correſpond bien à ce nom de *Guyſe*: & puis, continuant à la louer, il me diſt :

Ay me Dios ! que bravo trage tiene, y qu'es bien tallada, y de linda catadura! *Et puis me redemanda :* Es tan buena Catholica, y enemiga de los Luteranos, come ſu marido? Si Segnor, *luy reſpondis-je*, y mas; porque l'os Luteranos l'an matado.

Qu'elle eſt bien miſe! Qu'elle eſt bien faite! Et que ſon regard eſt agréable! Eſt-elle auſſi bonne Catholique & auſſi grande ennemie des Luthériens, que Mr. ſon mari? Ouy, Monſieur, lui répondis-je, *& encore plus, parce que les Luthériens l'ont tué.*

Il me redemanda ſi elle avoit des enfants auſſi beaux qu'elle? Je luy dis qu'ouy, & luy monſtray Monſieur de Guyſe ſon fils, & qu'elle en avoit deux autres aux eſcolles à Paris, tous deux ſemblables. Après ayant ſongé un peu en ſoy, & arregardant ceſte belle Dame, & de grand' admiration, il diſt, par une petite exclamation :

O! bien adventurado Capitan, que tantos hombres ennemigos de Dios peleaſtes y mataſtes en campos y Villas! O! bien adventurado, otra vez,

O! trop heureux Capitaine, qui avez combattu & tué tant d'hommes ennemis de Dieu dans les armées & dans les Villes! O! trop heureux,

y

y mas; que con tantos assaltos combatistes y vencistes esta linda Dama en las camas y pavellones!

encore une autre fois, & plus, qui avez combattu & vaincu à tant d'assauts & de reprises, une si belle Dame entre les pavillons de votre lit!

Et me disoit cela comme par un despit amoureux, jaloux de quoy il n'eust peu participer à une si belle advanture.

Comme de vray, je croy qu'il n'y a au monde si grand chagrin ny despit à un amoureux d'une belle Dame, que quand il songe que son mary ou un autre en jouyssent, & n'en mange son pain qu'à la fumée du festin, ou par imagination. J'ay ouy tenir ceste opinion à un très-grand & brave Prince qui est mort, qui me racontoit un jour privément, que, s'il estoit Roy de quelque grand Royaume, il ne seroit jamais tiran que p[illegible] une chose; qu'il entretiendroit très-bien la Justice, & fairoit observer très estroictement ses Edicts & Ordonnances; ne fairoit tort à personne; caresseroit fort sa Noblesse; & surtout, ne foulleroit jamais son peuple de grandes Tailles, tributs, ne subsides: mais que si un sien subject, ou grand, ou petit, eust une belle femme, de laquelle il vinst espris; certes il perdroit tout respect, & estendroit là-dessus un peu la tyrannie; car il fau-

droit résolument qu'il en jouyst, bongré maugré, ou par amour ou par force : mais premier tenteroit toutes les voyes de douceur & d'amour; & que si elles estoient trop longues & fascheuses à tenir, qu'il useroit de diligence & de prise. *Car bien gastée*, disoit-il, *seroit-elle d'avoir l'accointance d'un brave Roy, & le mary d'estre son compaignon, à qui, & à elle, fairoit de grands biens, & donneroit de bonnes grades, & ne leur en seroit jamais ingrat, ny sur-tout les escandalliseroit.* Je pense n'avoir guieres changé de ces mots qu'il me dist; car quasi ils sont tous semblables : & me les disoit sur un très beau & très-grand subject, sur lequel ceste tyrannie méritoit bien d'estre exercée.

La Reyne d'Espaigne, pour l'amour de laquelle seule ce voyage & entreveuë de Bayonne se fit, parut aussi très-belle, & n'y en [illegible]François qui, l'ayant veue estant fille, n'advouast d'estre extresmement accreue en beauté, bonne façon, & belle majesté, bien qu'elle eust apporté tout cela dès sa naissance : mais l'asge & le temps font beaucoup de belles & bonnes choses, aussi-bien que de mauvaises & de laides. Ainsi un jour que je devisois avec un fort honneste Cavalier Espaignol, (car certes, force braves & honnestes d'eux me recherchoient, tant pour en avoir veu & conneu aucuns en la Cour d'Espaigne qu'il n'avoit

pas six mois que j'en estois venu, que pour en parler bien la langue,) il me dit, ainsi que nous estions sur les hautes louanges de ceste belle Reyne, ces mesmes mots, & beaux certes:

Que de veras, tal principal Reyna, y tan complida, paresscia ser antes la creation del mondo quasi abscondida y cerranda en el pensamiento de Dios, hasta que fuesse su divina voluntad, que se juntasse por santo Matrimonio con Rey Don Philipe; que siendo por sus buenos hados tan grande, tan poderoso Rey, y quasi tocando el ciel con la mano de su grandezza y pojança, era menester, y no otramente, que no espozasse otra sino aquella, que, por su grand Hermosura, su honrada majestad, y sus virtudes claras y nobles, se-

Qu'en vérité, une Reine si grande, & si accomplie, paroissoit avoir été comme cachée & renfermée dans la pensée de Dieu dès avant la création du monde, jusques à ce que ce fût sa divine volonté de la joindre par un saint mariage avec le Roy Dom Philippe; qui, étant par son heureux destin un si grand, & un si puissant Roi, qu'il touche presque le ciel avec la main de sa grandeur & de sa puissance, il étoit absolument nécessaire, & non autrement, qu'il n'en épousât point d'autre qu'elle, qui, pour sa grande

mejava mas divina y celestial, que humana.	*beauté, sa majesté suprême, & ses belles & grandes vertus, sembloit plutôt divine & céleste, qu'humaine.*

C'estoit bien louer son Roy & sa Reyne. Je parle d'elle plus au long, en un Discours que j'ay faict à part pour elle (1), sans passer outre.

Or, si ceste belle Reyne d'Espaigne a esté louée des siens, non-seulement par ces belles, mais par un million d'autres paroles; (car ils l'aymoient fort, voire quasi l'adoroient, ainsi que j'ay dict ailleurs,) la Reyne de Navarre, sa troisiesme sœur, a bien esté autant admirée & louée d'eux, quand ils l'ont veue, les faisant aller à l'égal toutes deux. Mais pourtant la puisnée passoit un peu devant l'aysnée, ainsi que l'on void quelques-fois en un boscage un jeune arbrisseau, par ses belles branches, se hausser sur un autre plus vieux que luy. Mais pourtant toutes deux estoient très-belles, mais par airs différents pourtant; car chascune avoit le sien à part, très-beau, & très-admirable.

Il faut donc sçavoir que, lorsque ceste belle

(1) *Ce Discours est le IV. des* Dames illustres, *Tome II, pag.* 161 *& suiv.*

Reyne de Navarre alla aux bains de Spa, elle paſſa par Namur, comme j'ay dict ailleurs (1), où elle fut honnorablement receue par Dom Juan d'Auſtrie, & veue en grande admiration des Capitaines & ſoldats Eſpaignols. De-là à peu, je rencontray à Paris, dans le Palais, un Capitaine Eſpaignol, à qui je demanday s'il l'avoit veue de par-delà? Il me diſt que ſi;

y que por ſer extremada de beldad y bonas gracias, havia mas prieſſa, quando ſalia fuera, por myrar la, que no à bever agua de los bagnos; y que por l'arte de ſu hermoſura captivava las perſonas con la fama, y a un muy mejor con ſu perſentia: porque monſtrava ſu hermoſura entre las otras Damas, come el ſol entre las eſtrellas. De ſus otras illuſtres y claras virtudes no hablo yo, porque, por

& que, pour la grandeur de ſa beauté & de ſa bonne grace, il y avoit plus de preſſe pour l'admirer, quand elle ſortoit, que non pas pour boire les eaux des bains; & que, pour l'ornement de ſa beauté, elle captivoit les hommes par ſa réputation, & encore mieux par ſa préſence : parce que ſa beauté la faiſoit paroître entre les autres Dames, comme le ſoleil entre les étoi-

(1) *Tome II, Diſcours V, pag.* 187.

ſer tan hermoſa, ninguna coſa le falta.	*les. Je ne parle point de ſes autres vertus illuſtres ; parce qu'elle étoit ſi belle, que rien ne lui manquoit.*

Je rencontrai une autre fois, dans le Louvre, un autre Capitaine Eſpaignol venant d'Eſpaigne vers Flandres, qui, m'ayant choiſi par-deſſus mes compaignons, comme connoiſſant en moy quelque façon Eſpaignolle, ainſi qu'il me diſt après, me pria de le faire entrer dans la grande ſalle du bal, qui eſtoit un jour d'une grande magnificence, pour voir ſeulement ceſte belle Reyne de Navarre, de qui

la fama vollava per toto el mondo, me dit-il.	*la renommée voloit par tout le monde.*

Je le fis entrer avec moy, lequel, durant tout le bal, ne diſt jamais mot, ny fit autre geſte, ſi-non regarder fixement ceſte belle Reyne, ſans jetter ſes yeux ailleurs, comme j'y pris garde, & luy laiſſay faire, ſans le desbaucher de ſa comtemplation. Après le bal finy, je luy dis :

Y pues, Segnor, que os pareſce de nueſtra Reyna de Navarra ?	*Eh bien, Monſieur, que vous ſemble de notre Reine de Navarre?*
Que me pareſce,	*Que m'en ſemble,*

Segnor? me respondit-il. Juro à Dios, me paresce tal, que si estuviesse en nuestra Corte de Madrid, como es en esta, el camino seria tan poplado, para visitar y myrar la, que paresceria un Camino de romeria, donde muchos pardones se gaggnan : que aunque senalado camino no vui era, solamente bastaria a seguir el hilo de la gente, para mitar y adorar-la, come Reyna de la tierra, y la Generala de todas las otras Reynas y Damas las mas signalades de la Europa, y pregonar la tal con justo y honrado titulo, por su divina beldad, Real maestad, y buenas gracias.

Monsieur ? Je vous jure, qu'elle me paroît telle, que si elle étoit à notre Cour de Madrid, comme elle est en celle-ci, le chemin seroit si peuplé, pour la voir & admirer, qu'il paroîtroit un chemin de pélerinage où l'on gagne bien des pardons ; même, s'il n'y avoit point de chemin tracé, il suffiroit de suivre la file du monde, pour l'admirer & adorer comme Reine de la terre, & la premiere de toutes les autres Reines & Dames les plus signalées de l'Európe, & la proclamer telle, par un juste & honorable titre, à cause de sa divine beauté, de sa Royale majesté, & de ses bonnes graces.

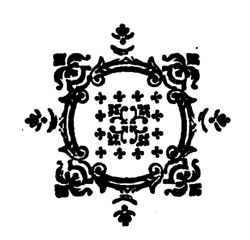
Certes, cest honneste homme avoit raison

de tenir tels propos ; car je penſe qu'au monde ne s'eſt jamais veu Princeſſe plus belle. J'en puis parler au vray ; car j'en ay veu force, & en France, & aux Pays eſtrangers, où la beauté ſe loge. Il ne luy manque qu'une choſe ; qu'elle n'eſt autant heureuſe en ce monde comme ſes mérites le requierent, & que ſes plus affectionnez ſerviteurs ſouhaitent & diſent. Je n'en puis conjecturer autre raiſon, ſi-non que le Ciel, qui l'a faicte, ne veut, comme jaloux, qu'elle dépende d'autres que de luy. Bien qu'elle ne ſe ſoucie point de ceſte grandeur du monde, que tous & toutes recherchent tant : ſe fondant ſur une raiſon, qui eſt belle certes, qu'elle me fit cet honneur de me dire, il n'y a pas long-temps, qu'elle n'avoit affaire d'ambition, ny de grandeur, plus haute que celle qui luy eſtoit née & venue d'une ſi grande race de Roys, ſes ayeulx & anceſtres : ſi qu'elle ſe peut dire eſtre aujourd'huy la ſeule reſtée de la plus grande Maiſon du monde ; & qu'il n'y a Royaume, Empire, ny Monarchie, qui la peuſt rendre plus grande qu'elle eſt. L'ambition eſt bonne pour les Princeſſes baſſes, & qui ne luy ſont nullement égales ; mais pour quant à elle, à part, à part, l'ambition. Elle ſe contente de ce qu'elle eſt, ny ne ſçauroit voller plus haut que ſes belles & amples aiſles de ſa noble Maiſon, de ſes vertus, & de ſes qualitez, luy peuvent don-

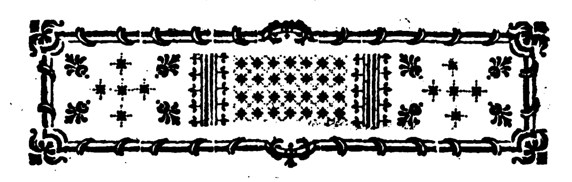
ner le vol; voire jusqu'au ciel, quand elle se voudra laisser porter à elles.

Finissons donc icy par ceste belle fin; car j'en ay faict un fort long & grand Discours à part (1).

(2) *Parmi les* Dames illustres, *Tome II, Discours V, pages* 183 *& suivantes.*



DISCOURS
SUR LES
SERMENTS
ET
JUREMENTS
ESPAIGNOLS.



DISCOURS

SUR LES

SERMENTS

ET

JUREMENTS

ESPAIGNOLS.

APRÈS avoir raconté aucunes *Rodomontades* des Espaignols, il m'a semblé bon de raconter aussi aucuns de leurs *Serments* particuliers, que je leur ay ouy dire : en quoy je les trouve plus divers, & plus changeants, qu'aucunes nations que j'aye pratiqué : & si en inventent ordinairement de nouveaux. Le plus commun & ancien est :

I. Juro à Dios. *I. J'en jure à Dieu.*

Puis ceux qui s'ensuivent :

II. Si, por aquella Segnora, que nascio preservada de *II. Ouy, par cette sainte Femme, qui naquit préservée*

la culpa original.	*du péché originel.*
III. Si, por mis pecados que confesse anteayer a los piez del Confessor.	*III. Ouy, par mes péchés, que je confessai avant-hier aux pieds du Confesseur.*
IV. Si, por el santo voto que hizo saliendo de las galeras de los Renegados.	*IV. Ouy, par le saint vœu que je fis en sortant des galeres des Infideles.*
V. Si, por la casa santa de Hierusalem.	*V. Ouy, par la sainte maison de Jérusalem.*
VI. Si, por la Incarnation de Verbo divino.	*VI. Ouy, par l'Incarnation du Verbe divin.*
VII. Si, por la Veronica santa de Jahen.	*VII. Ouy, par la sainte Véronique de Jaen.*
VIII. Si, por los Corporales santos de Daroca.	*VIII. Ouy, par les saints Corporaux de Daroca.*
IX. Si por nuestra Segnora de Mont-Serrat.	*IX. Ouy, par Notre-Dame de Mont-Serrat.*
X. Si, por l'alma de mi madre qu'esta en Parayso.	*X. Ouy, par l'ame de ma mere, qui est en Paradis.*

Pensez qu'il en avoit un bon certificat.

XI. Si, por las re-	*XI. Ouy, par les*

velationes de San Juan.	*révélations de St. Jean.*
XII. Si, por la purification de Nueſtra Segnora.	*XII. Ouy, par la Purification de Notre-Dame.*
XIII. Si, por la ſagrada Natividad de Chriſto.	*XIII. Ouy, par la ſainte Nativité de Chriſt.*
XIV. Si, por la cinta de San Franceſco.	*XIV. Ouy, par le cordon de St. François.*
XV. Si, por la vida de mi padre hombre de bien.	*XV. Ouy, par la vie de mon pere, homme de bien.*
XVI. Si, o reniego aquel Puto de ruyn Ladron, que motejava Nueſtro Segnor en la Crux.	*XVI. Ouy, je renie ce Bardache de mauvais Larron, qui ſe moquoit de Notre Seigneur en la Croix.*
XVII. Si, por la Letania de los Santos.	*XVII. Ouy, par les Litanies des Saints.*
XVIII. Si, por el juramento que tengo hecho.	*XVIII. Ouy, par le jurement que je fais.*
XIX. Si, por la Madre ſin mazilla.	*XIX. Ouy, par la Mere ſans tache.*
XX. Si, por la Segnora de la Coronada.	*XX. Ouy, par Notre-Dame de la Coronade.*

XXI. Si, por los quatre Evangelios santos:	*XXI. Ouy, par les quatre saints Evangiles:*

& là-dessus, il se faut signer, à la bouche, aux poictrines gauche & dextre, & puis à l'estomach.

XXII. Si, por el Sepulcro Santo, en el qual Hijo de Dios fue sepultado.	*XXII. Ouy, par le St. Sépulchre, dans lequel le Fils de Dieu fut ensé-veli.*
XXIII. Si, por las Novenas de Segnora Santa Elizabet.	*XXIII. Ouy, par les Neuvaines de Madame Sainte Elizabeth.*
XXIV. Si, por la Sagrada Escritura.	*XXIV. Ouy, par la Sainte Ecriture.*
XXV. En verdad, por Nuestra Segnora del Pilar de Sacragoça te lo juro.	*XXV. En vérité, je te le jure par Notre-Dame du Pilier de Sarragosse.*
XXVI. Si, o reniego de las que tengo en la Cara.	*XXVI. Ouy, ou je rénie celles que j'ai au visage.*

Il veut dire les ballaffres qu'il tient au visage.

XXVII. Si, o reniego los pecados de los muertos.	*XXVII. Ouy, ou je rénie les péchés des morts.*
XXVIII. Si, por	*XXVIII. Ouy, par*

la Incarnation de Cristo.	*l'Incarnation de Christ.*
XXIX. Si, por las reliquias de Santas de San Juan de Latran.	*XXIX. Ouy, par les saintes reliques de St. Jean de Latran.*
XXX. Si, por toda la perdicion del mundo, te lo juro.	*XXX. Ouy, je te le jure par l'entiere ruine de tout le monde.*
XXXI. Si por la vera Crux de Caravaca.	*XXXI. Ouy par la vraie Croix de Caravaca.*
XXXII. Si, por el cuerpo de Santo Alifonço, qu'esta en Zamora, te lo juro.	*XXXII. Ouy, je te le jure par le corps de St. Alifonce, qui repose à Zamora.*
XXXIII. Si, por el Apostel divino Sant Iago.	*XXXIII. Ouy par le divin Apôtre St. Jacques.*
XXXIV. Si, por el siglo de mis finados.	*XXXIV. Ouy, par le temps auquel ont vécu mes parents.*
XXXV. Si, por las brazas de San Anton.	*XXXV. Ouy, par le feu de St. Antoine.*
XXXVI. Si, por el Sagrario, de Nuestra Segnora.	*XXXVI. Ouy, par le Tabernacle de Notre Dame.*
XXXVII. Si, por la	*XXXVII. Ouy, par*

oreja ſagrada de Malchus, y ſanada por la mano de Jeſus.	*l'oreille ſacrée de Malchus, guérie par la main de Jeſus-Chriſt.*

Elle pouvoit bien eſtre ſacrée, puiſque Jeſus-Chriſt l'avoit touchée, non autrement.

XXXVIII. Si, por el buen Ladron que Jeſus Chriſto ſalvo moriendo con el.	*XXXVIII. Ouy, par le bon Larron, que Jeſus-Chriſt ſauva en mourant avec lui.*
XXXIX. Si, por los libros de Maeſter Abraham.	*XXXIX. Ouy, par les livres de maître Abraham.*
XL. Si, o reniego los Infideles del hijo de Dios.	*XL. Ouy, ou je renie les Infideles au Fils de Dieu.*
XLI. Si, o reniego los Moros, quando van deſcariados ſin Rey.	*XLI. Ouy, je renie les Mores, quand errent çà & là ſans Roi.*
XLII. Si, por mis cuentas.	*XLII. Ouy, par les grains de mon chapelet.*
XLIII. Si, por la Virgen, que concibio ſin dolor.	*XLIII. Ouy, par la Vierge, qui conçut ſans douleur.*
XLIV. Si, por la penitencia Santa Maria Magdalena.	*XLIV. Ouy, par la pénitence de Sainte Marie Magdelaine.*

XLV Si, por el Angel de la pax.	*XLV. Ouy, par l'Ange de la paix.*
XLVI. Si, por el Segnor que padecio en la Crux.	*XLVI. Ouy, par le Seigneur qui souffrit en la Croix.*
XLVII. Si por la Segnora de los Campos.	*XLVII. Ouy, par Notre-Dame des Champs.*
XLVIII. Si, por las Reliquias di Roma.	*XLVIII. Ouy, par les Reliques de Rome.*
XLIX. Si, o reniego la que me pario, si no es verdad.	*XLIX. Ouy, ou je renie celle qui m'a enfanté, si cela n'est pas vrai.*
L. Si, o reniego del Officio que quedo en poder de rapazez.	*L. Ouy, ou je renie le métier qui reste au pouvoir des enfants.*
LI. Si, o reniego de la puta mi suegra.	*LI. Ouy, ou je renie ma putain de belle-mere.*
LII. Si, por la Segnora de las Huertas.	*LII. Ouy, par Notre-Dame des Jardins.*
LIII. Si, por la Passion del Hijo de Dios.	*LIII. Ouy, par la Passion du Fils de Dieu.*
LIV. Si, o reniego la caza abrazada del Pluton.	*LIV. Ouy, ou je renie le manoir embrazé de Pluton.*

LV. Si, por la Santa Trinidad.	*LV. Ouy, par la Sainte Trinité.*
LVI. Si, o reniego la Ley da quel puto Mahomet, y desſcreo de la caſa donde eſta ſepultado.	*LVI. Ouy, ou je renie la Loi de ce Bardache de Mahomet, & je déteſte ſon ſépulchre.*
LVII. Si, o reniego el monazillo de la Yglezia, criado del Sacriſtan.	*LVII. Ouy, ou je renie l'enfant de chœur de l'Egliſe, valet du Sacriſtain.*
LVIII. En verdad, lo affirmo por los Santos de Dios.	*LVIII. En vérité, je vous l'aſſure par les Saints de Dieu.*
LIX. Si, o reniego del Spiritu maligno.	*LIX. Ouy, ou je renie l'Eſprit malin.*
LX. Si, por las romerias de Sant Iogo.	*LX. Ouy, par les pélerinages de St. Jacques.*
LXI. Si, por la Virgen del remedio, te lo juro.	*LXI. Ouy, je te le jure par Notre-Dame du remede.*
LXII. Si, por vida del Emperador Carlos.	*LXII. Ouy, par-la vie de l'Empereur Charles.*
LXIII. Si, por la vida del Rey Don Phelipe.	*LXIII. Ouy, par la vie du Roi Dom Philippe.*
LXIV. Si, por los	*LXIV. Ouy, par les*

ojos de mi Dama.	*yeux de ma maitresse.*
LXV. Si, por estas barbas que nascieron à la fumada de los canones.	*LXV. Ouy, par ces moustaches nées à la fumée des canons.*

Ils en disent bien d'exécrables, comme je vis un jour un Bandollier près de Narbonne, qui jura

Por los eigos de Dios.	*Par les entrailles de Dieu.*

Malheureux qu'il estoit !

Un autre juroit,

Cuerpo de Dios por el Pan, Sangre de Dios por el vin.	*Corps de Dieu pour pain, Sang de Dieu pour vin.*

Je vis un soldat à Naples, où estant faicte une pragmatique ou deffense de ne jurer parmy les Bandes, luy, ayant perdu tout son argent dans le corps-de-garde, il dist seulement :

Bezo las manos, Segnor Pilato.	*Je vous baise les mains, Seigneur Pilate.*

Interrogé par quelqu'un de ses compaignons ce qu'il vouloit dire par-là ? Il respondit, qu'il remercioit Pilate, & luy en sçavoit bon gré, de quoy il avoit sentencié Nostre Sauveur Jesus-Christ. Il devoit estre bruslé.

Un autre soldat, estant un jour entré dans le logis d'une femme, son hostesse, qui avoit

trois ou quatre petits enfants à l'entour d'elle, qui ne faisoient que crier, & l'importuner, il dist :

Que no vive aun el Rey don Herodes, para vengar me d'estos mignos!	*Ah! que le Roi Hérode ne vit-il encore pour me délivrer de cette petite canaille!*

Inférant par-là, qu'il eust voulu le Roy Hérodes encore revivre, pour faire un second massacre des petits innocents, afin que pour luy il n'eust plus la teste rompue du cry de ce petits enfants. Quelle Religion!

Un autre, sortant d'une maladie, & d'une grand fiebvre chaude, estant allé à l'Eglise pour remercier Dieu de sa guérison, il dit, & salua ainsi :

Bezo las manos, Segnor Jesus; y tan bien à vos, San Pablo, y San Pedro, y a todos vos otros Apostolos y Santos de vida eternal:	*Je vous baise les mains, Seigneur Jesus; & aussi à vous St. Paul, St. Pierre, & tous les autres Apôtres & Saints de la vie éternelle :*

& se tournant vers Saint-Anthoyne peint avec sa grande barbe blanche, il dist;

y no à vos, barba blanca, que tan mal tu fuego me trato, y me quemo en mis calenturas.	*mais non point à vous, barbe blanche, dont le feu m'a si mal traité, & m'a tant brûlé pendant ma fievre.*

Le brave Monſieur de Bayard ne fit pas cela ; lequel, ainſi que diſt ſon Roman, eſtant un jour perſécuté d'une fiebvre chaude, de telle façon qu'il en bruſloit, il implora Monſieur Sainct Anthoyne, en luy faiſant telle oraiſon : *Ah ! Monſieur Anthoyne, mon bon Sainct & Seigneur, je vous ſupplie avoir ſouvenance, lorque nous autres François nous allaſmes jetter dans Parme, que les Impériaux vouloient venir aſſiéger. Il fut arreſté, qu'on bruſleroit & abbatroit-on toutes les maiſons & Egliſes qui eſtoient aux faux-bourgs. Je ne voulus jamais conſentir que la voſtre fuſt abbatue, bien qu'elle fuſt de grande importance ; mais, je m'y allay jetter dedans avecques ma Compagnie. Si-bien que je la garday, & demeura entiere.* Ceſte oraiſon faicte, au bout de huict jours, Monſieur de Bayard fut guéry.

A propos de *baiſer les mains*, un Preſcheur en Eſpaigne, preſchant le premier Dimanche de Careſme, & touchant l'Evangile de ce jour-là, & de la tentation de Satan à l'endroit de Noſtre-Seigneur, venant ſur ce poinct, qu'il luy diſt, qu'il ſe jettaſt du haut du pinacle du Temple en-bas, & que, puis qu'il eſtoit Fils de Dieu, il ſeroit auſſi-toſt relevé des Anges, ſans ſe faire mal ; ſur ce le Preſcheur diſt tels mots :

Jeſus, come Cavallero muy bien creado,	*Jeſus, comme un Cavalier bien appris,*

respondio assi, *Beso la manos, Segnor Satan. Tengo yo otra escalera para abaxar.*	*répondit ainsi* : Je vous baise les mains, Seigneur Satan. J'ay un autre escalier pour descendre.

Je sçay un très-grand Prélat, qui fit une quasi pareille faute, (& sans penser,) que celle-là, car je l'ouys : lequel, preschant ce mesme jour à Fontainebleau devant le Roy, la Reyne, & toute la Cour, où il y avoit deux ou trois cents Huguenots, touchant ce mesme poinct de la tentation, il dit : *Hé, Diable, mon amy, que vous ay-je faict, pour me vouloir tenter ainsi?* Ce mot-là ne fut pas plus-tost dit, qu'il fut relevé de plusieurs de l'assistance, mesme des Huguenots, qui s'en mirent à rire avecques une sourde rumeur, dont après ils en firent bien leur proffit. Le Sermon achevé, s'estant enquis à aucuns de ses gens pourquoy on avoit ry, ils luy dirent, parce qu'il avoit appellé le Diable *son amy* : dont il en fut si fasché, qu'il dist l'avoir dit à l'improviste, & sans y songer ; & qu'il voudroit avoir donné dix mille escus, & tenir le mot dans la bouche.

Or, il faut noter, que aucuns de ces Espaignols ayment tant à dire de bons mots, qu'ils n'espargnent, ny Religion, ny Religieux, ny personne, ny chose, quelconque qui soit.

J'allois un jour à Naples avecques le Procache

cache (1), avec qui vont toutes ſortes de gens ſelon la rencontre qu'ils trouvent. Par cas, eſtoit avec nous le Sergent-Major de Naples, qui portoit le nom de Caravajal, gallant homme, certes. Il ne faut point demander ſi l'on eſt mal-traité par les mains de ce Procache. Après que nous euſmes diſné en une Ville, qui s'appelle Belliſtre, auſſi mal qu'il eſt poſſible, & de très-meſchante viande, on nous porta pour le fruict deux plats de ſallade, où il y avoit des herbes, que le Diable n'en euſt pas mangé, tant elles eſtoient ſauvages & ameres. Dans deux autres plats à part, il y avoit un peu de vinaigre, & force huile, comme il y en a force en ces quartiers, & auſſi qu'ils n'y veulent que fort peu de vinaigre. Caravajal, voyant ce beau mets, avecques ceſte grande quantité d'huile, s'eſcria du haut de la table où il eſtoit, & moy près de luy:

Segnores, quien quierre morir de vos otros, qu'aqui eſta l'Extrem-unction?	*Meſſieurs, qui a envie de mourir de vous autres, que voici l'Extrême Onction?*

Parce que l'Extremonction ſe faict d'huile. Nous nous miſmes tous à rire, fors un Moyne qui eſtoit préſent, qui dict:

Segnor Capitan, eſtas	*Monſieur le Capitai-*

(1) le Meſſager.

desvario, mas, grandes son los mios. *de comparer d'autres souffrances à celles-cy; mais néanmoins, les miennes sont bien grandes.*

Ceste comparaison sourde, en quelque façon que ce soit, ne se doit faire. Telle, ou pire, en fit un Cordellier une fois, dont j'en vais faire le conte. Ce Cordellier estoit un des Prescheurs & Confesseurs de la Reyne Anne de Bretagne. Je ne sçay si c'est point Frere Jehan Bourgeois, fort renommé de ce temps-là, ou autre. Pour lors, ladicte Reyne avoit une de ses filles, qui s'appelloit Bourdeille, sœur propre & aynée de feu mon pere, & pour ce ma tante, fillole du Roy Louys douziesme, dont elle portoit le nom de Louyse de Bourdeille (1). Il l'avoit faicte venir à la Cour dès l'asge de six ans, & la faisoit quasi ordinairement manger au bas de sa table, estant petite garce (2). parce qu'elle avoit le bec affilé, & disoit d'or, & causoit plaisamment, & luy bailloit ainsi du plaisir. Mais quand elle vint sur l'asge de unze à douze ans, la Reyne la fit tirer de-là, & manger à l'ordinaire avec ses compaignes. Or, venant sur l'asge de

(1) *Voyez le Tome II, pag. 9.*
(2) Petite fille.

quatorze à quinze ans, elle estoit si belle, qu'on l'appelloit l'*Ange de la Cour*, dont plusieurs Gentils Hommes en furent serviteurs & amoureux, jusques à ce Monsieur le Cordellier : (car, soubs la ceinture de Sainct François, l'amour y volle aussi bien qu'ailleurs ;) qui en l'exhortant, fust ou en la chambre de la Reyne, (car lors les Cordelliers entroient par-tout, tant on se fioit en eux,) ou en confession, de l'amour de Dieu & de la charité, il en faisoit tomber tousjours quelques mots sur son amour : si-bien que ma tante l'en ayant renvoyé bien loing par deux ou trois fois, & luy ne s'en désistant, le dist à la Gouvernante, qui en fit le rapport à la Reyne, qui n'en fit autre semblant, si-non la tancer, & luy dire que c'estoit une mauvaise garce, & que ce Cordellier estoit un très-sainct & homme de bien. Cela dura quelque temps, jusqu'à un jour de Vendredy-Sainct, que luy, venant à prescher la Passion dans la grand-salle de Bloys, devant la Reyne Anne, ses filles, & sa Cour, il se mit de plein abord, par son premier thesme, à commencer ainsi son sermon, & par ces propres mots : *Pour vous, belle nature humaine, c'est aujourd'huy pour qui j'endure, dist ainsi Nostre-Seigneur Jesus-Christ, à un tel jour d'anuict* (1), *pour*

(1) *d'aujourd'huy.*

sa Passion. Puis, s'estant plus avant enfoncé en propos, il va si dextrement & subtilement contourner & convertir tout son texte & passage de la Passion, en celle qui l'affligeoit pour l'amour de ceste belle nature humaine qui estoit au-devant de sa chieze, avecques ses compaignes, & autres Dames, sur laquelle jettoit tousjours quasi ses yeux, contre faisant du triste, du marmiteux, & du passionné des tourments de Nostre-Seigneur, que pourtant il convertissoit tousjours sur les siens. Bien peu de personnes s'adviserent de cela, si-non la Reyne un peu, qui ne se fiant en son jugement, après le sermon failly, elle fit venir le galland parler à elle en la présence de deux de ses Docteurs, qui avoient esté au sermon; ausquels la Reyne ayant conféré son soupçon & son doubte, s'en allerent aussi doubter & appercevoir, & luy répéter la plus grand'part des passages, tant vrais que feints, tant bons que mauvais, qu'avoit allégués le galland. Enfin, trouverent qu'il y avoit de la meschanceté; & pour ce, estant appellé devant la Reyne & les Docteurs, & estant convaincu d'un tel crime, (non sans se deffendre pourtant bravement,) on dict que la Reyne le fit fouetter en sa cuisine. Mais point: car elle n'aymoit point le scandale. Ainsi le renvoya à son Provincial, avecques belles recommandations, qu'il s'en souvint toute sa vie:

& par ainsi, ma tante, bien-yse d'estre délivrée d'un tel fascheux importun, & de n'estre plus taxée de la Reyne de l'avoir accusé à tort, & que la vérité en estoit connue; dont la Reyne l'en ayma davantage, & le Roy son parain. Mais elle ne vesquit guieres après; car elle mourut à l'asge de quinze venant à seize ans. Grand dommage, certes, d'une si belle fleur fanie & emportée en son plus beau apvril. Elle fut fort regrettée du Roy, de la Reyne, de toute la Cour, & enterrée très-honorablement aux Cordelliers, près du grand autel à main gauche. Avant que leur Eglise se bruslast, il y a environ seize à dix-sept ans (1); son épitaphe en bronze paroissoit encore attaché contre un pillier, lequel fondit avecques plusieurs autres, tant le feu & l'embrazement fut grand & désolable, sans y pouvoir remédier. Je tiens ce conte de feue ma mere, & du bon-homme Monsieur de Pons, qui le tenoit, disoit-il, de Madame de Pons sa mere, Gouvernante de Madame Renée de France, depuis Duchesse de Ferrare. Je pense que si Madame de Nemours, sa fille, s'en vouloit aujourd'huy ressouvenir, elle le pourroit asseurer : & voylà mon conte achevé. Venons à d'aûtres.

(1) *En* 1580. *Voyez le* Journal de Henri III, *sous cette année.*

Il s'est trouvé de bons compaignons d'autresfois en ces Cordelliers, comme un Espaignol, que je vais dire, appellé

Fray Innigo.	*Frere Ignace.*

Allant un jour dans une ruë de Tolede, & aucunes belles & honnestes Dames (comme il y en a force) allant devant, & luy après, & faisant grand'poussiere de leurs robes traisnantes en terre; ainsi qu'elles se fussent advisées de luy, & de la poussiere qui luy nuisoit, s'arresterent tout court, (car elles l'avoient en grand révérence,) & luy dirent fort courtoisement :

Passa Vuestra Reverencia, porque no le demos polvo.	*Que Vostre Révérence passe devant, afin que nous ne lui fassions point de poussiere.*

Luy, refusant de passer, leur dist :

Bezo las manos, Segnoras Vayan se Vuessas mercedes : quel polvo de las Ovejas no lo aborefce el lobo.	*Je vous baise les mains, Mes Dames. Ne vous arrêtez point. Le loup n'abhorre point la poussiere des brebis.*

Quel fin loup voylà, puisqu'il n'abhorroit point la poussiere de ces belles Dames! Il n'en eust point abhorré autre chose, ny leur chair, non plus que le loup celle des brebis; bien qu'il fist bien de la mine, & qu'il prélassast tant qu'il pouvoit, aspirant un jour

à une mytre. De quoy l'en reprenoit un jour un sien compaignon; & de despit luy dist :

Quitad esta vana gloria de ti; que aun que lleva mytras, nunca caera una en su cabeça.

Laissez-là cette vaine imagination. Quand même il pleuvroit des mitres, il n'en tombera jamais une sur votre tête.

L'on peut bien quelque-fois brocarder & se mocquer de ces gens-là, puisqu'ils se mocquent entre eux-mesmes les uns des autres; comme fit un Cordellier un jour à un Jacobin. Allant par Pays tous deux de compaignie, & venant passer un ruisseau, où il n'y avoit planche ny pont, le Jacobin luy dist, que puisqu'il estoit deschaussé, & pieds-nuds, qu'il se mist dans l'eau, & qu'il le portast sur ses espaulles; ce que le Cordellier luy accorda volontiers : & le passant, quand ce fut au mitan de l'eau, il luy demanda s'il ne portoit point d'argent dessus luy? L'autre respondit qu'il avoit environ six réalles. Alors, il luy dist :

Padre, perdonad me, que no puedo llevar comigo dineros, porque assi lo mando mi regla. Y, deziendo esso, luego lo hecho en el Ryo, y se pienso ahogar.

Mon Pere, pardonnez-moi, je ne puis porter d'argent sur moi, parce que ma regle l'ordonne ainsi; &, en disant cela, il le jetta sur le champ dans l'eau,

où il pensa se noyer.

Pensez que le Cordellier s'en mocqua bien, & en rist son saoul.

Une bonne femme, estant malade, & ayant envoyé querir son Curé pour la confesser, elle luy ordonna pour sa peine une poulle, qu'il prist gentiment, & l'emporta. Quand elle fut guérie, ne se souvenant du don, elle demanda à sa chambriere qu'estoit devenue sa poulle? Elle luy dist, qu'elle l'avoit donnée au Curé par son commandement, à quoy elle respondit :

Vale me Dios! Infinitas vezes que se me perdio esta galina, la di al Diablo, y nunca la tomo : y una vez, que la prometi al Cura, la llevo luego.

Dieu me soit en aide! Une infinité de fois que cette poulle s'est perdue, je l'ay donné au Diable, sans qu'il l'ait jamais prise : & pour une seule fois que je l'ai promise au Curé, il l'a emportée sur le champ.

Un bon compaignon, ayant espousé une belle & honneste femme, & pour ce qu'il estoit mauvais mesnager, & avoit despendu tout le bien que son pere luy avoit laissé, elle se sépara de luy, dont s'en plaignit au Vicaire, pour la luy faire rendre : de quoy le Vicaire s'enquerant à son Procureur, luy demanda :

Si havia consumido el matrimonio?	*S'il avoit consommé le matrimoine; ou le mariage?*

Le Procureur respondit plaisamment:

y aun el patrimonio?	*& de plus, le patrimoine;*

faisant allusion du matrimoine & du patrimoine, qu'il les avoit consommez tous deux à son dam, & de la femme & tout (1).

Un autre fit bien mieux, qui ayant de mesme mangé tout son bien, & rencontré un jour par un sien amy, & trouvé à table qu'il faisoit bonne-chere, & soupoit avec un flambeau de cire; luy pensant remonstrer, que puisqu'il n'avoit plus de quoy faire telles despenses, pourquoy il faisoit celle-là d'un flambeau de cire, & ne se contentoit d'une petite chandelle de suif? L'autre luy respondit:

Segnor, hago el cabo de l'anno de mi hazienda.	*Monsieur, je fais le bout de l'an de mon défunct bien.*

Quel bout de l'an, & quelle comparaison! Ne vous dis-je pas qu'ils n'espargnent rien pour dire un bon mot? Comme plusieurs autres que je dirois bien; mais je serois trop long. Si diray-je encore ceux cy.

La Reyne d'Espaigne, Donne Izabelle de

(1) Aussi.

France, estant un jour en une Procession à Madrid avec ses Dames & filles, qui la suivoient, toutes aussi belles qu'elle; & venant après la derniere leur gouvernante, vieille & laide, il y eut un Cavallier qui rencontra là-dessus, & dit :

Questa Dama paresce la muerte en cabo de un Rosario d'oro o de pedrerias.	*Cette Dame a tout l'air d'une tête de mort enfilée au bout d'un Rosaire d'or ou de pierreries.*

Il se faut imaginer là-dessus un beau chappellet de pierreries, ou d'or, de quelque belle façon, au bout du quel on met coustumiérement une teste de mort, pour en avoir souvenance.

Un Capitaine de Galleres, poursuivant une galliote de Mores, il fit un vœu, que s'il la pouvoit prendre, qu'il en donneroit la dixme à Nostre-Dame de Guadalup. Un de ses soldats s'en mit à rire; & luy ayant esté demandé pourquoy, il respondit :

Lo qua a prometido el Capitan, agora es de los moros; y si se gagna, sera de nos otros soldados : pues myra adonde se a de secar el diezmo nor Nuestra Segnora?	*Ce que le Capitaine a promis est encore en la puissance des Mores; & si on le prend, il sera à nous autres soldats. Admirez donc où il prendra la dixme pour Notre Dame.*

Le galland se vouloit partager pour luy & pour ses compaignons, avant que rien donner à Nostre-Dame.

Cestuy-cy, & puis plus. Un galland, ou pour mieux dire, un meschant garnement, estant un jour malade d'une fiebvre chaude, qui le pressoit & l'altéroit fort, il demanda à son Médecin de l'eau de fontaine pour boire. Il luy respondit, qu'elle luy feroit mal, s'il en beuvoit, & qu'il n'en auroit point. L'autre luy respondit :

Dad me dunque un poco de agua bendita para bever, que cosa tan bendita, y sagrada, no puede hazer mal.

Donnez-moi donc un peu d'eau bénite pour boire. Une chose si sainte, & si sacrée, ne sauroit faire mal.

Le Médecin luy respondit :

O! hijo de Puta, qu'aveys dicho? Den le quanta agua quiziere.

O! fils de Putain, qu'as-tu dit? Qu'on lui donne de l'eau tout son saoul.

Ainsi l'abandonna Monsieur le Médecin à boire son saoul d'autre eau, & ne toucher à l'eau benifte, qui a bien plus d'autres vertus que de la boire, ainsi que j'en vais faire un conte.

Monsieur de Grignaux, Gentil-Homme de Périgord, brave & très habile en son temps, & Chevallier d'honneur de la Reyne Anne de Bretaigne, fut une fois envoyé en

Ambaſſade vers le Pape Jules, par le Roy Louys XII ſon maiſtre. Par cas, un jour, eſtant au palais de Sainct-Pierre, il veid ſortir cinq ou ſix Cardinaux, faiſans bien des empreſſez, qui alloient jetter le Diable hors du corps d'un pauvre homme. Il les pria de l'attendre un peu, qu'il euſt dict un mot à Sa Saincteté, & qu'il vouloit aller avec eux, pour voir ce myſtere, qu'il n'avoit jamais veu. A qui ils dirent, par une grande ſpéciauté, qu'il ne falloit pas qu'il y vint, parce qu'il ne s'eſtoit pas confeſſé, & mis en eſtat & bonne dévotion comme eux : d'autant que ces malins eſprits fouloient, quand on les chaſſoit d'un corps, s'aller auſſi-toſt réjetter dedans un autre, s'il ſe trouvoit en ſon chemin, & n'eſtoit en bon eſtat que doit eſtre un vray & bon Chreſtien, & Catholique ; & par ainſi, ce malin eſprit, eſtant par eux chaſſé du corps de ce pauvre homme, pourroit entrer dans le ſien, le trouvant tout immonde & honny. A quoy Monſieur de Grignaux reſpondit promptement : *Le prenez-vous là ? J'y ay trouvé un bon remede ; car je me jetteray tout chauſſé & tout veſtu dans le grand beniſtier, & m'y plongeray juſqu'à la gorge. Mais avant, je prendrai de l'eau beniſte ma pleine bouche : & lorſque vous aurez faict vos oraiſons, imprécations, & brinborions, & que je pourray au plus près*

connoistre que ce Diable voudra sortir, je commenceray à jetter par ma bouche, & rejaillir peu-à-peu, mon eau beniste, & l'entretiendray tousjours ainsi jusqu'à ce que le Diable aura sorty par la vistre, ou rentré dans le corps de quelqu'un de vous autres qui n'estes pas plus netz, ny ne vallez pas plus que moy, & estes pires que le Diable. Car, Pasques-Dieu, (tel estoit son serment,) *vous estes, & vostre maistre, tous traitres, qui ne faictes que trahir & tromper le Roy mon maistre*; ce qui arriva puis après. Voilà donc comment Monsieur de Grignaux, voulant mettre ordre aux trous du haut & du bas, par-là où il présumoit que le Diable deust passer, fit approuver à l'assemblée, que le remede estoit très-bon, & qu'il verroit tout ce mystere sans danger & fortune.

Je tiens ce conte d'un vieux Gentil-Homme mon voisin, qui disoit le tenir de feu Monsieur de Bourdeille mon pere, qui estoit parent & bon amy de Monsieur de Grignaux, & aussi bon compaignon que luy; les quels tous deux, & en France, & au-dehors aux guerres d'Italie, en avoient faict de bonnes en leur temps : bien que mon pere fust plus jeune; car il estoit Page de la Reyne Anne, allant tousjours sur son premier mulet de devant sa litiere, qui estoit un grand honneur de ce temps, que Monsieur de Grignaux estoit desjà Chevallier-d'honneur de la-dicte

Reyne, laquelle (sortant hors de Page) le luy donna pour le mener aux guerres de Naples. Je sçay plusieurs bons contes de tous deux, qui sont subelins, & qui levent la paille, dont j'en conte aucuns en mes autres Livres (1).

Or, bien que ce conte soit joyeux & ridicule, il faut tousjours confesser & advouer, que l'eau benişte a de très-grandes vertus & propriétez, soit contre ces Esprits malins, soit pour les foudres, tempêtes, orages, & tonnerres, pour le feu & embrazement, bref, pour une infinité de choses, dont l'on a veu de grands miracles.

Je cuydois n'allonger ce petit Traicté des Jurements Espaignols tant comme j'ay faict. Mais comme un propos ameine l'autre, je me suis perdu un peu en ces petits contes précédents, qu'il vaut mieux dire que raconter ces énormes jurements & blasphesmes, qui sont par trop scandalleux, & très-nuisibles à l'ame, & plus qu'on ne pense; & m'estonne qu'on ne s'en corrige mieux qu'on ne faict. Mais à ce que j'ay veu & pratiqué, il n'y a guieres peuple, de quelque nation que ce soit, qui ne s'en ayde fort vilainement. Les François s'en accommodent aussi bien que les autres, & mesme les Gascons,

(1) *Voyez-en un entre autres de ce même Mr.* de Grignaux *ou* Grignols, *ci-dessus Tome II, pag.* 12.

voire plusieurs Francimans, & sur-tout les soldats & advanturiers de guerre, ainsi qu'en courroit le temps passé le proverbe : *Il jure comme un advanturier, ou comme un sergent qui prend & tient son homme au collet.* Les Lansquenets jurent estrangement aussi. Bref, tous s'en aydent, & principalement les Italiens ; car ils prennent Dieu, la Vierge Marie, & tous les Saincts & Sainctes, par le haut, par le bas, par le mitan, que c'est chose fort abhorrable. Ceux qui en ont pratiqué le Pays, en confirmeront mon dire.

Je vis une fois (je ne diray plus que cestuy-cy) un Capitaine de Galleres, Italien, Genevois (1), que je ne nommeray point, qui suivoit Monsieur le Grand-Prieur de France de la Maison de Lorraine. Estans sur mer, ainsi que nous estions prests à passer le Golphe de Livourne, qui est très-dangereux, jouant aux dez contre un autre, luy ayant livré dix pour son poinct & sa chance, & rencontra & pris pour luy quatorze : il se mit, en tirant les dez, à dire par trois fois :

Fa quatordeci, misser Domine Dio; o tu perdi un anima Christiana.	*Fai quatorze, ô Dieu! ou tu perds une ame chrétienne.*

En ce disant, il fit la chance de son homme,

(1) Génois.

& luy perdit. Puis, continuant & renforçant plus villainement son blasphesme, il dist :

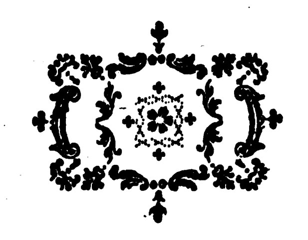
Yo so bien, que misser Domine Dio mi vol dar hoggi qualqu'estretta : ma tu mentiraï, *dit-il en regardant le Ciel* ; qu'io no jugaro piu.	*Je vois bien que Dieu me veut aujourd'huy précipiter en quelque malheur : mais tu mentiras*, dit-il en regardant le Ciel ; *car je ne jouerai plus.*

Et prenant les dez, il les jetta dans la mer, en se retirant avec la perte de trois cents escus.

Ce blasphesme porta si grand malheur, que nous estans engolphez en ce dit Golphe, seize galleres, qu'avoit le-dict Monsieur le Grand-Prieur, coururent grande fortune, & cuyderent quasi toutes périr. Mon-dict Sieur le Grand-Prieur, ayaut sceu après le blasphesme du du-dict Capitaine, l'en tança très-aigrement, & qu'il n'y retournast plus, autrement il luy fairoit sentir; lequel il laissa, en le voyant contrit & repentant, & que luy-mesme eut plus grand peur que tous les autres durant la tempeste. Il avoit raison, car Dieu s'en irrita, comme il fit paroistre. Du despuis, il s'en corrigea, & le vis ne jurer ny blasphesmer plus tant comme il faisoit ; & quand on luy en faisoit la guerre qu'il estoit devenu sage, il respondoit :

La fortuna de Livorna my sa encora paura.	*Le danger de Livourne m'épouvante encore.*

Il seroit besoing, que Dieu quelquesfois donnast tout-à-coup ainsi des chastiments à ceux qui le jurent si exécrablement. Ils s'en corrigeroient, & les autres y prendroient exemple : car enfin, ce n'est qu'une accoustumance aysée à s'en deffaire, ainsi que j'en ay veu l'expérience en plusieurs.



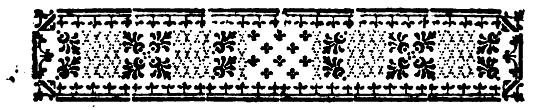
DISCOURS

SUR LES BELLES

RETRAITES D'ARMÉES

DE

DIVERSES NATIONS.



DISCOURS
SUR LES BELLES
RETRAITES D'ARMÉES
DE
DIVERSES NATIONS.

J'AY ſouvent ouy dire à de grands Capitaines & Généraux d'Armées, que les retraites belles, & les démeſlements de combats, méritent bien autant de louanges, que les exécutions; choſe n'eſtant ſi difficile en guerre, que celle-là. Et le Capitaine qui fait une belle retirade devant ſon ennemy, eſt bien autant à eſtimer, que celuy qui le combat; d'autant, diſoient-ils, que le moindre Capitaine qui aura du cœur, peut combattre, & non bien ſe retirer. Sur lequel ſubjet nous en avons une infinité d'exemples, tant antiques que modernes : & d'autant que j'ay proteſté de n'en produire point d'antiques, pour eſtre trop communs & ſceus d'un chaſcun, je n'en produiray que de nos moder-

nes; & pour le premier, j'en prendray un du Marquis de Pescayre, Dom Fernando d'Avalos. Ce brave Marquis donc, ayant chassé les François de l'Estat de Milan, avec Monsieur de Bourbon, & ayant esté persuadé & fort pressé de luy, pour passer en France, il vint à son très-grand regret en Provence, quasi en despit de luy.

„ Porque sabia bien, dezia el, que la
„ naturalezza de todos los desterrados es tal,
„ que, combidados de una muy pequegna
„ esperança, facilmente se enbuelven en
„ qualquiera difficultad; y que, en los Prin-
„ cipios de las cosas, no miden ningun pe-
„ ligro con la razon; y que mayor locura
„ no podia ser, que con un Capitan dester-
„ rado, que en publico juyzyo avia sido con-
„ denado por traydor, y con tan poco exer-
„ cito, emprender de combatir un Reyno
„ riquissimo, en donde los Franceses, afectio-
„ nados al nombre Real, avian accostum-
„ brado, no solamentte por amor natural,
„ pero quasi por servil mandamiento, a ser
„ le fieles, y aun quasi adorar el rostro de
„ su Rey, como si fuesse una gran deïdad
„ oculta; abominando grandemente el nom-
„ bre de traydor, y no aviendo se jamas re-
„ bellado alguno en ninguna memoria de su
„ Rey legitimo. Pero, confiandose en el va-
„ lor dellos y animo, emprendio la guerra,
„ y passo ".

C'est-à-dire:

C'est-à-dire :

Parce, disoit-il, *que le naturel des hommes bannis de leur patrie est tel, que, conviés d'une petite espérance, facilement s'embrouillent en quelque difficulté que ce soit, & jamais, au commencement des choses, ne mesurent les périls avec la raison : & qu'il n'y avoit folie plus grande, qu'avec un Capitaine banny & déclaré en plein jugement traistre, & avec petites forces, s'embarrasser & entreprendre de faire la guerre dans un Royaume, où les François, très-affectionnez au nom royal, avoient accoustumé, non-seulement par amour naturel, mais quasi par vile servitude & commandement, à estre fideles, voire quasi adorer le visage de leur Roy, comme si c'estoit quelque déïté occulte ; abominant grandement le vilain nom de traistre, desquels n'en avoit eu d'aucune mémoire, qui se fust rebellé de son Roy légitime. Toutesfois, se confiant en la valeur & courage de ses soldats, il entreprit la guerre, & passa.*

Et d'abordade, allerent assiéger Marseille, gardée si bien par ceux qui estoient dedans, qu'ils y firent très-mal leurs besoignes : & s'y voulant opiniastrer, le Roy eut loisir de s'armer & aller à l'encontre d'eux, faisant si bonne dilligence, y ayant premiérement envoyé Monsieur de Longueville, & luy après,

qu'il fallust, à Monsieur de Bourbon, & au Marquis, songer à faire leur retraite, & à grands pas, pour estre si vivement poursuivis par le Roy & ses forces, que ce fut à eux à faire si grandes & vilaines traites par ces chemins raboteux de ces hautes & horribles à voir seulement montaignes des Alpes, qu'on n'en ouyst jamais parler de telles.

„ De tal manera, dizen los Espagnol-
„ les, que los soldados, en veynte y tres
„ dias de vyage, hyziero su camino con tan-
„ ta prestezza y patientia, que, estando quasi
„ todos sin C,apatos, se cobrieron los pies
„ raçados con cuerios rezientes de animales.
„ Y, porque l'artilleria non podia caminar,
„ el Marques, con uno fuego hyzo romper-
„ la, y puso los pedaços del metal en bes-
„ tias de carga : y por esso aunque trayesse
„ con sigo mas de doze mille carruajes o
„ bestias de carga, non dexo un solo bagage
„ de soldado in camino tan largo y enojo-
„ so; y assy todos sanos y salvos llegaron a
„ Pavia, lugar de toda sigurdad, y passeron
„ el Po ".

C'est-à-dire:

De telle maniere, disent les Espaignols, *que les soldats, en vingt-trois journées de voyage, firent leur chemin avec tant de prestesse & nécessité, qu'estans tous quasi sans souliers, estoient contraincts d'enve-*

lopper & couvrir leurs pauvres pieds, tout espinez & esgratignez, de quelques cuirs faits de fraisches peaux de bestes. Et parce que l'artillerie ne pouvoit suivre, le Marquis la fit rompre avec du feu, & en fit mettre les pieces du métal sur des bestes de charge: & encore qu'il eust en son camp, & tirast après luy, plus de douze mille bestes de charge & de carréage, il ne demeura en chemin un seul chetif bagage de soldat; & ainsi sains & sauves arriverent à Pavie, lieu de seureté, & passerent le Pô.

Toute cette diligence & belle retraitte, est digne à estimer, en la façon de laquelle le Roy les pressoit, & telle qu'entrant par une porte dans Milan, son ennemy passoit par l'autre. Le Marquis se monstra-là un très-habile & grand Capitaine. Aussi dit-on de luy que, de sa nature, n'estoit grand vanteur; mais ne se peut engarder, qu'il ne s'en vantast, & en fist une grande ostentation, cemme disent les Espaignols.

„ Desta Hazagna sola, y retirada, que
„ en ninguna coza fue semejante a huyda,
„ de gran admiracion disen que acostum-
„ brava gloriarse el Marques de Pescaria,
„ siendo en otra manera muy comedido à
„ blasonner de si mismo, callando con sin-
„ gular modestia las cozas que le traya loor,
„ dando à entender, que el estava contento

„ ſolo con aquel fructo de gloria que tenia „ pueſto en la propria conſcientia, el qual „ floreſſia dichoſamente mas en boca agena „ qu'en propria. "

C'eſt-à-dire :

De ce ſeul faict & retirade, qui en nulle choſe ne fut pareille à une fuite, comme d'une choſe de grande admiration, on dit que le Marquis de Peſcayre s'en ſouloit fort glorifier; eſtant autrement fort arreſté à parler & blaſonner de ſoy-meſme, taiſant avec une grande modeſtie les choſes qui luy tiroient à louange : donnant à entendre, qu'il eſtoit aſſez ſeul content avec le fruit de gloire, qu'il tenoit en ſa propre conſcience, lequel fleuriſſoit mieux & plus heureuſement en la bouche d'autruy qu'en la ſienne.

Et certes, il falloit bien que ce brave Marquis eſtimaſt bien cette retraitte pour un grand exploit de guerre, puiſque ſes beaux combats il taiſoit, & en cette retraite ne ſe pouvoit garder qu'il ne ſe louaſt grandement, comme tous grands Capitaines l'ont louée, & ſur-tout Monſieur le Conneſtable (1), qui aydoit fort à luy donner la chaſſe pour ce coup.

(1) de Montmorency.

Une autre belle retraite fit ce brave Philibert de Chalon, Prince d'Orange, le Non-Pair de la Flandres de ce temps-là, lorsqu'il se retira si bravement, après avoir fait tous les beaux debvoirs de guerre, avec une fort petite armée sortie du sac de Rome : car encore qu'elle y fust entrée grande, si n'en sortit elle de mesme; estant le naturel des soldats, après s'estre enrichis d'un grand butin se débander, & s'en aller. Pour attirer au combat Monsieur de Lautrec, deux fois plus fort & plus puissant que luy, s'estant campé devant sa barbe à Troye dans la Pouille, pour luy empescher le chemin de Naples, & Monsieur de Lautrec ne l'ayant voulu combattre, ny recevoir à la battaille; encore qu'il eust très-grande apparence de la victoire, & eust respondu : *Je ne puis donner la battaille, sans y perdre beaucoup de gens-de-bien; mais je les auray la corde au col :* d'autant qu'il attendoit Horace Baglion, qui amenoit les vieilles Bandes noires de Jehan de Médicis, qui estoient le principal, voire tout le nerf de son armée. Ce qu'ayant sceu Philibert, la nuit d'entre un Vendredy & Samedy fit mettre toutes les campanes (1) des mulets dans les coffres, & sans sonner trompettes ni tambours, des-

(1) Clochettes ou Sonnettes.

logea, prenant le chemin des bois droit vers Naples : & laissa Monsieur de Lautrec, planté & campé avec sa bravade & jactance Gasconne, & son altier rudoyement, qui portoient grand dommage certes à ses grandes vertus, en jurant son *Obé*; car c'estoit son serment ordinaire. Il envoya après quelque Gendarmerie & Cavallerie, qui donnerent sur la queue, & en deffirent quelques-uns, mais bien peu, pour ce coup. Il fit la leçon à ce grand Capitaine. Encore dit-on que, sans qu'il s'apperceust d'une apparence de mutinerie parmy les Espaignols & Lansquenets demandans leurs payes, ainsi qu'ils firent en arrivant à Naples, le-dict Prince eust pris une autre résolution; mais possible ne fust-elle esté si louable que cette retraite.

J'ay ouy dire à aucuns Anciens, que lorsqu'il fallut à l'Admiral Bonnivet abandonner du tout l'Estat de Milan, y ayant esté très-mal mené de Messieurs de Bourbon & de Pescayre, & des soldats Impériaux, à la retraite qu'il luy fallut faire à Romagnono, que firent Messieurs de Bayard & Vandenesse, qui en avoient la charge, estant le-dict Admiral Bonnivet blessé, & se faisant porter en litiere, s'ils n'y fussent esté tuez, que la retraite s'en alloit estre des plus signalées qu'il fust il y a long-temps. Mais aussi-tost qu'ils furent morts, un chascun perdit cœur, ayant perdu leurs principaux chefs & appuys, &

s'en allerent tous à la desbandade, & en desordre. De sorte que les Impériaux en eurent tel marché qu'ils voulurent : & disent les Espaignols, qu'ils leur prirent sept pieces d'artillerie, que les soldats menerent dans Milan, bien ramées & couvertes de feuilles d'arbres, en signe de grand triomphe. Tant que Messieurs de Bayard & Vandenesse demeurerent en vie, tout alla bien, & se retiroient nos François tousjours en fuite de loup : mais leur mort apporta tout deuil, tout malheur, & toute confusion. On dit que Monsieur l'Admiral, en ayant donné totale charge de cette retraite à Monsieur de Bayard, (Monsieur du Bellay y met Monsieur de Sainct-Pol, mais l'Espaignol ne fait mention que de Messieurs de Bayard & Vandenesse,) luy recommandant sur-tout l'artillerie qu'elle ne fust prise, Monsieur de Bayard luy respondit : *Monsieur, j'eusse fort desiré que le Roy & vous m'eussiés donné cette charge en fortune plus prospere & heureuse que ceste cy; mais pourtant, en quelque façon que l'advanture me traite, je ferai en sorte que, tant que j'auray la vie, je la deffendray si bien, que l'ennemy n'en triomphera point.*

Et ainsi qu'il le dist, il tint très-bien : demeurant tousjours serré sur la queue, & rendant tousjours quelque gentil combat. Mais le malheur fut, qu'il eut une grande

mousquetade dans l'espaule, qui le força de la douleur de mettre pied à terre : & soudain, ayant esté assisté des siens, & le voulant desarmer & porter sur des picques, (car il n'y avoit soldat qui ne l'aimast, & ne l'honorast plus que le Général,) il pria chascun de se retirer & sauver. *Car quant à moy*, dit-il, *je veux mourir dans le champ où j'ay combattu, n'estant bien séant à un grand homme de guerre de mourir autrement qu'armé de toutes ses armes.*

Et ainsin que les soldats Espaignols, poursuivant la victoire, le voyant estendu, luy demanderent qui il estoit, & qu'il se rendist; *Oui*, dit-il, *je me rends à Monsieur le Marquis de Pescayre*; dont tous les Espaignols commencerent à le louër grandement, disans :

„ Que se maravillavan mucho del grand
„ juizio de tal valeroso hombre, el qual sa-
„ biendo muy bien, que la suprema auto-
„ ridad del Govierno estava al poder de Don
„ Carlos de Lanoy, y del Duque de Bour-
„ bon, qui siesse antes render se al Marques,
„ que à ellos; dando à entender, que el
„ nombre de la guerra gagnado con virtud
„ verdedera, y con hechos illustres, era muy
„ mas noble y honrado, que no el que se
„ gagna con el fuego de la fortuna amoro-
„ sa, y del soperbio favor de los Reys del
„ mondo. "

C'est-à-dire :

Qu'ils s'émerveilloient fort du grand jugement d'un si valeureux homme, lequel sçachant bien que la supresme authorité du Gouvernement appartenoit à Dom Charles de Lanoy, & Monsieur de Bourbon, néanmoins il aima mieux se rendre au Marquis qu'aux autres ; sçachant bien que le nom (1) *de la guerre, gaigné par une vraye vertu & par illustres faicts, est plus noble & plus honorable, que celuy qui se gaigne par le jeu de la fortune amoureuse, ou par la superbe faveur des Roys.*

Monsieur le Marquis aussi le receut fort honorablement, & luy bailla des Gardes pour l'avoir en recommandation,

„ Que non recibiesse ninguna fuerça ne
„ injuria de ninguno soldado avariento, o
„ ignorante, porque era menester que porsiquiesse los enemigos ".

C'est-à-dire :

Qu'il ne receut nulle violence, ny injure d'aucun soldat, avare ou ignorant de l'art de la guerre ; car il luy falloit poursuivre l'ennemy.

---

(1) ou Renom.

Le-dict Marquis, le voyant en tel estat, s'escria aux soldats : *Ea ! Soldados, tenemos victoria; porque es muerto el Capitan Bayardo.* C. à-d. *Soldats, nous avons la victoire; puisque le Capitaine Bayard est mort.* Et luy fit tous les honneurs du monde, pour si peu de vie qu'il luy restoit, & les meilleurs traitements; ayant commandé luy faire tendre un pavillon fort superbe sur le champ mesme, & un lict pour se reposer : & mourut ainsi, sans jamais se desarmer.

„ Y assi murio armado en el campo, co-
„ me lo avia siempre desseado ".

C'est-à-dire :

Et ainsi mourut tout armé dans le camp, comme il l'avoit tousjours souhaité.

Après sa mort, le Marquis honora son corps de superbes obseques, & le renvoya aux siens honorablement, qui l'emmenerent en France. Ce fut lors qu'il dist à Monsieur de Bourbon ces belles paroles, que Monsieur du Bellay a mis dans ses *Mémoires* : Car ainsi que Monsieur de Bourbon poursuivoit l'ennemy, & passant auprès de Monsieur de Bayard, & le voyant en si piteux estat, luy dit : *Monsieur de Bayard, j'ay grand' pitié de vous.* Lequel luy respondit : *Mais moy, Monsieur, de vous, qui combattez contre vostre Dieu, vostre Roy, &*

vostre patrie; & moy, je meurs les armes à la main pour les deffendre.

Je suis esté un peu long en cet incident, & crains qu'on me coulpe (1) de m'estre ainsi extravagué. Toutesfois, parlant si bien de ce grand personnage, tout peut passer sous ceste belle monstre.

Et pour retourner encore à nos retraites, ausquelles tend nostre discours, pour en parler d'une très-belle & très-signalée, il faut parler de celle que le feu Roy François fit devant Landrecy. Landrecy ayant esté assiégé par l'Empereur fort furieusement d'une très-grande puissance; (car il avoit dix-huit mille Espaignols des vieilles Bandes, six mille Anglois selon le Concordat entre luy & le Roy d'Angleterre, & treize mille chevaux, tant de ses vieilles Ordonnances de Naples, des Pays-Bas, & des Clevois;) le Roy résolut de secourir ceux de dedans, qui avoient si bien fait que rien plus, tant à se bien deffendre, qu'à bien assaillir. Aussi léans y avoit-il deux bons Chefs, le Capitaine la Lande, & Monsieur Desse. Il dresse donc une armée, mais non si forte que celle de l'Empereur, & vient à sa barbe avitailler & renforcer sa Place, & non sans en advertir l'Empereur; car le jour avant assez près de

(1) qu'on ne me reprenne.

Landrecy, fit tirer une volée de canon à toute son artillerie, pour faire signal à la Ville qu'il n'en estoit pas loing, & leur donner courage. Et s'approchant le lendemain, envitaille, renforce, fait ce qu'il veut; & puis se met sur sa retraite, menant l'avant-garde, & laissant sur la queue & l'arriere-garde Monsieur le Dauphin son fils, qui pensant une fois donner battaille comme il desiroit, (car il estoit du tout courageux & homme de main,) Sa-dicte Majesté tourna bride soudain, pour le secourir: mais il n'en eut grand besoing; car l'Empereur, ayant desbandé Ferdinand de Gonzague, son Lieutenant-Général, pour aller après avec toute sa Cavallerie-légere, & quelque Arquebuserie Espaignolle, pour les amuser en attendant le gros qu'il menoit, ne fut rien fait, si-non quelque petite escarmouche, où le Seigneur d'Andouïn, fort favorisé de Monsieur le Dauphin, fut tué, & quelques autres, pour s'estre advanturez mal-à-propos, comme un jour je l'ouys conter à Monsieur l'Admiral. Nonobstant, le Roy se retira parmy les bois à Guise, ayant fait ce qu'il avoit voulu fort heureusement, & n'ayant rien perdu. Et ce fut à l'Empereur à se retirer en son camp, & puis à lever totalement le siege de Landrecy. Pour conclusion, le Roy secourut sa Ville, à la barbe d'un grand Empereur; & enfin, se démesla de battaille, & se retira.

Ce qui ne fut peu de réputation pour luy, toutes choses bien pensées ; & fut estimé, non-seulement des siens, mais des estrangers, qui affirmoient avoir esté la plus belle chose qu'il fit jamais.

En quoy faut noter une chose de ces deux grands Princes, en laquelle ils tromperent tous ceux de leur armée ; car l'un & l'autre publioient parmy leurs gens, qu'ils vouloient donner battaille. Le Roy, pour dire tout haut (1), qu'il vouloit voir si l'Empereur, estant en personne, feroit aussi heureux en battaille, comme il avoit esté par ses Lieutenants à la Bicoque & à Pavie ; & que c'estoit chose qu'il avoit le plus souhaité de l'y voir, & de s'attaquer de sa personne à la sienne, s'ils se pouvoient rencontrer. De l'autre costé, l'Empereur, au partir de Gueldres, avoit fait du brave, & s'estoit vanté qu'il iroit jusqu'à Paris, pour voir ce qu'on y faisoit. Mais ny l'un ny l'autre ne firent ce qu'ils avoient dit. Voyez quelles ostentations de Princes, qui ne firent que donner dans le vent ! Aussi faut-il bien souvent qu'en telles choses, ils bravent plus & fassent peu, tiennent mines bravasches & pleines de vanité : car cela importe, ainsi que j'ay ouy dire à de grands Capitaines ; encore

(1) parce qu'il disoit tout haut.

que la honte leur tombe ſur le front de n'avoir joint leur effect avec leurs paroles. Mais ces Princes, & les Grands, ſont ſubjects à boire plus de honte en telles choſes, que les petits; & ne leur en chaut (1): mais en quelque façon, ou en honneur, ou en deshonneur, ils parviennent à leurs fins, & qui gaigne eſt le plus honoré.

J'ay ouy dire à pluſieurs que feu Monſieur le Conneſtable avoit projetté ſon deſſein de la retraite de Sainct Quentin du tout ſur ceſt exemple du Roy que je viens de dire, s'y voulant du tout conformer : mais il ne la fit pas de nuict; ains de plein jour, qui fut ſa perte, ſi l'on veut croire les grands Capitaines, & meſme Monſieur de Montluc, qui en a très-bien eſcrit dans ſon Livre; où il tient la maxime, que le Capitaine qui ſe retire de nuict, n'en eſt pas pour cela ſubject à la honte, mais pluſtoſt ſon ennemy, qui penſant le trouver le lendemain au matin, n'y trouve que la place vuide, & demeure avec autant de nez, & bien trompé. J'ay veu pluſieurs en excuſer Monſieur le Conneſtable, mettant un grand blaſme ſur le Mareſchal-de-Camp, qui eſtoit pour lors, que je ne nommeray point, pour n'avoir jetté mille ou douze cents arquebuſiers ſur quelque paſ-

(1) importe.

ſage, qui euſſent donné à ſonger au Comte d'Aiguemont, qui n'avoit que de la Cavallerie, & meſme ces Piſtoliers, qui craignent l'arquebuſerie que le Roy avoit refuſée par l'opinion de Monſieur le Conneſtable, qui les deſdaigna fort : mais ce furent eux qui ayderent beaucoup, & ſervirent à nous battre. Si mon-dict Sieur le Conneſtable ſe fuſt gouverné comme le Roy François, il euſt acquis toute pareille louange, pour avoir envitaillé Sainct-Quentin bravement à la teſte (1) d'une très-grande armée, & beaucoup plus foible que ſon ennemy.

La route (2) de Monſieur le Mareſchal de Strozzy, l'un des grands Capitaines de noſtre temps, à Sienne, faiſant la retraite, advint pour ne l'avoir faite de nuict, ainſi que Monſieur de Montluc luy avoit très-bien conſeillé.

La retraite de Monſieur de Montigan & de Boiſſy, à Brignolles, pour n'eſtre faite à propos, ny à chaux, ny à ſable, comme l'on dit, les fit tomber entre les mains de Ferdinand de Gonzague, à leur honte & perte de leurs gens.

Monſieur l'Admiral d'Annebaut, après avoir envitaillé Thérouänne, avoit fait un très-beau coup, ſi les jeunes gens, qu'il avoit menez

(1) Veue.
(2) Déroute.

avec luy, des gallands de la Cour, n'eussent voulu taster ce que sçavoit faire l'ennemy jusques dans leur camp, qui se mit en armes, les mit en route, & prit le chef, Monsieur d'Annebaut, prisonnier, & autres.

Long-temps avant en estoit arrivé de mesme, du regne du Roy Loüys XII, en ceste mesme Place, & pour mesme subject d'envitaillement, qui fut très-bien fait & au contentement & louange de tous. Mais au retour de Matines, comme l'on dit, & à la retraite, pensant estre invincibles, & que l'ennemy ne les oseroit suivre, veu la vaillance qu'ils avoient montrée, & le desdaignant, se mirent à se retirer joyeusement, chantans, causans, & ayant laissé leurs grands chevaux, pour monter sur des haquenées & bestes d'Amble, pour aller mieux à leur ayse, estant fatigués de la course. Lors il furent chargés de l'ennemy si à l'improviste, & si furieusement, qu'ils furent contrains, non de se retirer, mais de fuyr à bon escient: dont le mot qu'on en dit, *la Journée des Esperons*; d'autant que leurs esperons leur servirent plus que leurs lances, où furent pris Monsieur de Longueville, dit Mr. de Dunois, Monsieur de Bayard, & autres grands Capitaines, qui tretous oublierent leurs leçons. Monsieur de Piennes, Gouverneur de Picardie, en estoit chef.

Si faut-il que je fasse un conte, cependant qu'il m'en souvient, pour descendre du ma-

jeur au mineur, qui eſt aſſez plaiſant. Du temps de nos guerres civiles, que Poictiers fut aſſiégé par les Princes Huguenots & Monſieur l'Admiral, il y eut un certain jeune Gentil Homme de par le monde, que je ne nommeray point; car il m'appartient, & de fort grande Maiſon. Il eſtoit en ſa jeuneſſe fort couſtumier de faire tousjours un peu du ſot, & autant qu'homme qui fuſt en ſa Contrée & Pays de Vaches; mais pourtant, avec cela, eſtoit très-vaillant. Il avoit eu la Compaignie de ſon pere, au moins la moitié, par réſignation. Pour envie qu'il eut de faire un peu parler de luy, à ſon commencement de Gendarme, il demanda à Monſieur, frere du Roy, pour lors noſtre Général, d'aller juſques au camp de l'Ennemy, pour le reconnoiſtre, & y faire quelque raflade. Monſieur, qui ſe doubtoit de quelque trait de ſon meſtier, luy donna licence. Il y va de fort gaye humeur, & de faict donna bien rafle de quelques gens, fait quelques légeres rapines, ſi bien pourtant, & avec tel eſclandre, qu'il mit tout le camp Huguenot en allarme, & en armes, & à cheval. Il fut enfin pourſuivi d'une groſſe troupe de François & de Reyſtres: mais luy, au-lieu de faire une belle retirade & grande cavalcade, s'en alla repaiſtre & dormir à trois petites lieues du camp ſeulement, penſant avoir fait un beau coup. Les pourſuivants, en ayant eu ſi-toſt nouvelles, le penſant aller

lancer jusques à sept ou huit lieues, en eurent très-bon marché, le trouverent, & le prindrent dans le lict très-aysément à trois lieues, dont la risée en fut très-grande au camp de l'un & de l'autre. Et quand on luy demandoit ce qu'il pensoit faire, il respondoit seulement : *Je pensois faire ce que j'ay fait ; & ne pensois pas qu'on me deust suivre plus loing qu'à une lieue de-là, m'estant approché si près d'eux.* Si vous asseuré-je pourtant, que despuis, il s'est rendu un vaillant & bon homme de guerre ; car il en est de race. Voilà une belle retirade, ou pour mieux dire, coyonade, ou caguade.

Or, si nous louons les grandes armées, & conducteurs d'icelles, pour leurs belles retraites en un grand bloc général, nous en avons aussi aucuns particuliers, c'est-à-dire, en petite troupe. Et commençons à une poignée de sept à huict cents Espaignols, qui se sauverent de la battaille de Ravenne, lesquels, après qu'ils eûrent veu la totale fin de la battaille à leur très-grand dommage, résolurent de se retirer & sauver leur vie ; & marchant en bon ordre, serrez & résolus, Monsieur de Nemours, qui ne se sentoit encore bien assouvi du grand past & festin qu'il avoit fait tout le long du jour, sur le sang respandu de tant d'ennemis, voyant que le dessert de ces Espaignols s'en alloit tout entier, sans en taster, & à sa veuë, part la teste

baissée avec seulement vingt ou vingt-cinq, qui estoient restez avec : & quoiqu'aucuns luy criassent : *Monseigneur, souvenez-vous de ce que vos bons Capitaines, qui ont suivy la victoire, vous ont prié de les attendre, & de ne bouger du camp, & de tenir ferme jusqu'à leur retour, & que vous leur avez si sainctement juré & promis* ; il n'en voulut rien croire, ny faire ; mais courageusement & tout haut, il cria : *Ah ! qui m'aimera, si me suive*, & donne. Ces Espaignols, qui le virent venir, luy crierent :

„ Ea ! Monsegnor, estamos pobra gente
„ desbaratada. Dexad nos ir por nuestra mala
„ adventura, y se contenta Vuestra Excel-
„ lencia de la victoria, que non sera mas
„ illustre, por nos perder y matar.

C'est-à-dire :

Ah ! Monseigneur, nous sommes pauvres gens, à demy-perclus & sans puissance. Laissez-nous aller par nostre masle adventure, & contentez-vous de la victoire, que vous ne rendrez pas plus illustre, pour nous deffaire, tuer & perdre.

Mais Monsieur de Nemours, ne se contentant, donne dedans, où il fut tué, & plusieurs des siens, & les autres blessés à mort, & trouvez entre les morts, comme Monsieur de Lautrec.

Cela fait, les-dicts Espaignols, sans s'eston-

ner, & s'amuser, tirent de longue, & enfilent le chemin le long d'un grand canal, marchant en très-bon ordre, & vindrent à rencontrer Messieurs Louys d'Ars & de Bayard tournans de la chasse : lesquels, bien las, & ne sçachant rien de leur Général, s'advancerent à ces Espaignols, faisans bonne mine; car il n'eussent sceu leur faire grand mal, d'autant qu'eux & leurs chevaux estoient si recreus d'avoir chassé si loing, qu'ils furent très-ayses, quand aucuns Capitaines Espaignols s'advancerent, qui dirent les mesmes paroles qu'ils avoient dites à Monsieur de Nemours, celant pourtant sa mort. Monsieur de Bayard, qui parloit bon Espaignol, & qui les avoit long-temps pratiqués, & estoit la mesme courtoisie, & qu'ils n'en pouvoient aussi plus, leur dit : *Allez-vous-en donc, Messieurs, à la bonne heure. Vous aurez la courtoisie jusques au rendre : mais ouvrez-vous, & fendez, & laissez-nous passer; & si nous voulons avoir vos enseignes*, qu'ils luy donnerent aussi-tost, & à grande joye. Et passant tous au travers, & s'entresaluant les uns les autres très-courtoisement, s'entredirent adieu, & chacun tira son chemin. Mais les nostres, arrivant dans le champ de battaille, & sçachant la mort de Monsieur de Nemours donnée par les-dicts Espaignols, se repentirent bien de la courtoisie donnée.

Et n'est pas possible d'ouyr parler d'une

plus belle retirade, quasi semblable à celle que firent six ou sept mille soldats Romains, (encore faut-il parler un peu des antiques, puisqu'ils ont esté si braves, & les mesler un peu parmy nous autres,) eschappez de la sanglante battaille de Cannes, lesquels après avoir fait jusqu'au dernier debvoir, & combattu jusqu'à l'extresmité, considérant ne pouvoir plus servir, si-non d'autant augmenter les morts, & ensanglanter d'autant la battaille, se résolurent de se démesler au combat, & se retirer où bon la fortune les conduiroit: comme ils firent & en très-bel ordre, sentant mieux leurs vainqueurs que leurs vaincus. Ce que pourtant ceux de leur Ville n'approuverent, ayant esté loing des coups & sous la cheminée, jugeant à leur ayse les choses autres qu'elles ne se conduirent-là à l'œil & à l'effect: & comme résolus censeurs & réformateurs jusques au bout des ongles, ces Messieurs firent de grandes indignitez à ces pauvres soldats, leur faisant faire, avant que tourner à leur service, plus de pénitences, que ne firent jamais les Hermites du Calvaire de Spolette, ou de Mont-Serrat. Et pourtant, tels gentils soldats estoient beaucoup à estimer, de s'estre ainsi retirez: & ne faut douter qu'Annibal, s'il les eust peu tous faire massacrer, l'eust fait très-volontiers; mais les voyant se retirer en si belle contenance, reigle & ordre, il les laissa-

là ; possible s'ils fussent allez en déroute, les eust-il chargés, & mis en pieces.

En nos seconds troubles, après la journée de Meaux, faite par les Huguenotz au Roy, & qu'ils se furent jettez dans Sainct-Denis, le Roy commanda à Monsieur de Strozzy, Maistre-de-Camp tant seulement des dix enseignes de la garde du Roy, lesquelles pourtant alors n'estoient point près sa personne, mais les avoit envoyées aux frontieres de Picardie en garnison, de les aller querir & mener dans Paris, à son secours, où il estoit à demi-assiégé. Monsieur de Strozzy y alla ; & d'autant que ces dix Compagnies estoient la force principale du Roy, & sur laquelle il s'appuyoit le plus, pour estre tous vieux soldats choisis, & quasi la plusspart qui avoient commandé ou dignes de commander ; comme quasi tous ont fait despuis. Monsieur le Prince, & Monsieur l'Admiral, encore qu'ils aymassent naturellement Monsieur de Strozzy, détacherent aussi-tost Monsieur de Mouy Saint-Fal avec douze cents chevaux, pour l'aller deffaire, quoyqu'il fust ; car c'estoit une dangereuse petite troupe pour eux. Monsieur de Mouy ne faillit pas de les aller rencontrer entre Abbeville & Amyens : & les trouvant marchans en vrais gens de guerre, serrez, résolus, entournoyés de tous costez de bons chariots, qui marchoient tousjours en forme de barricade, ne les osa at-

taquer, ny nullement enfoncer, encore qu'il se fist quelque petite & légere escarmouche de chevaux Huguenots, pour les attirer hors de leurs charettes. Mais ces braves Capitaines & Soldats tirant tousjours harquebusades bien à propos, ne laissoient à marcher, & Monsieur de Mouy de les cavaller, en attendant son bon, ou qu'ils les trouvast le moins du monde desbandez ou estonnez. Enfin, Monsieur de Strozzy & ses Capitaines, & Soldats, se retirerent si bien, en tournant tousjours la teste & vaillamment l'espace de huict jours, qu'approchant de Paris, Monsieur de Mouy, fut contraint de les quitter à huict lieues de-là, & les donner au diable, & s'en aller d'un costé, & eux de l'autre : & ainsi arriverent à Paris, n'estant que cinq cents seulement, cinquante par Compaignie. Monsieur de Strozzy m'a dit, que beaucoup & une infidité de soldats de Picardie s'estoient voulu jetter dans sa trouppe, si-bien qu'il l'eust aggrandie de plus de mille hommes; mais il ne le voulut jamais pour ostentation qu'il vouloit avoir d'estre si bravement passé, & s'estre retiré avec une si petite trouppe, & aussi qu'il avoit si grande fiance & asseurance de la valeur de ces cinq cents soldats, qu'il pensoit estre invincible, & qu'il n'en tenoit pas un de tous eux pour lasche & poltron, & qu'ils eussent combattu jusques à la derniere goutte de leur sang. Au-lieu

que, s'il en euſt pris d'autres nouveaux, il n'euſt fallu que quelques poltrons, pour gaſter tout, & mettre tous les bons en peine & en déſordre, ainſi que cela s'eſt veu ſouvent. Enfin, les voilà arrivez à Paris par la porte-Neuve, avec un grand eſtonnement du Roy, de ſa Cour, de ſon armée, & de ceux de Paris; penſant réſolument qu'ils avoient eſté tous deffaits, ainſi que les nouvelles fauſſes en avoient couru, & qu'on avoit ſceu qu'on eſtoit allé au-devant d'eux, pour les deſpeſcher & deffaire.

Voylà une très-belle retraite, pour n'eſtre que Harquebuſiers & quelque peu d'Halebardiers, (car les Compaignies en portoient lors,) faite à la barbe, de douze cents chevaux choiſis, conduits par un des vaillants hommes de France, parmy les plaines de Picardie, & favorables pour les chevaux, & mal pour l'harquebuſerie, & chevallez l'eſpace de huict jours. L'admiration en fut très-grande, & une joye extreſme au Roy, qui les voulut voir tous, & les fit paſſer dedans le Louvre, les embraſſer, & faire bon viſage: & leur ayant commandé leur logis, voulut qu'ils ſe rafraiſchiſſent, & de deux jours n'allaſſent à la guerre, qu'ils ne fuſſent repoſez; mais le lendemain, allerent voir l'ennemy, qui les conneut auſſi-toſt au ſon & bruit de leurs bonnes harquebuſes, & à leur valeur. Et trois jours après, il partit de Sainct-

Sainct-Denis, tirant vers la Lorraine ; & nous les suivismes.

J'ay ouy dire despuis à Monsieur de Mouy, que jamais il n'avoit veu de plus braves Capitaines & Soldats, ni plus asseurez que ceux-là : louant sur-tout Monsieur de Strozzy, qu'il n'eust jamais peu croire en son jeune asge, qu'il eust peu conduire si bien une telle retraite. Et d'autant que les Capitaines méritent estre nommez, & conneus, & recommandez à la postérité, je les vais nommer. Monsieur de Strozzy, Maistre-de-Camp ; le Capitaine Bordas ; de Dacs, son Lieutenant ; le Capitaine Charrion ; le Capitaine Cosseins ; le Capitaine Torcez ; le Capitaine Nevillian ; le Capitaine Gouas l'aisné ; le Capitaine Cadillan ; le Capitaine Gouas le jeune, tous Gascons ; le Capitaine Cabanes, Auvergnat ; & le Capitaine Hirrombery, Basque, qui sont, je pense, tous morts à cette heure, & pense les avoir veu tous quasi mourir. Je croy que le Capitaine Bordas vit encore.

Aux premieres guerres, les bons soldats se rangeoient la plufpart du costé des Huguenots, à cause de quelque Bandon qui fut fait à la Cour contre les Capitaines, qui demandoient leurs payes deues, & récompense des services passés : de-sorte que, pour un temps, ils nous surpasserent en nombre de soldats vieux & bons. De Mets partirent un

jour cinquante ſoldats de la Religion, (car ils y fleuriſſoient fort) en deſſein & réſolution de ſe rendre dedans Orléans, quoy qu'il fuſt. Quand ils furent vers Verdun, Monſieur d'Eſpan eut langue, comme cinquante ſoldats eſtoient partis de Mets, & s'en venoient paſſer dans ſon Gouvernement; car il eſtoit Lieutenant de Roy, en l'abſence de Monſieur de Nevers, auparavant Comte d'Eu, & tiroient droict vers Orléans. Il amaſſe ſoudain ce qu'il peut, & à la haſte, pour les aller deffaire. Ces pauvres cinquante ſoldats, en ayant eu le vent, réſolurent, quoyqu'il fuſt, de paſſer: marchant nuict & jour, font de grandes traites, de petits repas, & courts repos. Monſieur d'Eſpan les ſuit tant qu'il peut, & les attrappe. Eux, le voyant venir, ſe jettent dans un moulin qu'ils trouverent à propos & à la bonne advanture. (fortune ayde tousjours aux vaillants & courageux,) ſe rembarrent, ſe remparent, ſe fortifient, tirent force harquebuſades, & ſi vaillamment, que quelques petits Harquebuſiers qui eſtoient-là, penſez quelques fiollants, n'oſerent approcher, ny la Cavallerie non plus. Enfin, la nuict arrive, & ſépare le combat. Monſieur d'Eſpan ſe retire à quelque Bourg prochain pour repoſer & repaiſtre, laiſſe quelque chétif corps-de-garde, penſant les attrapper le lendemain. Nonobſtant, ils ſortent, combattent, fauſſent le corps-de-

garde qui s'eſtoit mis au-devant d'eux, marchent toute la nuict. Le lendemain au jour, rencontrent aucuns payſans aſſemblez avec leur tocſin, les raflent, comme un foudre & orage rafle un camp de bled. Enfin, après avoir bien eu trente allarmes & rencontres, ſe retirent & arrivent à Orléans tous ſains & ſauves, fors trois qui demeurerent tuez : & racontant leur fortune à Monſieur le Prince, à Meſſieurs l'Admiral & d'Andelot, leur Colonel, les ravirent, & un chaſcun qui les ouyt eu une merveilleuſe admiration de leur fortune, & de leur vaillance, & de leur retraite.

Ainſi ſauvez, ils furent par après ſi bien venus, traitez & reſpectez, que j'ay ouy dire à feu Monſieur de Téligny, qu'un jour le Bandon eſtant fait de ne toucher plus à la démolition de l'Egliſe de Saincte-Croix, qui eſt un œuvre très-admirable; ainſi que Monſieur d'Andelot paſſoit devant, & en ouyt le bruit, il entra dedans, & y trouva trois ſoldats faiſant encore ravage, & de colere, leur remonſtra la deffenſe qui en avoit eſté faite, & qu'ils ſeroient tous pendus. Ainſi que le Bourreau fut venu pour l'exécution, il y en eut deux des trois qui dirent : *Monſieur, ſauvez-nous la vie. Nous ſommes des cinquante ſoldats de Mets qui vous ſommes venus trouver, & avons ſi bien fait, &*

tant pasty & combattu, pour l'amour de vous. Monsieur d'Andelot dist aussi-tost : *Estes-vous de ceux-là ? La vie vous est sauve.* Et le tiers, qui n'en estoit pas, fut pendu, pour donner exemple.

Voilà une retraite belle, celle-là, & de grand hazard, & de grand' peine, veu le petit nombre de gens qu'ils estoient, & tous compaignons ensemble, sans avoir aucun qui leur commandast, si-non un Caporal, que d'eux-mesmes ils esleurent.

Derniérement, en ceste guerre de la Ligue, que le Baron Done (1) vint en France avec ceste grosse armée, composée de cinquante mille Estrangiers, tant Allemands que Suisses & autres, plus qu'il y a longtemps que pour un coup entra en France, & quelques François parmy eux; tout menaçant plus que ne fit jamais Rodomont quand il passa de la Barbarie vers nous, de la destruire & ruyner de fond en comble, comme il parut à son commencement par les grands feux qu'il alluma en la Lorraine & Bourgogne. Si s'en fallut-il beaucoup de son espérance & furieuses menaces; car ce vaillant Monsieur de Guyse, luy faisant maintenant teste, maintenant le costoyant, le mena si beau, par tant de fatigues, qu'il luy donna, & par les combats, comme auprès

(1) de Dhona.

de Montargis & Auneau, que tout ce grand peuple, qu'il avoit conduit, fut réduit à rien, & fut contraint avec Messieurs de Bouillon & de la Marche, freres, de composer avec le Roy, & tirer vers leur Pays, avec une composition telle-quelle. J'ay veu un homme, qui estoit alors avec Monsieur de la Nouë. Il les vit arriver avec cinq cents chevaux seulement à Geneve, bien mallotreux du reste de leur naufrage.

Or, Monsieur de Chastillon, fils de ce grand Admiral, & qui commençoit desjà à le suivre de près en ses valeurs & vertus, si par trop tost il ne fust esté prévenu de sa mort naturelle, qui pourtant fut advancée d'un coup qu'il avoit receu au siege de Chartres, ne voulut jamais signer cette composition : tant s'en faut, qu'il répugna, & contredit, tout ce qu'il peut, jusqu'à leur faire de grands affronts & reproches d'honneur, à ce que j'ay ouy dire à ceux de leur party. Il se résolut de les laisser jouyr à pleine joye de leur composition, & la solemniser par beaux festins & carroux dans le camp du Roy : & luy prend quelques cent chevaux des siens qu'il avoit menez du Languedoc, & autant d'Harquebusiers, & se met sur sa retraite, & tire chemin sur le passage de Loyre, & advise gaigner d'où il estoit party, nonobstant qu'il fust poursuivi & courru à for-

ce; car on luy en vouloit, à cause du pere. Monsieur de Mandelot, Gouverneur de Lyon, se trouve à l'andevant, & l'assaut. Monsieur de Chastillon le soustient, & combat si vaillamment, que la perte va plus grande du costé de Mandelot que du sien, passe la riviere, & se conduit-là où il vouloit, après avoir battu les fanges, & combattu le mauvais temps, l'espace de douze ou quinze jours.

Certes, j'ay ouy parler à de grands Capitaines, que cette retirade est des plus signalées, & qu'il paroissoit bien qu'il avoit estudié la vie de Monsieur l'Admiral son pere; lequel en tant de battailles qu'il a données en nos guerres civilles, & perdues quant & quant, en a fait ses retraites si belles & si signalées, & mesme en celle de Montcontour, tout blessé qu'il estoit, que quasi on ne sçavoit que plus louer, ou les beaux exploits d'armes qu'il y faisoit, ou ses retirades. Ceux qui ont veu les retraites de Dreux, de Sainct-Denis, de Jarnac, de Montcontour, en sçauront bien que dire; & que si la fortune luy estoit contraire en la battaille, pour le moins la démesloit-il bien, & s'en retiroit si honorablement, qu'on ne luy sçauroit reprocher qu'il eust pris l'espouvante, & s'en fust fuy, comme ont fait beaucoup de Capitaines après leur battaille perdue, dont les Livres sont

tous pleins. Tant s'en faut qu'après la bataille de Dreux, ainsi que nous pensions tout gaigné pour nous, & tout perdu pour eux, les voicy venir sur les quatre heures du soir, huict jours devant Noël, à nous, environ cinq cents chevaux seulement qu'ils estoient, que, sans la vaillance & sage prévoyance de Monsieur de Guyse, je ne sçay que c'en fust esté, & y en eust eu bien d'estonnez. Et après le coup fait, & voyant qu'il n'y faisoit bon, prindrent congé de nous, (& qui avoit mal, à son dam,) & puis se retirerent. Je m'estonne que nos Histoires de nostre temps sont esté si desloyales, ou ignorantes, qu'elles n'ayent touché ces choses.

Monsieur le Mareschal de Bié est fort à louer, que, quand les Anglois sortirent de Boulogne pour luy donner la battaille auprès du fort de Montreau, il avoit avec luy le Régiment du Comte Reingrave, celuy des François & Italiens. Comme les ennemis chargerent nostre Cavallerie, elle se mit en route; & voyant le dict Sieur le désordre des gens de cheval, il s'en courut au battaillon des gens de pied, & leur dit : *O! mes amis! ce n'est pas avec la cavallerie que j'espérois de gaigner la battaille; car c'est avec vous* : & mit pied à terre; & prenant une picque d'un soldat, auquel il bailla son cheval, se fit oster ses esperons, & commença sa retraite

droit à Ardelot. Les ennemis, ayant chassé la cavallerie, tournans à luy, il demeura quatre heures ou plus sur sa retraite, ayant les gens de cheval, l'une fois devant, une autre à costé, & leurs gens de pied sur la queuë. Mais ils ne l'oserent jamais enfoncer; & jamais il ne fit cinquante pas, qu'il ne fist teste aux ennemis, estant en l'asge de soixante-& dix ans.

Ce brave, vaillant, & le plus accomply Prince du monde, Monsieur de Nemours, en fit de mesme à la Journée de Meaux, où le Roy fut assailly du Prince de Condé, de Monsieur l'Admiral, jusqu'à quinze cents chevaux, bons & bien choisis, qui, mettant pied à terre, dist aux Suisses: *C'est avec vous, mes amis, que je veux combattre & mourir. Sus! marchons, & ne vous souciés. Ils ne sont pas gens pour nous; car nous nous retirerons en despit d'eux, & si sauverons nostre Roy & maistre.* Ce qu'ils firent par la traite d'un bon jour entier: & jamais les autres, ny à costé, ny devant, ny derriere, ne les oserent attaquer. Ils ont dit despuis qu'ils ne le vouloient. Mais ainsi dit le renard des poulles. C'est à sçavoir; car ils n'estoient pas-là pour enfiler des perles. Et aucuns m'ont bien dit, que bien servit la contenance de Monsieur de Nemours.

Nous avons de frais un très-beau traict du

Prince de Parme. Après avoir levé le siege de Rouen, & pris Caudebec, (ce que j'espere déduire ailleurs (1),) il n'y eut homme du party du Roy qui ne dist, affermast & jurast, que Sa Majesté, ayant recueilly toutes ses forces, qui luy accouroient & affluoient de toutes parts, montant à neuf mille chevaux, le Prince de Parme estoient acculé, & perdu, & réduict du tout à demander, pieds & bras liés, au Roy miséricorde, ou passage. J'ay veu une infinité de gens, qui me faisoient enrager de ces propos : & m'estonnois comme eux, qui faisoient profession de porter les armes, d'estre si grossiers d'avoir cette opinion. Et là-dessus, le-dict Prince se mocque d'eux, fait un pont de batteaux sur cette large riviere de Seyne, qui semble-là plustost une petite mer qu'une riviere, (cas esmerveillable!) & passe, luy, & toute son armée, & tout blessé qu'il estoit, se retire dans Paris, avec si belle ordonnance de battaille, qu'on ne luy sceut jamais que faire, si-non luy donner sur la queuë, & deffaire quelque cent chevaux, & ravager un assez grand bagage, qui ne pouvoit suivre le camp. Je ne sçay comment l'on doit appeller cela, si-non une très-belle retraite d'un grand Capitaine,

(1) *Cela ne s'est point trouvé.*

& fort louable. J'en dirois une infinité d'autres ; mais je n'aurois jamais fait. Il ne se faut pas tant opiniastrer & durer sur un mesme subject : faut varier.

Or, pour faire une belle fin & la bien couronner, j'acheveray par une très-belle retraite que fit Monsieur de Guyse à cette entrée de cette grosse armée du Baron Done (1), que j'ay dit cy-devant ; lequel, pour grand Capitaine qu'on sçait qu'il estoit, fit un grand pas de clerc. Car tout conquérant qui entre en un Pays pour conquérir, doit toujours quoiqu'il soit, chercher à combattre ; & celuy qui est pour la deffense, de ne la recevoir, quand mesme il verroit un très-beau jeu, si ce n'est par contrainte, ou nécessité, ou apparence de grande victoire. Aussi Monsieur de Guyse, qui estoit grand Capitaine, luy faisoit oublier sa leçon, & à tous ses Reystres.

Le faict est donc tel de Monsieur de Guyse, duquel je veux parler. Luy, voulant reconnoistre, quoiqu'il fust, leur armée, & ayant envoyé Messieurs de Rosne & de la Routte, pour aller charger quelques Reystres qui avoient passé un pont du haut d'une colline, il vit clairement l'armée ennemie &

(1) de Dhona.

la retraite des siens, avec apparence qu'ils ne se démesleroient pas aysément : & estoit conseillé de tous ceux qui estoient avec luy de se retirer, n'ayant forces bastantes pour recueillir ses Chevaux-légers, ny mesme pour soustenir un si grand faix, n'estant point armé, ny bien monté; (car il estoit allé seulement sur un courtaut, & tout desarmé, en dangier de se perdre, loing de deux lieues de son armée, demeurée sans chef ny commandement;) & qu'il verroit plustost l'ennemy sur ses bras, prest à la charger, que d'avoir receu le commandement de se mettre en ordonnance. A toutes ces remonstrances, il fit lors response d'un très-brave guerrier, & pleine de hardiesse. *Je sçay*, dit-il, adressant la parole à Monsieur de la Chastre, *& reconnois en quels termes sont nos affaires; à quoy il se peut pourvoir par hardiesse & prudence. Je feray un trait que j'ay en la fantaisie. Je prends la charge de faire cette retraite : & vous, allez donner ordre à l'armée, & retirez nos forces dans ce destroit du pont à Sainct-Vincent, & l'ordonnez pour me recevoir & l'ennemy aussi, s'il nous suit jusques-là.*

Or, il faut noter que, comme c'est la coustume principalement des François plus que de nulle autre nation, de s'advancer tousjours sans commandement & à la des-

bandade, qui ſur bidet, qui, ſans armes, il s'en trouva alors aſſez qui cuyderent apporter de la confuſion & du deſordre; & à la vérité, ſans la préſence de Monſieur de Guyſe, il y en euſt eu à bon eſcient. Mais ce Prince n'eſtant pas moins heureux que valeureux, avec telle amour & affection parmy les ſiens, ſe préſenta à la teſte de ſes Chevaux-légiers, l'eſpée au poing, en pourpoint, ſur un courtaut, parlant aux uns en Italien, aux autres en François, nommant & appellant les Capitaines par leurs noms, les exhortant de ne s'eſtonner point, & de croire qu'il les conſerveroit, ou qu'il ſe perdroit avec eux, & qu'ils fiſſent ſeulement ce qu'il diroit.

Sa préſence & ſon authorité eut tant de pouvoir ſur toute ceſte trouppe, que chaſcun demeura ferme ſans crainte du dangier, & attentif à ſes commandements, ſe retirant auprès de luy ſur le haut d'un coſteau, faiſant teſte à l'armée ennemie, qui paſſoit à la file ſur le pont de Peligny, firent par leur bonne mine & contenance tenir bride aux plus advancés, juſqu'à ce qu'il fit ſa retraite, pouſſé par un gros oſt de ſept cornettes de Reyſtres, qui marchoient furieuſement, & devant eux trois cents chevaux François, & ſix ou ſept vingts Harquebuſiers à cheval, qui commençoient à monter la colline, qui eſtoit ſi roide, qu'un cheval qui l'euſt mon-

tée au trot, se fust mis hors d'haleine. Ce qui donna temps & loisir au-dict Seigneur de Guyse d'effectuer ce trait dont il avoit parlé. Se retirant environ dix ou douze pas en-arriere, les ennemis perdans la veue de luy, & prenant temps à propos, il tourna tout court sur la main gauche, à la droite des ennemis, & gagna par un petit vallon un gué de la riviere de Modon, où il y avoit un moulin, & passa la riviere sur le costé d'où venoit & marchoit l'armée des Huguenots; s'estant toute leur cavallerie tellement advancée, pour venir à l'allarme & secours des premiers, qu'il ne restoit à cette queue que des Suisses, qui ne la pouvoient, ny arrester, ny suivre, ny offenser. Et coulant le long de la riviere, se mit au pas à faire sa retraite à son aise, repassant vers les siens à un gué à cinq cents pas de sa place de battaille.

Les Huguenots, ayant gaigné le haut de la colline d'où estoit party Monsieur de Guyse, & voyant cette cavallerie si près de leurs Suisses de-là la riviere d'où ils venoient, furent bien estonnez, & ne se peurent de prime face imaginer que ce fussent autres que les leurs. Néanmoins, la chose bien reconnue, ils se mirent à les poursuivre; mais arrivant au gué où avoit passé mon-dict Sieur de Guyse, il s'y trouva dix ou douze Harquebusiers du Sieur de la Chastre, qu'il avoit

mis dans un moulin, qui servirent grandement, le débattant & gardant avec telle résolution & opiniastreté, qu'ayant tué quelques hommes, qui s'advancerent d'essayer de passer les premiers, les autres tindrent bride, attendans leurs Harquebusiers; lesquels mettant pied à terre, forcerent le moulin, prirent ou tuerent tout ce qui estoit dedans: & y moururent ces braves soldats bravement & honorablement, vendans bien leur vie & chérement à leurs ennemis, faisans un grand service, donnant loisir par leur perte au-dict Sieur de Guyse de gaigner plus de chemin. Si Monsieur le Connestable, à sa retraite de Sainct-Quentin, eust mis aussi des Harquebusiers dans un moulin, qui estoit là-près, il ne se fust perdu. C'est ce que les grands Capitaines tiennent aussi qu'il faut faire; quelquefois perdre & hazarder une petite troupe: & ne la faut espargner, pour en sauver une grande.

Et ainsi se rendit Monsieur de Guyse, sans aller plus viste que le pas, à la place de battaille de son armée qui estoit fort bien logée en un estroit entre les vignes, & la riviere de Modon, ayant le logis du pont Sainct-Vincent à dos. Et notez que l'armée de mondict Sieur de Guyse ne montoit pas à plus de six mille hommes, ayant en teste à combattre cette grosse armée composée de cinquante

mille hommes : & à leur barbe & nez se retirer si bravement ! En quoy faut admirer l'asseurance, le jugement, la résolution, la vaillance, & la conduite de ce grand Capitaine, qui n'avoit pas encore atteint l'asge de quarante ans. Que maudites soient les misérables & déteſtables mains qui le massacrerent, & l'osterent à nostre France ! Que s'il estoit ores en vie, elle ne feroit la proye des estrangiers, comme elle est maintenant, & mesme des Allemands, qu'il avoit si bien estrillés.

Mais où trouvera-t-on & lira-t-on une telle retraite, faite par le beau mitan de ses ennemis ? Encore que le grand feu Monsieur de Guyse, son pere, en fit quasi une pareille devant Paris, aux premieres Guerres, lorsque les Huguenots le vindrent par forme assiéger : & nous voulant faire parade de leurs Reystres, que Monsieur d'Andelot avoit amenez de frais, conduits par le Mareschal Daix, il fut donné charge à Monsieur Genlys d'en prendre quelque quinze cents, & venir charger quelques Compaignies de Gendarmes, qui estoient pour lors en garde, & quelques Harquebusiers & Chevaux-légiers, vers les fauxbourgs de Sainct-Marceau & de Sainct-Jacques. Je ne nommeray point les Compaignies ; car elles y firent très-mal, & fuirent très-bien, au grand regret & despit de

Monsieur ds Guyse, qui ayant fait mettre ses Suisses en battaille, par-delà ses tranchées & bordées d'Harquebusiers, & Monsieur le Prince de Joinville, son fils, laissé avec eux, qui estoit tant jeune que rien plus, mais pourtant il suivoit par-tout Monsieur son pere, (tant dès-lors monstroit-il ce qu'il devoit estre un jour :) & sortant de la tranchée, alla faire un grand cerne, & prenant les ennemis en queuë, les chargea si furieusement, n'ayant seulement que deux cents chevaux des Gentils-Hommes de la Cour, de sa suite, & de sa cornette, qu'il les fausse, les ouvre, les escarte, & passe par le mitan, & fait halte après, & puis se retire froidement, sans que les autres s'oserent rallier pour le venir charger, ainsi qu'il les attendoit : & se retira le petit pas dans sa tranchée, où il parla bien à ces Messieurs les Gendarmes & Chevalliers fuyards; leur reprochant leur fuite, & leur disant tout haut, (car j'estois avec luy, & l'ouys,) *Ah! Gendarmes de France, prenez la quenouille, & laissez la lance.*

Il estoit lors monté sur son bon cheval *Morel*, des beaux genets & bons qui sortist il y a long-temps du Royaume de Naples; & en descendant, il le loua fort, & dist que pour le jour de la battaille, il n'en vouloit pas de meilleur, ny d'autre. Ce que

l'ennemy ayant sceu, & pensant qu'il y fust monté, mirent tous leurs esprits & leurs efforts pour le tuer à la battaille de Dreux : mais il avoit changé d'opinion; car il prit *le Bay Sanson*, grand coursier fort qui avoit servi plus de trois ans d'estallon à Esclairon, où il tenoit son haras : & son Escuyer Italien, nommé Hespany, estoit monté sur le *Morel*, qui pour avoir esté pris pour feu Monsieur de Guyse, mourut de plus de vingt coups de pistollets.

Cette digression pourroit estre fascheuse à aucuns, & à d'autres possible que non : mais je veux mettre toutes les circonstances, afin qu'on ne me trouve menteur. Ce fut lors qu'il dist aussi aux Parisiens, qui estoient un peu effrayés de se voir à demy-assiégés : *Je vous garderay, mes amis, du mal; mais de peur, je ne puis :* tenant ce mot du Roy François, qui dist de mesme aux Parisiens, lorsque l'Empereur Charles V vint, & s'approcha d'eux vers Chasteau-Thierry.

Mais pour retourner à la retraite de Monsieur de Guyse dernier, qu'il l'apprist de Monsieur son pere, ou qu'il l'ait faicte ou inventée de sa teste, c'est la plus belle qui se fit, & se fera jamais. Et croy que cela luy vint de sa seule teste, & de son seul esprit; car il en avoit tout ce qu'il falloit,

voire pour en revendre, & de vaillance, de quoy à une autre fois nous en parlerons. Je fais donc fin, après avoir dit qu'il me semble, qu'à la battaille de Trebie, il y eut dix mille soldats Romains, qui, ayant perdu la battaille, passerent au travers & au beau mitan de leurs ennemis, & se sauverent & se retirerent bravement, à leur barbe, dans la Ville de Plaisance. Possible que mon-dict Sieur de Guyse, qui lisoit & estudioit tous les jours, ou se souvenoit de loing, ou avoit leu de frais le conte, qui luy ayda bien à propos pour le coup à la vaillance, à sa conduitte, & à son gentil esprit & brave courage.

Froissart, racontant de la battaille de Nicopoly, que donnerent les Ongres & les François, dit que, parmy les François, il y eut deux Escuyers de Picardie, très-vaillants, qui, puis après se peurent bien dire vrais Chevalliers. Ils s'estoient trouvez en maintes rencontres, & en estoient partis en leur honneur. L'un s'appelloit Guillaume Den, & l'autre le Borgne de Motquel. Ces deux doncques, combattant par force d'armes, & vaillance, passerent outre les battailles, & retournerent en la battaille par deux fois bravement & vaillamment, où ils firent force apertises d'armes : (ainsi parle-t-il.) Mais voulant mourir en un si sainct

conflict, se firent là tuer. Il est à présumer que, puis qu'ils avoient ainsi passé & repassé par ces deux fois, outre les battailles, en bien combattant, qu'ils pouvoient faire une aussi honorable retraitte que là mourir. Voilà comment ces Romains ne firent pas si bien que ces deux François, encore pourtant qu'ils soient fort à louer.

Or, c'est assez de ceste matiere & subject parlé.

Fin du Tome treizieme.



TABLE DES DISCOURS

Contenus dans ce treizieme Volume.

DISCOURS III.

Fin de la Table.



